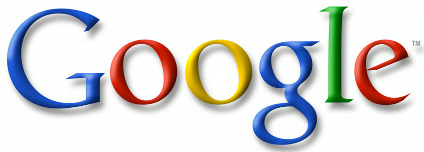
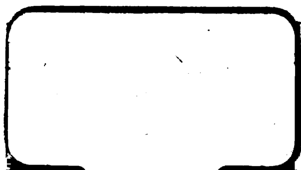



VARD
RSITY
RARY



LES RUSSES

PEINTS PAR EUX-MÊMES

PAR UN RUSSE.

Contenu :

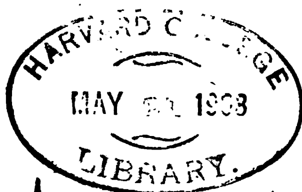
Le chancelier Grand-Seigneur (Prince de Gortschakoff). — La littérature sous Nicolas I. — Le Vice-Sultan (Général Ignatieff). — Marchands et Négotiants Russes. — Le Patriarche-Hussard-Rouge (Comte Protassoff) — Le comte de Bismarck à St. Pétersbourg.

Deuxième édition.

Wurzbourg.

L. KRESSNER
librairie JULIEN

Paris. 1877. Bruxelles.



A. C. Coolidge

INTEX.

I.

Le chancelier grand seigneur.

(Le prince Gortchakoff.)

L'homme au front de marbre et au coeur d'airain, l'autocratie faite homme était près d'atteindre l'apogée de sa gloire et de sa puissance, qu'il atteignit en 1848 lorsque les grands et les petits princes et hobereaux allemands, épouvantés à la mort de la révolution qui, en brisant le sceptre du roi au parapluie de coton bleu, faisait table rase de leurs trônes et droits féodaux, se groupèrent autour de celui, qui se croyait l'élu de Dieu pour couper les cent têtes de l'hydre de la révolution enfantée, selon lui, par la science. Néanmoins alors déjà l'influence de Nicolas était grande en Allemagne Suivant le maxime de Louis XIV, diviser pour régner, il tenait en laisse la

Prusse, l'Autriche et les petits états de la confédération germanique. Aussi venait-il de jouir d'un triomphe qui avait bien agréablement flatté ce caractère d'une vanité quelquefois presque sans bornes; il avait célébré le vingt cinquième anniversaire de son mariage, le mariage d'argent, comme on le nomme en Allemagne, et tout un cortège de princes allemands, ayant à leur tête le prince de Prusse, maintenant Guillaume I. empereur d'Allemagne, était venu à St. Pétersbourg lui faire sa cour. Nul bonheur et nulle joie ne sont sans avoir quelques gouttes d'absinthe au fond de leur coupe festive, Nicolas aussi portait un profond chagrin, qui lui rongeait leur un chagrin domestique qu'il ne pouvait même pas laisser percer, un chagrin qu'il sentait d'autant plus vivement que son amour paternel — car même ses ennemis conviennent qu'il était excellent père excepté pour celui qui méritait son amour et ses soins plus que nul autre de ses enfants, car il était son aîné, le futur souverain de son peuple, mais on trouve malheureusement trop souvent ce sentiment envieux entre le souverain régnant et son héritier, le premier craignant que ce dernier ne le surpassât — nous disons donc qu'il sentait d'autant plus vi-

vement ce chagrin que son amour paternel était en conflit avec sa fierté autocratique. Il avait trois filles, trois beautés hors ligne, dignes de servir de modèle au pinceau d'Apelles on bien au ciseau de Praxitèle et dont les qualités de coeur et d'esprit égalaient celles de leurs corps, elles étaient nubiles et parmi tous les princes qui brignaient les grâces du père, il n'en trouvait un seul qu'il crût pouvoir choisir pour gendre.

L'aînée des princesses, la grand' duchesse Marie qui vient de mourir et qui, pendant les dernières années de sa vie aimait à habiter Paris séjour défendu à toute la famille impériale pendant le règne de Nicolas, avait fait, — je ne sais plus où — la connaissance du prince Maximilien de Leuchtenberg second fils de l'ancien vice-roi d'Italie — Eugène Beauharnais — aussi grâcieux et charmant que l'avait été son père et l'avait aimé. Le fier Nicolas avait, sur les instances de sa fille, consenti au mariage du jeune couple qui s'aimait alors à la folie et qui depuis — il y avait consenti malgré l'opposition presque unanime de sa cour, qui se trouvait choquée de ce mariage si inégal et blessée dans sa vanité russe. Il est vrai que Nicolas lui-même avait dû faire un effort inoui sur soi-même, pour admettre

dans sa famille un prince dont le nom même choquait chaque coeur légitimiste, et Nicolas était, comme le sait chacun qui a poursuivi l'histoire de son rêgne, légitimiste par excellence et jusqu'au bout des ongles. Mais nous ne devons pas oublier que le duc de Leuchtenberg était immensement riche, car il était le seul fils survivant d'Eugène Beauharnais, le beau-fils bien aimé de Napoléon I, qui savait doter les membres de sa famille, de plus il était indépendant, n'appartenant à aucune famille régnante et Nicolas pouvait garder sa fille auprès de soi, comme nous le voyons par la réponse qu'il donna à son favori, le comte depuis prince Orloff alors chef de la troisième section de la chancellerie de S. M., de la si tristement célèbre police secrète, qui lui représentait la mauvaise impression que ce mariage ferait en Russie: „Mon cher Orloff", lui dit-il, „si tu avais une fille nubile, et que tu voudrais consolider son bonheur et la garder chez toi, comme j'en ai l'intention, tenant, autant qu'il est possible, à ne pas me séparer de mes filles bien aimées, tu le ferais aussi. Du reste, le mari de ma fille devra oublier qu'il est duc de Leuchtenberg pour se ressouvenir qu'il a l'honneur d'être le gendre de l'empereur de Russie . . . ."

Et Nicolas tint parole et ne fit que trop souvent ressouvenir au jeune homme, doué d'une âme noble et indépendante, qu'il n'était rien autre que le mari de sa femme; ceci et les tracasseries d'uniforme, qu'il n'osait jamais quitter, ces parades éternelles, ces jeux au soldat qui ne voulaient pase finir et la discipline militaire d'une sévérité rigoureuse, mirent bientôt une fin prématurée à ce mariage d'inclinaison et changèrent l'amour primitive en froideur sinon en haine. Personne des princes étrangers n'assista à ce mariage, pour faire preuve de leur opposition, ce qui mit Nicolas dans une telle mauvaise humeur, qu'il ne se gênait pas de la faire sentir à son gendre, personne tant qu'il vécut n'osait donner à la grand' duchesse le tître de Madame la duchesse, celui qui, par mégarde, faisait cette bévue était sûr de s'attirer, s'il était Russe le nom peu flatteur de dourak (bête), et souvent même la digrâce de l'empereur, comme nous le voyons par l'anecdote suivante.

Lors d'un bal donné en 1839 à l'occasion du mariage, Nicolas était à causer avec le comte de Ficquelmont, l'ambassadeur d'Autriche, lorsqu'un chambellan de la grand'duchesse nouvellement créé s'approcha du comte en lui disant: „Madame la du-

chesse de Leuchtenberg vous prie, Monsieur l'ambassadeur, de lui faire l'honneur de danser avec elle la polonaise. Nicolas devint de colère rouge comme du pourpre: „Dourak (bête), âne triplement bêté!" cria-t-il au chambellan, sans se gêner de la présence de l'ambassadeur ni de la proximité du duc de Leuchtenberg, son gendre, as-tu donc oublié qu'en ma présence il n'y a pas de duchesse de Leuchtenberg, mais bien son Altesse impériale Madame la grand'-duchesse Marie Nicolaevna? Et quand son Altesse, Madame la grand'duchesse, daigne inviter quelqu'un à danser avec elle — c'est une politesse qu'elle fait et non pas un honneur qu'elle reçoit!" O peut penser combien de telles sorties devaient blesser le duc de Leuchtenberg, d'autant plus que le chambellan fut chassé pour avoir nommé la grand'duchesse d'après son nom et le tître de son époux. La mauvaise humeur de l'empereur devint encore plus grande, lorsque la cousine du duc de Leuchtenberg, la princesse Mathilde, fille du vieux roi de Westphalie et soeur du prince rouge Plon-Plon, épousa Anatole Démidoff, un archimillionaire, mais issu de petite et récente noblesse, propriétaire de riche mines en Sibérie, qui a servi d'original pour l'homme-

million, le comte de Lugarto, dans les mémoires d'une jeune femme d'Eugène Sue, le même, qui avait acheté en Italie le titre de prince de San-Donato, d'après une superbe propriété du même nom auprès de Florence, un homme qui n'avait pas même ses entrées à la cour et auquel on donna le titre de gentilhomme de la cour, afin qu'il fût quelquechose et qu'il pût suivre sa femme aux bals de la cour. Nicolas pouvait à peine cacher sa colère d'être devenu ainsi, parent ou allié selon l'usage russe, de l'un de ses sujets. Depuis lors il chargea ses diplomates de chercher des alliances plus égales pour ses autres filles. Le mariage de sa fille favorite, la puinée, avec un prince de Hesse, héritier présomptif du trône de Danemark ne fut aussi pas heureux, ce fut presque un mariage de dépit, car Nicolas avait eu en vue un autre prince, l'archiduc Etienne, palatin d'Hongrie, qui avait plû à la grand'duchesse Alexandrine; mais ce mariage échoua pour cause de réligion, les jésuites qui, comme on sait, ont beaucoup de pouvoir à la cour autrichienne, ne voulaient pas voir des prêtres de l'église orientale ni d'église russe au palais de Buda-Pesth, où residait l'archiduc d'Autriche.

Il lui restait une fille, sa cadette, Olga, qui était la plus belle des trois soeurs, qu'on ne nommait pas autrement que les trois grâces et qui méritaient ce nom, elle se distinguait aussi par un esprit rare et une indépendance d'opinion qu'on n'aurait pas cherchée à une cour si despotique que celle du palais d'hiver et qui — chose étonnante — était, malgré cette indépendance d'esprit, l'idole de son père, c'était aussi la soeur favorite du césarévitche et l'est restée aussi depuis que ce dernier est devenu empereur. Elle est très aimée en Russie, car on y est persuadé, et je pense avec raison, qu'elle a eu une grand part à un acte qui seul déjà assurerait à Alexandre II une des plus belles pages dans l'histoire de l'humanité — je parle de l'émancipation des serfs. On raconte que le célèbre pacificateur du Caucase, le feldmaréchal-général prince Bariatinski, qui fit prisonnier Chamyle, alors aide-de-camp du cèsarevitche Alexandre et un des plus beaux hommes et des caractères les plus chevaléresques de la Russie, aima la princesse d'un amour malheureux, car il était sans époir. Non pas pour l'oublier, mais pour se rendre digne, non pas de l'amour de la princesse, — car c'était chose impossible que, quelque héros qu'il

fût, Nicolas n'aurait jamais accordé la main de sa fille à un de ses sujets, mais de mériter son estime et mourir comme un des anciens preux chévaliers, pour la dame de son coeur, le prince demanda à servir au Caucase.

Il y a passa depuis lors toute sa vie, en y gagnant tous ses grades à la pointe de son épée et au prix de son sang, fuyant la cour et ses tentations. Enfin lorsque le but qu'il s'était proposé était atteint et le Caucase pacifié et que les blessures qui couvraient tout son corps, ne lui permettaient plus de porter les armes, il resista à toutes les prières et tous les offres de son maître et ami de venir et à la cour s'ensevelit dans son manoir, pour y vivre du souvenir de son amour de jeunesse, auquel il est resté fidèle toute sa vie, car il ne s'est jamais marié, aucune dame et il-y-a, comme on sait beaucoup de grandes et fières beautés à la cour du Palais d'hiver et au Caucase, dont il était le vice-roi ne fit sur lui une impression et quoique maint coeur battait à rompre le corsage à la vue du bel et fier héros, le sien resta fidèle à un amour pur et romanesque qu'on croirait impossible de nos jours.

Il s'agissait de trouver un époux digne de la grand-duchesse Olga et ce mariage

tenait d'autant plus au coeur de Nicolas, que celui de la grand-duchesse Marie était notoirement malheureux et celui de la grand-duchesse Alexandrine avait eu une fine prématurée, par la mort de la jeune princesse, morte dans ses premières couches et avant d'avoir atteint sa vingtième année. La grande-duchesse Olga était digne d'un trône et Nicolas étais décidé de faire oublier par l'éclat du troisième mariage les disparités des deux premiers. Il y avait bien, en Allemagne, — car sous Nicolas il ne pouvait être question que de l'Allemagne — un trône royal dont l'héritier présomptif était un parti digne de la grand-duchesse, c'était le prince Charles, fils et héritier présomptif du roi Guillaume de Wurttemberg, dont la seconde épouse avait été la grand-duchesse Catherine de Russie, soeur ainée de Nicolas. Quoique la mère du prince eût été la troisième femme du roi Guillaume, et que le prince Charles fût fils d'un autre lit que de celui de la soeur de l'empereur, néanmoins son père restait le beau-frère de Nicolas et cette alliance rendait le mariage impossible au point de vue de la réligion gréco-russe, qui défend les mariages entre des cousins-germains même s'ils le sont indirectement, comme l'étaient la grand-duchesse Olga et le prince Charles et n'ad-

met pas les dispenses. Mais une telle bagatelle ne pouvait arrêter Nicolas dès que le parti lui paraîsait sortable sous les autres rapports, car la religion gréco-russe a pour chef le saint-synode, dont le président ou procureur-général était le favori de l'empereur Nicolas, le général de hussars, comte Protassof, le pape-rouge, comme en le nommait à cause de son uniforme rouge et son poste d'une anomalie assez extraordinaire, qui mettait, sous Nicolas, un soldat comme président d'une assemplée d'archevèques et d'évèques remplaçant en quelque sorte le concile. Mais il y avait un autre obstacle beaucoup plus grave — c'était le père du jeune homme, le roi Guillaume, la tête la plus carrées, l'homme le plus opiniâtre entre toutes les têtes carrées de la Souabe, dont les habitants sont connus par leur entêtement que rien ne peut vaincre.

Il fallait donc envoyer à Stuttgart un diplomat, qui sût briser l'entêtement de vieux roi. Le choix du comte de Nesselrode tomba sur un de ses employés les plus habiles — le prince de Gortchakoff.

Le prince, ancien élève du Lycée, condisciple et ami du célèbre poète Pouchkine — entré dans la carrière diplomatique peu d'années après que le comte de Nessel-

rode était devenu ministre des affaires étrangères — et dès son début, il avait été secrétaire de l'ambassade russe à Londres lorsque le prince Lieven y était ambassadeur — il y avait su se créer la réputation d'homme capable, mais sa carrière ne commenca, pour ainsi dire, qu'en 1842, lorsqu'il fut transféré de Vienne à Stuttgart comme ministre plénipotentaire, sa mission était de faire agréer au roi Guillaume le mariage de son fils — le prince royal — mariage qui n'était bien vu ni par le roi ni par les classes libérales du Wurttemberg et la jeunesse du prince fournissait aisément des raisons pour les réponses dilatoires aux tentatives de l'ambassadeur russe. Le prince Gortchakoff réussit de vaincre les différents obstacles et de réaliser un de désirs les plus fervents de l'empereur ainsi que de flatter la vanité de la cour russe, ce fut un mérite assez grand pour procurer au négociateur pour toute sa vie la reconnaissance, de l'empereur mais le prince sut se faire encore un autre mérite; en renonçant pour le moment, à un champ plus vaste d'ambition, qui était le but intime de l'ambitieux diplomate, il promit à l'impératrice de rester encore quelque temps à Stutt-[illegible] jusqu'à ce que sa fille cadette se serait [illegible]uée à la position assez difficile qu'on

lui créait. Il s'agissait pour la jeune princesse de se faire un modus vivendi tolérable avec un beau-père dur et obstiné, d'oublier les splendeurs du Palais d'hiver, la vie libre et commode qu'on vivait à St. Petersbourg, pour s'habituer à la vie mesquine d'une petite cour allemande et à un cercle de personnes pour la plupart bornées, prétentieuses et pleines d'envie qui lui apportaient une haine plus on moins ouverte. Pendant huit ans, le futur chancellier fut le confident des difficultés et des petites misères que la princesse royale supportait avec un courage rare chez une princesse si jeune encore, dont le chemin avait jusqu'alors était jonché de roses et que des épines obstruaient maintenant à chaque pas, et son conseiller dans toutes ses bourrasques et tempètes dans un verre d'eau, qui surgissaient à tout moment à la petite cour de Stuttgart et devenaient parfois assez pénibles, — ce qui fut surtout pendant les années 1848 — 1849. Pour procurer à cet homme utile quelques rares instants de répit et de repos dans cette guerre à coup d'épingles, il fut en 1850, en gardant sa position actuelle, nommé ministre plénipotentiaire auprès du siège de la Confédération germanique à Francfort s/M. et réintégré à la grande politique.

C'est la source des relations intimes entre les princes Bismark et Gortchakoff qui, le premier sut comprendre la valeur alors méconnue du futur fondateur de la grandeur et unité allemandes; c'est alors aussi que le prince Gortchakoff fut saisi de cette haine contre l'Autriche, qu'il y apporta lorsqu'il fut, en 1854, nommé au poste d'ambassadeur à Vienne.

L'histoire du séjour du prince à Vienne est trop connue pour être traitée ici. Ce que l'empereur Nicolas ne sut jamais comprendre ni croire — c'est qu'un grand état peut avoir des devoirs envers son pays qui ne s'accordent pas avec ceux d'une soi-disant reconnaissance envers ses alliés, le prince dut l'apprendre goutte par goutte pendant son séjour à Vienne. En arrivant à St. Pétersbourg en 1856, il était l'homme de la situation pour être le successeur du comte de Nesselrode: il était en premier lieu connu et bien vu à la cour; il était d'origine russe, descendant du premier prince qui avait regné en Russie — de Rurick, ce qui était de grande valeur dans le temps, car la Russie entrait dans son ère de panslavisme; il avait étudié la valeur des idées nationales et libérales e contrario pendant la guerre de la Crimée; c'est lui qui avait inauguré

les bons raports avec Napoléon III en envoyant à celui-ci le comte Alexis Orloff — et last but not least, il haïssait l'Autriche. Cette dernière qualité était sa meilleure recommandation auprès du parti national russe naissant. L'expression qu'il avait une fois employée: l'Autriche n'est pas un état c'est un gouvernement, suffisait pour le faire le favori du parti néo-russe et pour lui procurer une popularité inouie. Cette popularité se fondait aussi sur son éducation qu'il avait reçue dans une école russe, — le fait qu'il avait en effet reçu une éducation passable prouve que sa jeunesse tombait, heureusement pour lui, sous le règne d'Alexandre I et non de Nicolas qui croyait que les vieux soldats seuls pouvaient surveiller l'éducation de la jeunesse. Comme son ami — le poëte Pouchkine — le prince Alexandre Mihaïlovitche Gortchakoff à le droit de se dire bien élèvé dans l'acceptation la plus large de ce mot. Il peut même lire — chose presque inouïe parmi les hommes d'état russes, les classiques latins, — je ne pense pas qu'il se trouve, le chancellier et le ministre des domaines, Mr. de Walouef exceptés, un seul autre ministre dans ce cas. Le prince Gortschakoff aime aussi à se donner le titre: homo liberalis. Il donne-

rait son portefeuille, s'il le fallait, pour une perle à la Ciceron ou à la Tacite, et il n'aime à citer aucune de ses circulaires autant que celle qu'il avait écrite en 1862 lors de la révolte polonaise, qui commence par une phrase de Suéton et qui fait la différence entre l'anarchie et la liberté Toute ce que le chancelier russe fait, dit, ou écrit, porte le cachet de l'aristocrate par excellence de naissance, d'éducation et d'esprit. Un régard jeté sur le pilote de la politique russe suffit pour comprendre qu'il a plus travaillé et pensé que joui — et s'il a joui, il l'a fait comme artiste. La simplicité presque recherchée du chancellier, se voit même dans son costume d'une mode arriérée et étudiée; en préférant les hautes cravattes et les lourds gilets de velours, le chancelier semble vouloir prouver que la mode n'existe que pour le vulgus profanum et la verte jeunesse, mais qu'un homme qui prétend à gouverner les hommes en est indépendant et doit avoir le courage de ses années et de son goût. Gentleman dans les moindres rapports de la vie, le prince se distingue extérieurement et par son esprit tout autant de élégance des gandins modernes, que du manque de bon éducation et de la brutalité étudiée des savants russes.

Le prince Gortschakoff a du goût et

de l'entendement pour les tendences de notre temps et pour la voix du peuple, il se distingue en cela de son prédécesseur, le comte de Nesselrode, digne émule du prince de Metternich — ce qui a aussi mis les fondements de sa popularité. Il est trop Européen pour se laisser entraîner par les rêves panslavistes, le prince sait néanmoins qu'il y a une nation russe et qu'elle gagne une influence de plus en plus croissante sur la forme du gouvernement. Les premiers actes et faits du nouveau ministre des affaires étrangères en 1856 prouvaient qu'il avait compris les besoins de l'actualité et les secrètes aspirations du peuple russe, dont il devenait le représentant au parlament international; son désir d'entrer dans une alliance plus intime avec la France répondait parfaitement à la bonne impression que l'armée française avait su faire en Crimée sur les Russes et sa haine profonde contre l'Autriche était l'écho de la repugnance qui régnait depuis la campagne austro-hongroise dans l'armée russe contre l'uniforme blanche. Sa trop célèbre expression: *La Russie se receuille!* était empruntée au sentiment populaire, qui ne sentait que trop bien que la Russie avait servi sous les deux derniers règnes à des intérêts qui lui étaient étran-

gers et qu'il était temps de penser à la nation russe, ce qui est exprimé par ces quatre mots. Du reste nous ne voulons pas oublier de citer à cette occasion une anecdote qui circulait dans le temps parmi le monde diplomatique. Lorsque le prince Gortschaff eut écrit la circulaire en question, il appela Monsieur de Mohrenheim qui était attaché alors à son cabinet particulier et était de service dans ce moment pour la lui lire et pour entendre son opinion. „Eh bien, qu'on pensez-vous, mon cher? Parlez franchement?“ demanda-t-il avec sa politesse habituelle son auditeur, lorsque la lecture fut terminée. „Je trouve que c'est très bien“, fut la réponse naïve du jeune homme moins au fait que lui des sentiments populaires, — mais quant à la phrase: la Russie ne boude pas, elle se receuille, — vous concevez, mon prince, qu'elle n'a pas le sens commun. C'est même une absurdité, si vous permettez“. Le prince jeta sur le futur homme d'état, en souriant, un regard fin et narquois, et l'envoya la semaine prochaine comme attaché à l'ambassade de Berlin. Le baron de Mohrenheim est maintenant ambassadeur à Copenhagne, mais le chancelier n'en parle pas sans qu'un sourire ne paraîsse sur les lèvres du spirituel vieillard.

On sait que le programme que s'était fait le ministre en acceptant le portefeuille des affaires étrangères n'a jamais été exécuté, que son désir intime de châtier l'Autriche pour sa défection, ne s'est réalisé qu'en partie en 1866, lorsque la Russie est restée spectatrice passive de la défaite de l'Autriche et en 1870—72, lorsqu'elle à empéché l'empire double des deux rives de la Leitha, d'aller au secours de la France et de prendre de cette manière sa revanche pour Sadova, mais maintenant le prince, arrivé au faite de sa carrière, d'où il lui est impossible de monter et nayant plus rien à gagner, mais tout à perdre, semble être devenu infidèle à ses sympathies d'autrefois, il reste sourd à la voix nationale, qui demande à hauts cris une intervention au profit des slaves turcs. Lui qui, en 1863, s'était mis à la tête du parti national, en s'associant à la politique des Mulioutines, Katkoffs, Tcherkaskys, prête la main au comte Andrassy en y risquant sa popularité. Mais nous devons ne pas oublier qu'un ministre en Russie n'a qu'en apparence une liberté d'action, même maintenant où sa sphère d'action est beaucoup plus vaste qu'elle ne l'était sous Nicolas, maintenant il peut du moins conseiller, tandis que sous Nicolas il n'avait pas ce droit même, néanmoins, de

nos jours comme alors, il y a une volonté suprême au dessus de la sienne, c'est elle qui décide tandis que le ministre n'est que l'exécuteur des ordres qui lui viennent d'en haut. Du reste le chancelier, l'habile interprête de cette volonté suprême, a reçu toutes les récompenses qui sont à la disposition du chef de l'état.

Il a vu exausé son désir intime, de simple Excellence (siatelstwo), il est devenu Altesse (swétlost), ce qui lui donne une place parmi les plus nobles représentants de la noblesse russe, il est chancelier, c'est-à-dire son rang est égal à celui du maréchal-général, il ne peut donc plus avancer dans la hiérarchie des titres civils, il a tous les ordres russes et étrangers. Il ne peut donc, comme nous l'avons dit, plus monter, il ne peut que descendre.

Dans les derniers temps, deux échecs eus, qu'il a sont venus crier un: Mènetékél au tout puissant chancelier et si sa position n'est pas perdue, elle est embranlée, comme le prouvent les bruits de son remplacement, qui courent de temps à autre dans les salons de Saint-Pétersbourg, tantôt c'est Mr. Walueff, tantôt le comte Schouvaloff, l'ambassadeur à Londres, ou bien le général Ignatieff, l'ambassadeur à Constantinople, enfin le baron Budberg, ancien ambassadeur russe

à Paris, qui avait pris sa retraite à la suite d'une affaire qu'il avait eue avec son sécrétaire d'ambassade, le baron Meyendorff, qui l'avait souffleté publiquement.

Ces échecs sont les affaires Akimfjeff et Katakasi. Nous voulons pour finir avec le portrait du chancelier les raconter ici succintement.

Depuis 1864, la maison du prince Gortchakoff était tenue par une soi-disant nièce, Madame Akimfjeff, l'intéressante et belle femme d'un mauvais sujet, le lieutenant Akimfjeff du régiment de la garde de Moscou. Le vieux chancelier était aux petits soins pour cette dame et pendant longtemps les mots : ma nièce, Madame Akimfjeff, étaient à tout moment répétés par le prince, qui ne se doutait même pas que sa chère nièce avait une liaison intime avec l'un des jeunes princes de Leuchtemberg. Sur l'assurance de l'innocence de sa protégée, le prince se porta garant auprès de l'empereur que cette liaison n'était rien qu'une invention de langues oisives. C'est sur ses instances que Madame Akimfjeff reçut, après bien de difficultés en 1867 un passeport pour voyager à l'étranger. Mais à peine la chère nièce avait passé les frontières de la Russie que le duc de Leuchtemberg quitta dans un bâteau de pécheur les

bains de mer de Libau, qui lui étaient assignés comme séjour, pour faire avec sa Dulcinée un voyage en Italié qui dura quelques mois. On peut penser que les mauvaises langues eurent un grand plaisir d'exploiter cette anecdote. La second échec du prince eut lieu à l'occasion de l'ambassadeur russe à New-York, Mr. Katakasi dont on connait assez les différences avec le gouvernement des Etats-Unis pour que nous ayons besoin d'en parler ici. Il est difficile de décider quelle fut la cause que le chancelier confia le poste important d'ambassadeur russe à New-York à cet avanturier grec partout assez mal vu, si c'est en effet à cause des spirituels exposés ou bien des articles piquants qu'il écrivait dans le Nord ou si c'est grâce aux beaux yeux de Madame Katakasi comme l'assurent les mauvaises langues, dont nous venons de parler; le fait est, que les différents de monsieur Katakasi avec le gouvernement américain qui demanda enfin officiellement son rappel du poste quand l'entêtement du vieux chancelier voulait maintenir ce personnage intriguant dans une position impossible, ont ébranlé le crédit du prince d'une manière, qu'il lui a été difficile de le régagner et qu'il n'a jamais régagné depuis lors entièrement.

Quoique les journaux, nationaux, qui étaient autrefois ses alliés, lui rappellent maintenant ironiquement qu'il serait temps de se reposer de ses fatigues, les deux affaires qu'il disait souvent être les derniers buts de sa longue carrière étant terminées, c'est-à-dire la déneutralisation de la Mer Noire et la consolidation de la carrière de son fils, le prince Michel (nommé maintenant ministre plénipotentiaire en Suisse, après avoir longtemps été l'enfant terrible de l'ambassade de Berlin). Le prince qui n'a que soixante-quatorze ans, paraît se dire comme le maréchal Mac-Mahon: „j'y suis et j'y reste". L'empereur Alexandre est trop noble et trop généreux pour dire à un serviteur qui, malgré ses défauts, est d'un mérite hors ligne et qui lui a fidèlement et utilement servi, que ses jours sont comptés. Du reste c'est peut-être un grand bonheur pour la paix européenne, que la Russie ait maintenant pour ministre des affaires étrangères non pas un jeune homme avantureux et désireux de gagner ses premiers éperons, mais un vieux diplomate habitué de tenir d'une main ferme les rênes de la politique et qui n'a plus rien à gagner, comme nous le répétons encore une fois, mais qui a à perdre, sinon tout, mais toujours beaucoup.

II.

La litterature russe sous Nicolas I.

Le règne de Nicolas, malgré les entraves de toutes sortes que l'empereur et ses ministres y mettaient, fut très favorable au développement de la littérature russe. Les années 1825—50 en peuvent être nommées l'âge d'or ou plutôt l'ère classique de la Russie. Les Russes mûrissaient, ils avaient pour modèles les Français, les Anglais et les Allemands et écartés avec soin de la politique, dont les accès étaient gardés avec un soin craintif, les grands esprits cherchaient à se consoler en s'occuppant des lettres, malgré tous les dangers de ces occupations, car la moindre parole un peu libre et propagée par la presse rapportait à l'auteur propagateur la persécution, il était mis à l'index du gouvernement, s'il n'allait pas en Sibérie

augmenter le nombre des malheureux qui y gémissaient sans espoir de libération. Non seulement les poêtes Pouchkine, Joukoffski, le prince Wiassemski, l'agréable conteur et archéologue Dahl (le cosaque Louganski) virent leur talent arriver sous ce règne à son apogée, sous ce même règne écrivirent Ryléeff, qui aurait peut-être compté parmi les coryphées de la poësie, si une mort terrible et ignominieuse, suite de sa participation à la révolte du 14/26 décembre 1825 n'avait pas mis un terme prématuré à sa vie et à sa gloire, — il était, sous Nicolas, défendu de nommer même son nom, — Alexandre Bestoujeff, qui participa aussi à cette révolte et qui fut banni pour cette cause dans les mines de la Sibérie, écrivit sous le nom de Marlinski des nouvelles qui eurent beaucoup de lecteurs. Sous Nicolas vécurent aussi les Belinski, Lermontoff, Nécrassof, Gogol, Gontscharoff; ce fut de son règne que date l'activité des Ivan Tourguénieff, Aksakoff, Pogodine, Katkoff; les premières impressions qu'ils reçurent sous ce règne appelèrent aussi les Alexandre Herzen, Bakounine sous le drapeau des écoles réaliste et radicale. Ce fut aussi l'ère de Nicolas qui, malgré tous les obstacles et peut-être à cause des ob-

stacles que cet empereur mettait à l'instruction, — car ce mot et celui de révolution lui étaient identiques — mit une fin à ce monopole de quelques grands seigneurs, qui croyaient que la littérature était leur propriété exclusive, tout autant que les immenses propriétés, qu'ils possédaient, et appela dans les rangs des pioniers d'une ère future ces forces jeunes et nouvelles et recrutées dans toutes les classes, qui, malgré leurs nombreuses erreurs, ont su faire à la Russie, dans les dernières années, ces progrés, qui nous paraîtraient incroyables s'ils ne s'opéraient pas sous nos yeux.

Il est vrai que l'histoire officielle à su faire jouer à ce prince le rôle d'un Auguste à la tête de cette phalange d'Horaces, de Tacites incompris et impossibles et a adjugé au comte Ouvaroff celui d'un Mécène, digne ministre d'Auguste, elle a raconté et énumeré toutes les décorations, les titres honorifiques et les dotations qui pleuvaient sur les élus, pour prouver que la „parole russe“ était chère à ce prince, malgré toute sa méfiance contre les idées libérales et contre la rage d'écrire. „N'a-t-il pas“, disaient ses prôneurs, „nommé Joukoffski conseiller intime? Pouchkine, ce Pouchkine aux idées libérales, n'a-t-il pas été nommé gen-

tilhomme de la chambre et historiographe de Pierre I et sa femme n'a-t-elle pas, après sa mort, reçu une pension de trente mille roubles par an? Son ami Pletneff n'est-il pas devenu recteur de l'université de St. Pétersbourg, tandis que son autre ami, Gortschakoff, inaugurait une carrière qui l'a conduit au plus haut rang parmi les employés civils, celui de chancelier de l'empire russe et arbitre des destinées du plus vaste état au monde sans excepter les Etats Unis de l'Amérique? Oui, il a fait tout cela et même plus, car il nomma Granoffski, le républicain Granoffski, professeur de l'université de Moscou, il permit l'impression et la représentation de la comédie de Griboédoff: „les peines de l'esprit", il nomma un soidisant homme de lettres, Mr. Ouvaroff, ministre de l'instruction publique, et donna une pension à Gogol. Tout cela est vrai — mais la médaille a un revers — ce revers est le destin qui attendait ceux des hommes de lettres qui avaient des véléités libérales. Pour s'en persuader, on n'a qu'a feuilleter les pages de l'histoire du temps et de s'enquérir de ce que sont dévenus les jeunes contemporains de feu l'empereur que leur talent ou bien leur position sociale avait mis en rapport avec lui. Il est pres-

qu'impossible d'énumérer toutes les lois et tous les oukases publiés à cet effet — pour en donner une idée à nos lecteurs, nous voulons citer ici quelques anecdotes afin qu'ils puissent en juger eux-mêmes. En 1826, bientôt après l'avènement au trône de Nicolas il fut défendu à tous les journaux et à toutes les revues publiés en Russie — à l'exception du journal officiel: le Journal de St. Pétersbourg, publié en francais sous les auspices du ministère des affaires étrangères de porter un jugement sur un acte quelconque du gouvernement; l'autre exception, faite quelques années plus tard en faveur de l'Étoile du Nord, paraissant en russe, fut un présent fait à Mrs. Gretch et Boulgarine comme récompense pour leur conduite loyale et patriotique. Deux années plus tard un oukase impérial, fondait outre le bureau de Censure central, encore trois instances de censure, tout ce qui avait un rapport aux questions de culte et de l'église, devait être revu par les évèques et les consistoires avant de passer devant le censeur ordinaire, les pièces de théâtre qui avaient reçu l'approbation du censeur ordinaire, étaient revues par le chef de la troisième section, avant de pouvoir être jouées, les ouvrages scientifiques étaient soumis à la

censure de comités ad hoc. Plustard les ministres des finances et de la guerre ainsi que le directeur des haras demandèrent et obtinrent le droit de censure pour les ouvrages traitant des questions de leur ressort — enfin tous les autres ministères et ressorts reçurent les mêmes droits et on peut s'imaginer s'ils en usèrent. C'était déjà un grand progrêt lorsqu'il fut permi dans cette même année de critiquer dans toute l'espace de l'empire les représentations de théâtre et les concerts. Mais pour borner cette liberté, il fut expliqué aux critiques de Saint-Pétersbourg que les membres des théâtres et orchestres impériaux avaient l'honneur de compter parmi les employés de la couronne et de ranger dans les différentes classes, qu'ils devaient donc être ménagés autant que possible. Un jour un censeur de Saint-Pétersbourg fut enfermé pour huit jours dans la salle de police de l'un des nombreux corps de garde de Saint-Pétersbourg, pour avoir permis d'imprimer une statistique qui parlait d'un amoindrissement des revenus du fisc par la diminution des recettes de la ferme des eaux de vie. C'est surtout depuis la revolution de Juillet et le soulèvement de de la Pologne que la position des auteurs et des censeurs devint une des plus difficiles;

sans cesse ils voyaient l'épée de Damoclès suspendue au dessus de leur tête, et qu'un petit souffle venue des bureaux de la troisième section (qu'on n'oublie pas une fois pour toutes que c'est le nom euphémique de la police secrète dont nous aurons souvent à parler dans la suite*) pouvait la faire tomber. Cette épée tranchante eut beaucoup de travail depuis 1831 et si elle ne coupait pas d'un seul coup les têtes, elle brisait mainte existence qui dans un autre pays et même en Russie, si c'était de nos temps, aurait compté parmi les existences d'élite. Le célèbre auteur et archéologue Dahl (le cosaque Louganski) que nous avons déjà nommé, avait entrepris une collection de contes et proverbes (Rousskija

*) Pendant de longues années la Muette de Portici se jouait sous le titre de Fénella et Masaniello se nommait Fiorello; l'opéra Guillaume Tell portait le nom de Charles le Téméraire et se jouait avec un autre libretto, les Huguenots se jouaient sous le nom de Raoul et Valentine et l'action était placée dans le temps des Puritains, le héros du Czar et Zimmermann est de nos temps encore Maximilian d'Autriche. On peut penser que les pièce de Schiller: les Brigands, Fiesco et Guillaume Tell étaient défendus de même que Emilie Galotti de Lessing et Egmont de Goethe.

skaski i poslovitzi etc.) russes qui avait pour but d'expliquer l'histoire de la langue russe. Un dénonciateur trop zélé crut y voir des buts libéraux, cet ouvrage fut défendu et l'auteur jeté en prison quoiqu'il occupât déjà une place supérieure dans la hiérarchie gouvernementale, ce n'est qu'après avoir passé assez longtemps en prison et subi une inquisition minutieuse et sévère sur les buts et tendances de son ouvrage innocent et purement littéraire, qu'il fut libéré. La revue publiée alors à Moscou sous le titre d'Européen (Evropéétz) fut aussi prohibée. Deux années plus tard la foudre du Jupiter trônant au Palais d'hiver atteint le célèbre auteur et publiciste, l'autodidacte Poléwoï, dont la revue très répandue „le Télégraphe" fut défendue et Nicolas Poléwoï amené à St. Pétersbourg, accompagné de deux gendarmes, ces terribles diables bleus, comme on nommait, à cause de son uniforme bleue, la Sainte Hermandad de la troisième section. Ce n'est qu'après avoir longtemps été examiné et réexaminé par le comte Benkendorff, que cet auteur célèbre fut remis en liberté, mais il ne lui fut permis de réprendre sa plume de publiciste que lorsqu'il eut promis de rénoncer au rôle de fougueux et libéral réformateur des belles

lettres russes, de vouer à la mort le Télégraphe, qui déplaisait par sa tendance constitutionnelle au maître autocrate et absolu de la Russie, et de prendre sous ses auspices la révue au langage byzantique et destinée à chanter les louanges du systême impérial, le superloyal „Fils de la Patrie“ (Syne otéschestwa), qu'un croquis du temps dû au crayon pointu du célèbre peintre et carricaturiste Orloff réprésentait de la manière suivante, la Russie est agénouillée devant un homme qui la maltraite et la soufflette une main, tandis que de l'autre il fait la croix devant un image qui représente Nicolas, évèque de Myre en Lycie et protecteur de la Russie, elle demande grâce à celui qui la maltraite, en même elle dit à travers ses pleurs: „Et tu dis être mon fils! Oh non, jamais, mes fils sont malheureusement tous morts le 14 Décembre, et tu t'es emparé de leur héritage, en te parant d'un titre qui ne t'est pas dû, car tu n'es pas mon fils!“

Le 14/26 décembre a eu lieu la révolte des gardes dont nous parlerons plus loin. La cause de toute cette bagarre et de la supression du Télégraphe, était une innocente tragédie que le poête

Koukolnick, employé au supérieur ministère de la guerre, avait paraître dans cette revue.

Un sort terrible attendait un homme de bien, le colonel Tchaadaeff, ancien aide-de-camp de l'empereur Alexandre I. Quoiqu'il n'était pas affilié aux conjurés du 19/26 décembre, il leur sympathisait. Il avait écrit au poête panslaviste Nadejdine, le rédacteur en chef du Têlescope de Moscou une lettre qui, quoique courte, ressemblait à un cri terrible d'une douleur longtemps concentrée et qui éclate soudainement dans un coeur prêt à se briser. Cette lettre faisait la bilance des 900 ans que la Russie existait alors; elle disait que cette bilance faisait preuve d'un vide dans l'histoire de l'esprit humain, que c'était un avertissement instructif pour les autres peuples de l'Europe, qui leur montrait parmi eux un autre peuple sans passé honorable, avec un présent inutile et qui devait pour cette cause renoncer à tout avenir. On peut s'imaginer quel cri général d'indignation mérité soulevèrent ces paroles dans les coeurs des patriotes russes, qui ne voyaient pas qu'elles n'étaient que l'écho d'un coeur malade et brisé par la douleur de voir ses plus beaux rèves tués

par les canons qui avaient, le 14/26 décembre, décimé les gardes russes levant le bouclier au nom de la liberté, et par les bourreaux attachant à la potence et au pilori tout ce qu'il y avait de plus beau noms en Russie; qu'elles étaient les paroles d'un ami voyant ses amis aller peupler les mines humides et délétères et les déserts glacés de la Sibérie pour avoir voulu, ce que lui, il voulait lui-même. Il désespérait du passé, du présent et de l'avenir de la Russie parce que ses regards obscurcis par un voile de larmes brûlantes ne voyait pas et ne voulaient pas voir qu'un présent, comme la Russie en avait un alors, ne pouvait pas arrêter sa patrie dans son développement ni lui ôter un avenir mais qu'il devait même hâter cet avenir; car cette température lourde et étouffante, ce ciel sombre que sillonnaient à tout moment des éclairs sans qu'on entendit gronder un orage, prouvait que l'air était surchargé de gaz et d'électricité, qui devaient le purifier et qui l'ont purifié plus que les esprits les plus sanguins n'aient osé l'espérer. Mais pour revenir à l'auteur de cette lettre — malencontreuse et plus qu'inhabile qui n'aurait jamais dû voir la publicité, — à Tchaadaeff... le bruit que fit cette provocation écrite avec une

exaspération qui n'avait eu jusqu'alors son égal en Russie, provocation qui atteignait non seulement le souverain, mais toute la nation russe, attira toute la sévérité dont un souverain de la trempe de Nicolas peut être capable, non seulement sur l'auteur de la lettre, mais aussi sur son éditeur et même le censeur, qui tous les deux n'avaient pas compris la portée de la malheureuse lettre. Le censeur qui avait signé son imprimateur sous l'article du Télescope fut cassé et chassé du service comme incapable, le rédacteur et éditeur du Téléscope fut exilé à Ouste-Syssolsque, dans le gouvernement de Wologda, petite ville ensévelie presque l'année entière dans les glaces et les neiges qui vont se baigner dans la Merblanche, le Télescope fut supprimé et l'auteur de la lettre, Tchaadaeff, déclaré fou et — punition terrible pour lui qui était sain de corps d'esprit, et dont le coeur seul était ulcèré — il dût subir le traitement d'un fou furieux, c'est-à-dire recevoir des douches journalières etc., habiter une cabine de fou furieux et rester sous la garde incessante d'un surveillant, il lui était défendu de recevoir des visites, excepté celles du médecin, qui chaque jour venait, suivant les ordres de l'empereur, lui tâter le pouls, lui examiner la langue etc.;

enfin il faisait, sachant que son patient se portait tout aussi bien que lui, toutes les simagrées habituelles des médecins, puis secouait gravement et tristement la tête, prescrivait quelque médecine dégoutante, puis s'éloignait, en ordonnant au surveillant de prendre garde de ne pas oublier les douches glacées; tout le monde connait quel martyre ces douches sont pour les malades, qui hurlent de douleur en les recevant, on peut donc se faire une idée de la terrible punition du pauvre auteur de la malencontreuse lettre, on ne lui donnait ni papier, ni plumes, aucun livre à lire excepté ceux qui traitaient les différentes phases de la folie, — il n'avait aucun point de ralliement avec le monde extérieur, sa seule société étaient son surveillant, auquel il était défendu de lui parler et de l'amuser ou bien les fous, ses compagnons de martyre — était-il donc étonnant qu'il fut peu après un des leurs, non seulement par son lieu de séjour, mais aussi par l'état de son ésprit.

Le célèbre poête Lermontoff, un jeune homme au début de sa carrière, mais qui promettait déjà de devenir le digne successeur du poête Pouchkine tué par l'aventurier Dantés alias Heeckeren, avait osé, dans

une pièce de poésie d'une rare beauté, demander, avec tout le feu de la jeunesse, à l'empereur la sévère punition de cet l'aventurier qui venait de ravir à la Russie son plus grand poête, une telle hardiesse ne dévait pas rester impunie — comment le jeune officier de lanciers osait-il prescrire à son souverain ce que celui-ci avait à faire, ou bien critiquer ses actions? — Lermontoff fut exilé et envoyé à l'armée du Caucase pour y guerroyer contre les Tcherkesses et y rester séparé du monde entier. Le malheureux jeune homme bouillant et avide d'instruction, jeté contre sa volonté et son gré dans une société de soldats braves mais sans éducation, et dont l'occupation unique — lorsqu'ils avaient quelque répos des escarmouches continuelles avec les Tcherkesses on Circassiens comme en les nomme à tort en France, était de boire et de fumer ou bien de jouer — véritable société de soudards de corps de garde, se lassa bientôt de cette existence et après avoir envoyé à l'empereur des demandes réitérés d'être rappellé en Russie — demandes inutiles, Nicolas ayant une antipathie innée contre tous ceux qui préfèrent la plume à l'épée — il voulut mettre enfin un terme à cette existence qui lui pesait, et le poête dont les beaux poë-

mes empruntés aux moeurs tcherkesses se trouvaient dans les mains de tous ceux qui avaient la moindre prétention à être compté parmi les gens bien élevés, et qui étaient pleins d'une grâce dont lui seul avait trouvé le secrêt après Pouchkine, se répétaient par des milliers et des centaines de milliers de bouches; pour s'affranchir de cette vie qui lui était dévenue insupportable, il chercha une querelle et fut tué dans un duel d'une manière connue qu'il a lui-même décrite dans son roman: „Le héros de notre siècle".

Depuis sa mort regnait un silence profond et funèbre, rarement interrompu par quelque beau poème de la comte Rostopchine, belle-fille de l'incendiaire de Moscou, — une de ses plus belles est entre autres celle on elle pleure en paroles si belles et si profondément senties la mort prématurée des deux plus beaux ornements du Parnasse russe, tués tous les deux en duel, — ou par quelques vers satiriques ou quelque boutade socialiste et sociale de Nécrassof ou bien enfin par une des traductions de Joukoffski si belles, qu'elles paraissent être des originaux. La main qui pesait sur la littérature, devenait de plus en plus lourde et arbitraire, tantôt c'était, en 1841, le membre de l'aca-

démie Mr. Koppen qui recevait une réprimande pour avoir osé émettre dans un ouvrage l'opinion que les voies et communications russes n'étaient pas en un tel état, comme il était désirable que cela fut en vu de l'extention que prenait le commerce russe. En 1843 le professeur Granoffski de Moskou, l'idole de ses auditeurs, était averti qu'il avait à bien prendre garde aux opinions qu'il émettait dans ses cours s'il ne voulait pas qu'ils fussent fermés définitivement; lorsqu'il demanda l'autorisation de publier une revue scientifique sous le titre de: Le ïéjémiésiachniya Obosrénia (revue mensuelle), elle lui fut refusée sous le prétexte que cette revue était superflue. En 1843 le poëte Koukolnik lui, qui ne faisait, dans ses ouvrages dramatiques, rien que de célèbrer les anciens souverains de la Russie, reçut de nouveau une réprimande à cause de sa comédie: Le sergeant Iwanoff, on lui réprochait d'avoir donné dans sa pièce à un gentilhomme un rôle de vaurien, tandis qu'un esclave y avait un caractère noble et généreux! C'est dans ce temps que parût la carricature suivante: Nicolas était assis dans une chambre sombre dans laquelle ne perçait qu'un seul petit rayon de lumière à travers une fente: „Il-y-a trop lumière ici!“

criait Nicolas, à son ministre de l'instruction publique, le prince Schirinnski-Schichmatoff en lui montrant la fente, „vite bouchez-moi cet immense trou!“ Les persécutions de la presse et de tous les travaux publies, voire même de l'instruction, atteignirent leur apogée en 1848. Un peu plus qu'un mois après les journées de Février, le 2/14 Avril 1848, un oukase instituait un comité pour surveiller les censeurs, qui composait une instance supérieure de censure, ce comité exista pendant huit ans, il ne fut aboli qu'en 1855 si je ne me trompe, et son activité s'appésentit surtout sur les journaux, et plus des trois quarts des journaux et revues publiés à l'étranger furent défendus, tandis que le reste ne parvenait aux abonnés que sous la forme de lambeaux; les hommes de lettres et poêtes, et tous ceu qui faisaient imprimer leurs pensées étaient surveillés comme des malfaiteurs placés sous la surveillance de la haute police, ou devenaient des mouchards méprisés de tous les honnêtes hommes. Ce n'est pas que ce comité se distinguait par un zêle outré — la plupart de ses membres étaient choisis parmi les grands seigneurs qui ne se surchargeaient pas de travail, mais la création de ce comité avait suffi pour doubler la méfiance et la crainte des censeurs

ordinaires, qui déclarérent dès lors une guerre à outrance contre tout ce qui avait un rapport quelconque avec les payens de l'Occident — la chose fut poussé à tel dégré que la censure éffaça dans un journal une remarque sur les pieds trop hauts des bancs en fonte au jardin de Tzarskojé-Sélo, seulement parce que le ministre de la cour avait fixé la hauteur de ces pieds.

Le comité supérieur, pour ne pas paraître oisif, se mit à étudier le moyens préventifs pour empêcher l'éducation des futurs mécontents et révolutionnaires, car ces deux classes étaient identiques suivant l'opinion de Nicolas et, comme de raison, de ses ministres, car sous son règne personne n'osait avoir une autre opinion que lui. On examina en premier lieu quelles écoles supérieures — étaient nécessaires, penserez-vous peutêtre, non pas, mais quelles écoles supérieures étaient superflues. En 1849 le nombre des étudiants furent limité à 500 pour chaque université à l'exception des étudiants en médecine, leur nombre du moins resta illimité, depuis lors se suivirent en courtes intervalles, l'abolition de l'institut pédagogique, qui dépendait de l'université de Moscou, ensuite vint la suspension des Annales de la société archéologique de Moscou,

on leur reprochait la publication d'une traduction russe de l'ouvrage de Fletcher sur la Russie au seizième siècle, les Russes ne devant pas même savoir ce que les étrangeres pensaient de leurs ancêtres; le Revue éthnographique fut aussi défendue. L'expression de l'esprit qui regnait pendant ce triste temps, où toute espèce d'éducation était mis à l'index et où peu s'en eut fallu que Nicolas fit brûler toutes les bibliothèques russes en variant tan t soit peu les paroles de ce calif qui fit brûler bibliothèque d'Alexandrie en disant: que celle-ci renfermait — ou bien ce qui était contenu dans le Coran, donc elle était superflue, ou bien qu'elle contenait ce qui lui était contraire donc elle était sacrilège, la variante de, Nicolas aurait été, en remplaçant le mot Coran par mes oukases, car d'après lui ses oukases devaient être le Coran des Russes, qui leur devaient obéir comme les Mahométans obéissaient aveuglement au Coran. Le triste sort qui attendait sous Nicolas les hommes de lettres et les poêtes aurait dû produire de la répugnance contre tous les travaux d'esprit, et néanmoins son règne a été, comme nous l'avons dit, l'âge d'or de la littérature russe. Enumérons d'après Herzen le martyriologe littéraire russe pendant

les 30 ans du règne de Nicolas: trois des principaux poêtes (Griboédoff, Pouchkine et Lermontoff) mouraient assassinés ou étaient été tués en duel, trois autres (Poléjaeff, Bestujeff-Marlinnski et Bariatinski), sont morts dans l'exil, deux (Batuchkoff et Gogol) sont morts fous, deux (Kolzoff et Wenewitinoff) ont péri victimes des tristes circonstances qui les environnaient et de la misère dans laquelle ils vivaient, un enfin (Ryléeff) a péri par la main du bourreau. Mais laissons ce triste tableau pour nous occuper de trois représentants de la vie littéraire, dont deux sont les représentants typiques de cette société que le gouvernement de Nicolas avait reçu en héritage et qu'il faconna à sa manière. On nous excusera si nous nous arrêtons à ces individualités par la raison déjà que Nicolas voua à ces hommes une attention non simulée, lui, qui n'a jamais fait cas, à très peu d'exceptions près, des hommes de lettres qui ont commencé leur carrière sous son règne. C'est pourquoi nous nous arrêterons quelques instants à ces trois.

Né en février 1783 à Mischensk dans le gouvernement de Toula Wassili Joukoffski n'était plus jeune lorsque Nicolas monta sur le trône pour lequel il n'était pas né, — il avait alors 42 ans.

Les circonstances sous lesquels sa naissance eut lieu sont trop intéressantes au lecteur français, pour que nous n'en disions pas quelques mots, tant elles nous rapellent les temps de la civilisation naissante, les temps lorsque vivaient Abraham, Sarah et Hagar.

Un digne gentilhomme, Mr. Afanassi Bounin vivait alors, loin des centres gouvernementaux, dans un de ces coins isolés du vaste empire russe, là où la fortune était estimée par le nombre des âmes soumises ou des serfs appartenant à la terre et où les pastéques se réceuillent par voiturées. Il était riche et pouvait vivre à la guise de ses pères, c'est-à-dire dans une oisiveté tout aristocratique. Son épouse lui avait déjà procréé 13 enfants, lorsqu'un de ses serfs devenu soldat, fit à la prise de Bender prisonnière une jeune et belle jeune Turque, dont il fit présent à son maître. Ce patriarche moderne nomma la jeune Mahométane première aide-ménagère de sa propriété et procréa avec elle quatre enfants, dont le cadet fut plus tard notre célèbre poète Wassili Joukoffski. L'épouse du vieux Bounine s'était habituée à cette liaison de son mari, elle vivait avec ses enfants et les enfants de ses enfants au château féodal, tandis que son mari s'était fait construire

pour lui, son épouse de la main gauche et les enfants qu'il avait d'elle un pavillon attenant au château. Les deux ménages vivaient en bons termes; il est vrai que l'entrée du château était défendue à la femme turque „Salcha“ — mais ses enfants y étaient très bien vus et les enfants légitimes de Bounine paraîssaient trouver beaucoup de plaisir aux frères et soeurs naturels et à leur mère qui était de leur âge, surtout les filles mariées de Bounine. Le jeune Wassili, qui avait reçu par adoption le rang et le nom de famille d'un vieux gentilhomme voisin, était surtout le favori de la famille, aussi aimé de l'épouse légitime de son père que de ses frères et soeurs issus d'elle. Lorsque le vieux Bounine vint à mourir, la paix était depuis longtemps conclue entre lui et sa femme et ses filles mariées qui lui aidaient d'élever et de traiter comme membre de la famille et gentilhomme le plus jeune des enfants de son amour.

Il est vrai que c'était alors un bonheur bien douteux que d'être élevé comme gentilhomme. Maintenant encore presque sans exception, dans les steppes, c'est le curé du village seul qui soit en état d'initier un jeune gentilhomme aux mystères de la lecture et de l'écriture et c'est à ses deux

sciences et le catéchisme que bornait alors toute l'éducation d'un jeune gentilhomme. Dans la ville de province où la famille noble passait l'hiver, on avait ordinairement pour gouverneurs seulement le choix entre quelque perruquier français ou quelque autre chevalier d'industrie; après avoir fait quelques expériences malheureuses avec des individus de cette trempe, deux des filles de Bounine résolurent de prendre éducation de leur frère en leurs propres mains et d'élever le jeune Wassili avec leurs propres enfants et leurs soeurs cadettes. C'était un bonheur, car ces deux dames avaient un esprit supérieur et leur éducation était distinguée. Dans la suite cette éducation faite par des femmes et au milieu de femmes, imprima un cachet particulier au caractère de notre poête. Le pseudo-classicisme français et la littérature des Werthers et de tous ces romans sentimentals qui pullulèrent comme imitations du roman de Goethe, formaient le nerf vital de ce petit cercle et Joukoffski resta imbu de cet air alors même qu'il quitta sa famille pour aller à Moscou, où il devait terminer son éducation comme interne du pensionnat noble. Les leçons de latin qu'on recevait à cette école n'étaient rien autre qu'une simple formalité — et l'influance

prépondérante était du côté des Français et Karamsine était le poête favori du temps. Le but de cet auteur était d'affranchir la langue et le style russes des fers que leur avaient forgés les classiques Lomonosoff et Derjavine, il voulait que la littérature parlât la langue de tout le monde et non pas un langage de convention avec des tournures greques et latines. Dès sa plus tendre jeunesse Joukoffski s'adonna aux lettres. Etant encore à l'école, Joukoffski travaillait pour des journaux et des libraires, pour lesquels il traduisait les romans à la mode de Spiess ou bien les comédies et drames de Kotzébue. Ses premiers essais lyriques furent aussi des traductions de pièces anglaises et allemandes — il imita et traduisit avec autant de bonheur que de talent les élégies de Gray, de Burger et de Hoelty. Le goût de la littérature absorbait tellement le jeune homme, qu'il quitta peu de mois après qu'il l'eut reçue, la place dans un des bureaux du gouvernement qu'il avait, en sortant de l'école, obtenue par les liaisons de sa famille, il voulait vivre à la campagne seulement pour l'étude et les lettres. Il a beaucoup écrit, mais nous passons ses travaux comme ce n'est pas notre intention de faire de la critique littérature. En 1812 l'en-

thousiasme patriotique l'appela sous les armes, il aida à chasser „les Gaulois et les douze langues confédérées“ comme c'était dit dans le temps dans les relations officielles et reçut, la guerre terminée, sa retraite comme capitaine en second et chevalier de l'ordre de Sainte Anne. Son poème: „Le chantre au camp russe“, qu'il avait composé pendant cette campagne, fit connaître son nom plus que ne l'avait fait aucun de ses ouvrages antérieurs; un „Message à l'empereur Alexandre“. écrit après la prise de Paris fut recompensé par un présent en argent et devint le premier pas qui le rapprocha des dames de la cour impériale. Le poête était alors dans un état de profonde mélancholie, il aimait sa nièce Marie Protassoff et avait demandé sa main qui lui fut refusée catégoriquement parce que les pères de l'église orientale défendent tout mariage entre de proches parents, son coeur en fut ulceré et ce n'est qu'un quart de siècle plus tard que cette blessure guérit tant soit peu. En 1815 Madame Protassoff mère suivit sa fille aînée, mariée à Mr. Voïekoff, professeur de langue russe à l'université allemande au nord — est de la Russie. Il passa sous des auspices très agréables presqu'une année dans cette petite ville universitaire. Bientôt il

la quitta le coeur désespéré, car sa nièce adorée, lasse d'attendre que sa mère fut fléchie, avait épousé un professeur allemand et Joukoffski alla à Pétersbourg, cédant enfin aux instances de ses amis qui espéraient le placer à la cour. Longtemps il avait refusé d'écouter ses amis Bloudoff et Ouvaroff, enfin il obéit à la voix de sa destinée. Le cénacle d'amis qui fut l'intermédiaire de la transmigration de Joukoffski de Dorpat à Saint-Pétersbourg était composé d'éléments qui de nos jours paraîtraient disparates mais qui alors semblaient être homogènes; c'étaient les poêtes libéraux Pouchkine et Batuschkoff, Nicolas Tourguénieff dont le nom suffit, Ph. Wiguèle, l'auteur de „La Russie envahie par les Allemands", tous membres de la société „Arsamass", dont le but était de former une opposition d'une nouvelle école ennemie du classicisme français et qui honorait en Joukoffski son secrétaire et fondateur. Les membres étaient de jeunes gens qui avaient écrit des réglements fantastiques pour leurs réunions et s'étaient donnés des noms empruntés aux ballades de Joukoffski, leur but était de amuser entre camarades et tout ce qu'on après raconté de leurs aspirations politiques t littéraires doit être relégué dans le pays

des fables. La fin de cette société fut pour les uns heureuse, pour les autres triste, mais il faut en convenir que tous restèrent amis pour leur vie entière. Pouchkine fut exilé à Kichineff en Bessarabie, Batuschkoff fut banni et tomba dans une maladie d'esprit, dont il ne guérit plus, Bloudoff fut nommé conseiller de l'ambassade russe à Londres, Joukoffski enfin entra au service du grand'-duc Nicolas qui fut depuis Nicolas I et de son épouse la princesse prussienne Alexandrine, qu'il devait initier dans la langue et la littérature russe.

C'est après de longues luttes intérieures que Joukoffski accepta enfin cet emploi difficile, car il doutait et avec bien de raison que le caractère de Nicolas fut sympathique aux douceurs de la poèsie, mais les caractères des deux dames avec lesquelles il entrait dans des relations plus intimes lui étaient d'autant plus analogues. L'impératrice Elisabeth, épouse d'un mari adoré mais peu fidèle, qui était alors aux pieds de l'épouse, du maréchal de la cour Narichkine cherchait à cacher à tous les yeux qu'elle était jalouse de son époux, mais cette jalousie perçait malgré elle dans une profonde mélancholie qui réagissait sur tout son entourage et cherchait une

vaine consolation dans la lecture de l'Uranie de Tiedge et des élégies de Joukoffski. Sa belle-soeur se nommait originairement Charlotte (en changeant de religion elle avait pris le nom d'Alexandra Féodorowna) était fille de Frédéric-Guillaume III roi de Prusse et épouse du grand-duc Nicolas, c'était un caractère assez bonasse, mais elle était froide; elle était alors encore assez simple, mais montée sur le trône cette blanche fleur comme l'avaient nommée les courtisans — à Berlin on l'avait nommée simplement la princesse Lottchen et ses frères l'avaient à cause de sa stature surnommée die lange Lotte. D'un esprit assez ordinaire elle aimait alors à se donner les allures d'une âme supérieure et c'est sur ce pied qu'elle avait reglé ses relations avec son maître et lecteur.

Il n'était pas difficile qu'un poète qui avait pris pour devises „Tout doit conduire au beau" ou bien: „Vie et poésie sont identiques" ne pouvait que voir dans ces deux dames des êtres supérieurs — dès sa première représentation à la cour il avait assuré ses amis: „qu'il avait passé des heures qu'il n'oublierait jamais et qu'il avait noué des relations avec la plus haute aristocratie"; introduit par le vieux poète

Neledinski, Joukoffski avait lu à l'impératrice, la grand'duchesse et l'élite des dames de la cour ses ballades et en avait reçu force louanges. Ce fut l'histoire de sa vie postérieure à la cour: ce que les dames faisaient le reste de la journée, de quelle manière elles passaient le reste des heures — tout cela ne l'inquiétait pas le moins du monde, de même comme il s'inquiétait peu de ce qui se passait dans la vie sociale et politique. Si on s'ennuyait une soirée et ne trouvait point d'autre occupation, on appelait Joukoffski et le berçait dans le rève que c'était lui qui était le point de gravitation de ces existances impériales et grand'ducales et ce c'était lui qui régnait sur leurs âmes.

Les conflits étaient impossibles, le grand duc Nicolas ne prenait pas la moindre part aux affaires d'état, pour lui et la grande masse — à l'exception de quelques personnes initiées au secret de l'empereur Alexandre son frère aîné Constatin qui portait aussi le tître de Césarévitche, était l'héritier présomptif et lui Nicolas était restreint aux jeux soldatesques. La vie de famille du grand duc était alors exemplaire, il est donc facile que Joukoffski qui ne savait rien de la vie positive comme réelle adopta la phantas-

magorie qui l'entourait et qu'il perdit tout controle sur la réalité de cette vie. La naissance du premier fils du grand duc Alexandre, l'empereur fut célébrée par le poète dans une ode où débordaient à pleins flots la loyalité et l'amour de l'humanité toute la cour nageait dans des larmes et c'était une chose résolue que le poète était destiné à faire l'éducation du grand duc, qu'on était loin encore de penser destiné à la couronne. Jusqu'à l'âge qu'on put recourir aux talents de Joukoffski pour l'éducation princières ses devoirs se bornaient à lire le soir à la grand'duchesse, et ses lectures se bornaient pour la plupart aux poésies et traductions du poète. Il va sans dire que les nombreux jours de fêtes et anniversaires de naissance, ainsi que les naissances des grands ducs donnaient chaque fois occasion et engendraient toute une légion de poésies imprimées en nombre limité et destinées à être données en présent aux élus. En 1821 la grand'duchesse dut faire un voyage à l'étranger et cela va sans dire que son lecteur l'accompagna, c'est la première fois qu'il vit ces terres rêvées. Le frère de la grand'duchesse, l'héritier présomptif de Prusse plus tard le roi Fréderic Guillaume IV vit avec du plaisir le lecteur de sa soeur, il le couvrit de temoignages de sa faveur

et le mit en relation avec les sommités littéraires du temps, les Tieck, les Schinkel — toutes les portes s'ouvraient au poète russe favorisé par la grand'duchesse et voyageant à sa suite. Ce fut la même chose à Dresde, à Weimar, où vivait Goethe; en Suisse; à Stuttgart l'idéal Joukoffski se lia avec le mystique Justinus Kerner, le poète de la voyante de Prévorst, le croyant en des choses qui pendent entre le ciel et la terre et dont la philosophie et la science n'ont pas à s'occuper; ce fut une amitié qui dura toute leur vie et survécut à la mort de Justin Kerner, parce que c'est sous son influence que se développa le tour d'esprit mystique qui s'empara de Joukoffski vers la fin de sa vie. Goethe et Joukoffski, tous deux courtisans par excellence se plurent beaucoup moins l'un à l'autre. L'habitué des salons de Saint-Pétersbourg parlait de toutes les langues qu'il connaissait le plus purement le français, c'est en cette langue qu'il accosta le Jupiter de l'Olympe allemand. Mais il remarqua bientôt que Goethe ne parlait pas cette langue avec beaucoup de facilité, il crut donc de faire un plaisir au Geheimrath en continuant la conversation en allemand. Goethe s'en sentit froissé, devint raide et ne parla plus qu'à bâtons rompus, de manière que Jou-

koffski se refroidit dans son enthousiasme et quitta bien désillusionné son demi-dieu.

Trois ans après le retour de Joukoffski en Russie mourut Alexandra I. et la grand'-duchesse Alexandre devint impératrice. On connait le tour que prit l'esprit de Nicolas, après la révolte de décembre, sa crainte de la révolution, et sa méfiance envers tout ce qui était libéral. Il aurait voulu arrêter la terre dans son mouvement — s'il l'aurait pu. La Russie vit poindre une ère purement militaire.

Le coeur tendre et aimant de Joukoffski a du bien souffrir lorsqu'il vit les plus dignes entre ses amis ou exilés ou en disgrâce, les hommes indépendants éloignés du service puplic et exilés dans leurs terres — pour mettre fin au combat que se livraient dans son coeur tant de sentiments différents, il chercha à se persuader que l'ordre seul et un despotisme fort et inébranlable pouvaient sauver l'état des dangers du bouleversement et de l'incrédulité. Persuadé que la véritable liberté ne pouvait être trouvée qu'à la cour et que cette liberté était une soumission sans bornes à la volonté suprême, il imposa le silence aux rêves de liberté de sa jeunesse — il n'est pas le seul du reste qui ait agi de cette manière! Après la mort de Pouchkine auquel nous vouerons un autre article, le gouverneur des

enfants impériaux fut reconnu unanimement le premier entre les poètes russes. Chaque année Pâques apportaient au chantre du printemps, de l'amour et de l'aspiration vers l'inconnu, quelque nouvelle décoration et de nouvelles dignités — chaque année paraissait aussi quelque nouveau tôme de vers, poèsie, dissertations politiques et morales (p. ex. „de la Mélancholie dans la poésie et la vie sociale, de l'Education, les Madonnes de Raphaèle, de l'Enthonsiasme"), dédié à l'une ou l'autre des grand'duchesses ou des grands ducs. Depuis l'ode deJoukoffski: Bojé zaria chrani (Dieu, protège le czar) devint le chant national Joukoffski était reconnu souverain de la littérature russe. L'éducation du grand-duc héritier était partagée entre Jouhoffski et un gouverneur militaire, le colonel Merder, ce dernier en avait comme de raison la plus grande part, car d'après l'opinion de Nicolas, le péquin — qu'on nous pardonne cette expression — devait à toute occasion céder le pas au militaire et un prince de la maison Romanoff Holstein Gottorp devait être principalement élevé pour la carrière militaire. La position de Joukoffski était bien difficile, car — d'après le programme d'éducation, que Nicolas avait composé — toute idée humanitaire et libé-

rale était indigne d'un futur empereur de Russie et rien ne prouve mieux que Joukoffski était un courtisan parfait, que le fait qu'il ait su mener à fin l'éducation du grand duc sans jamais encourir la disgrâce du père et qu'il fut même récompensé lorsque le grand'duc eut atteint sa majorité. Il est donc presqu'un miracle que Joukoffski ait neanmoins su inculquer dans le coeur de son pupile les semences humanitaires et les tendances libérales que nous admirons et honorons dans tout ce que fait Alexandre. La popularité bien mérité de Joukoffski date surtout de 1837, c'est-à-dire du voyage en Russie et en Sibérie, où il accompagna le grand'duc pour finir son éducation; que de malheureux exilés, même de ceux auquels Nicolas n'avait voulu jamais pardonner, doivent leur grâce ou de moins un soulagement à leur sort terrible à l'intervention de Joukoffski qui sut concilier les ordres sévères de Nicolas — il avait entre autres défendu à son fils d'a mettre chez lui aucun des condamnés politiques — avec les devoirs envers l'humanité. Herzen banni à Wiatka dut son retour en Russie et son internement à Vladimir à la visite du grand-duc et à l'intervention de Joukoffski —

C'est ainsi que plusieurs exilés dans

les contrées les plus déserts de la Sibérie reçurent la permission d'aller servir dans l'armée du Caucase, d'autres comme le prince Troubetskoi et sa sainte épouse, née comtesse Laval dont nous parlerons dans un autre article purent aller habiter les grandes villes de la Sibérie pour y soigner l'éducation de leurs enfants, ce qui leur était défendu jusqu'alors.

Trois ans plus tard l'éducation du grand duc était terminée et lui-même déclaré majeur, son gouverneur reçut enfin sa liberté en sus du titre de conseiller intime et d'une riche pension. Le titre de conseiller intime, il le dut à l'intervention personnelle de son élève et voilà de quelle manière. Au grand dîner donné à l'occasion de cette majorité étaient invités tous les fonctionnaires civils des trois premiéres classe de l'ordre hièrarchique qui partage tous les fonctionnaires russes en quatorze classes — c'est-à-dire les conseillers intimes actuels de prémière et seconde classe et les conseillers intimes — mais Joukoffski n'était que conseiller d'état actuel c'est-à-dire de la quatrième classe. Sa veille en quittant son ancien élève, qu'il était venu féliciter à l'occasion de sa majorité, celui-ci lui avait dit, en prenant congé de lui: „Eh bien je te verrai donc demain à dîner“ (l'em-

pereur et les grand'ducs tutoient tout le monde). „Pardon, Altesse impériale" répondit le courtisan, „je ne suis que de la quatrième classe, et les fonctionnaires des trois premières classes sont les seuls qui soient invités". Le grand duc alla immédiatement trouver son père, et Joukoffski reçut le même soir son diplome de conseiller intime et une invitation pour le dîner, écrite de la main de l'impératrice Alexandra.

Joukoffski avait alors 57 ans, il demanda aussitôt son congé et entreprit un voyage en Allemagne pour réparer sa santé et raffraichir sa veine poétique. Son premier point d'arrêt fut Dusseldorff, où habitait avec sa nombreuse famille son vieil, ami le colonel en retraite Reutern, cousin du ministre actuel des finances, qui portait aussi le titre de peintre de la cour. Ici le poètè, qui était, déjà sur le seuil de la vieillesse, se fiança avec Elisabeth, la fille de Reutern, qui n'avait que 19 ans et que 12 ans plus tôt il avait balancé sur ses genoux lors d'un voyage en Suisse; après avoir fait un voyage en Russie pour y mettre ses affaires en ordre — il alla s'établir avec sa jeune épouse à Frankfort sur le Main, — l'union dura, contre toute attente, 11 ans, la mort seule de Joukoffski y mit une fin.

Mais le ciel si serein au début de cette union, — le vieux poète fut réjoui dans la première année de la naissance d'une fille (dont on parla dernièrement à l'occasion du grand duc Alexis) fut bientôt troublé; plus le poête s'initiait à la vie moderne et civilisée de l'Occident, plus le doute s'emparait de son ésprit. Les illusions qu'il s'était faites de la perfection du système gouvernemental russe, il ne pouvait plus les garder en comparant la vie en Russie qu'il avait connu et que ne peut comprendre celui qui a vu la Russie seulement sous Alexandre, avec celle qui l'entourait en Allemagne. Le profond abîme qui existe entre les deux vies devenait de plus en plus sensible au poête, malgré le manque de clarté dans ses propres vues politiques et surtout parce qu'il ne voulait l'admettre.

Comme un vaisseau sans gouvernail flottait son coeur entre la sphère supérieure qui l'entourait maintenant, et l'amour qu'il portait à sa patrie, dont il prônait autrefois les mérites, mérites qui lui paraissaient de plus en plus douteux. Les lettres qu'il écrivait alors au grand duc héritier et au grand-duc Constantin, sont très significatives pour l'état dans lequel se trouvait alors l'esprit de Joukoffski. C'est

dans ce temps que l'influence des doctrines du spiritiste Justin Kerner se firent sentir pour la première fois et cette influence alla depuis lors en croissant de plus en plus. Il cherchait à oublier par un piètisme rigoureux et stérile les combats de son âme faible et sensible, comme l'avait façonnée son éducation par et avec des femmes. Le malheur voulait que sa femme souffrante et nerveuse était dès sa plus tendre enfance sous le poids d'une semblable disposition maladive et se sentait sous l'influence d'un catholicisme ultramontain, qui a de tous temps le réfuge des âmes faibles, qui commencent à douter de leurs anciennes croyances. Longtemps déjà les deux époux vivaient dans un sombre et triste mysticisme qui degénère enfin dans un dégoût complet de la vie et du monde et qui dut enfin briser leur esprit de même que leur corps. Sous le poids de péchés imaginaires, mécontent de la vie bruyante et pleine d'émotions qu'il voyait autour de lui, Joukoffski se sentit dégouté de la vie de famille et de ses enfants qui avaient jadis fait son bonheur, et perdit toute faculté de ses travaux littéraires. Il faut convenir que les Russes étaient alors dans un même état moral; paralysés dans leurs aspirations,

privés de tout ce qui avait la moindre ressemblence avec la liberté, même une liberté imaginaire, incapables de faire la moindre chose pour arrager leur malheureux peuple de la fange dans laquelle il croupissait, la partie la plus pure de la jeunesse russe s'était adonnée à un mysticisme sombre et désespéré dans lequel elle cherchait à étouffer son malaise et le cri de sa conscience patriotique. Un des plus célèbres membres de cette jeunesse mystique et pleine de talent était le célèbre satirique Gogol qui habitait alors l'Allemagne et passait des semaines entières dans la maison de son ami Joukoffski en étouffant l'un dans l'autre les derniers germes du sens commun. Gogol était un écrivain satirique plein de génie, un humoriste bien supérieur à Swift, enfin le plus grand humoriste russe qui a été souvent imité, mais jamais atteint; et qui, après avoir couvert d'opprobre et de ridicule et attaché au pilori la vénalité des employés russes, la bétise des hoberaux, après avoir, en riant les larmes aux yeux, mis à découvert les plaies pour la plupart dégoutantes qui rongeaient alors sa patrie, qu'il chérissait plus que la vie, s'était jeté, par désespoir, dans les rangs des plus fervents admirateurs du despotisme, l'ennemi à ou-

trance de tout mouvement décélant le libre arbitre. Il passait des journées entières agenouillé devant les images des saints et frappait, plein d'un sombre désespoir le parquet de son front; tuait son temps à péleriner de St. Pétersbourg à Rome, de Rome à Jérusalème pour appaiser les cris de sa conscience et obtenir le pardon de ses péchés. C'était en effet un mauvais compagnon pour Joukoffski, aussi ces visites fréquentes chez le poête étaient toujours une source de nouvelles souffrances pour celui-ci. Les conversations de ces deux sommités de la littérature russe ne tournaient que sur des finesses casuistiques et théologiques, sur les mystères de l'église orthodoxe dans lesquels ils voyaient la regénération du monde gangrêné par le paganisme occidental. Ils firent tant, que le médecin de Joukoffski, le docteur Kopp déclara enfin cathégoriquement que ces deux caractères maladifs devaient être séparés si l'on ne voulait pas qu'ils s'entretuassent l'un l'autre. Gogol alla à Paris, et Joukoffski resta dans sa société qui penchait vers le mysticisme catholique et qui voyait dans la moindre événement de la vie quotidienne un effet de la grâce divine; entourée d'un luxe princier, gouvernée par les habitudes et les préjugés du grand

monde, sa jeune femme se tourmentait elle-même et son entourage par des méditations sur les péchés humains et la perversité d'une vie, dont elle ne pouvait néanmoins pas se séparer. Ces craintes incessantes atteignirent leur point de culmination lorsque des tremblements de terre réitérés vinrent effrayer les habitants des bords du Rhin et remplirent les esprits adonnés à ce mysticisme maladif dont nous venons de parler d'appréhensions que la fin du monde était proche; on croyait voir des révenants en plein jour et entendre des messages envoyés de l'autre monde. Ce n'est qu'avec peine que le poète put empêcher sa femme (née et élevée dans la réligion luthérienne) de se faire recevoir dans le giron de l'église catholique et de mécontenter par cela la cour du Palais d'hiver tenant fermement à la réligion orthodoxe grecque. Il fit venir à Baden-Baden qu'il habitait alors, un prêtre russe (l'archiprêtre de Basaroff de Stuttgart) et celui-ci prit sur lui la tâche d'expliquer les mystères de la réligion orthodoxe à la jeune femme qui souffrait du vide et du „manque d'autorité ecclesiastiques“ de la réligion de ses pères. En effet Mr. de Basaroff réuissit de faire une nouvelle prosélyte à la réligion grecque.

La révolution de 1848 conduisit finalement le poète courtisan dans le camp du mysticisme politique et réligieux, Joukoffski ne voyait dans l'agitation qui regnait alors l'oeuvre du diable, de l'ennemi du genre humain, tandis que le système d'immobilité politique et de réaction que suivait le gouvernement russe, lui paraissait le seul moyen de salut, l'espoir et la libération de l'humanité. Sa correspondance avec Gogol devenait de plus en plus animée. Les lettres que celui-ci lui écrivait, devenaient de plus en plus sombres et désespérées, il l'exhortait à des prières incessantes, au répentir de ses péchés. Les regards du fils de l'ère romantique allemande, comme Joukoffski aimait à se nommer autrefois, devenaient de plus en plus sombres, lorsqu'il regardait autour de lui, et il se sentait de plus en plus attiré vers la sainte Russie, le seule lieu „qui n'avait été souillé par la grande truie“ nommée Révolution. La campagne de Hongrie remplit d'allégresse l'âme du poète; le thème favori des lettres que Joukoffski écrivait au grand'duc Constantin était le désir que „l'empereur profiterait des nouvelles preuves de sa puissance pour mener à bonne fin la tâche dévolue à tous les souverains russes“, tâche à laquelle ont échoué les crois-

sades, c'est-à-dire de conquérir Bysance. En automne de la même année Joukoffski quitta la Suisse, où il se trouvait alors, pour faire un voyage à Varsovie et y féliciter Nicolas des nouveaux lauriers qu'il venait de ceuillir et de le prier de lui permettre de séjourner encore quelque temps en Allemagne. La permission qui lui fut donnée était une nouvelle marque de la faveur dont il jouissait, car la haine que l'empereur portait à à la révolution était cause de ce qu'il avait rappelé dans leur patrie tous les Russes qui vivaient à l'étranger et les nouveaux passeports pour l'étranger n'étaient donnés qu'au prix de 500 roubles ou de 2000 francs par an et il fallait pour les recevoir, avoir la permission expresse de l'empereur. La réception qu'il avait eue à Varsovie charma tellement le poète qu'il écrivit un commentaire à l'ode composée par son ami le prince Viasèmeski pour féliciter „le vainqueur de la Révolution" et qui portait le titre significatif: La sainte Russie.

Revenu en Allemagne, le poète se sentait plus fort et plus dispos qu'il ne s'était senti depuis longtemps et quoique les premiers vestiges de l'hydropisie de poitrine, dont il devait mourir plus tard, se moutraient alors, le poète se trouvait de nouveau tranquille, il était de nouveau accessible à

la joie et l'amour du travail et de l'étude lui était revenu. Après avoir terminé une édition complète de ses oeuvres, il mit la main à un ouvrage qu'il méditait depuis de longues années, c'est-à-dire à une traduction des oeuvres d'Hômère, ne connaissant pas lui même la langue grecque, il se fit faire, par un ami une traduction verbale, qui fut comparée avec les meilleures traductions allemandes, françaises et anglaises et arrangée en héxamêtres russes. Quoique la force croissante de sa maladie lui était inconnue, le poète semblait avoir un pressentiment de sa fin prochaine car il travaillait presque sans relâche. Dans l'espace de dix-huit mois il termina douze chants de l'Odyssée, les premiers chants de l'Iliade, écrivit une biographie de son ami, le général prussien de Radovitz, composa plusieurs fables dédiés à ses enfants et quelque poèsies de plus longue haleine, dont la plus considérable fut le poème épique „Ahas vérus" qu'il n'eut pas le temps de terminer. Ainsi l'hiver 1851—1852 se passa dans une activité fiévreuse malgré les progrès de la douleureuse maladie. A l'approche du printemps, le poète qui était à moitié aveugle commença à activer les préparatifs d'un plan qui l'occupait depuis longtemps, c'est-

à-dire de son retour en Russie; il ne voulait plus, comme cela avait été son intention primitive aller vivre à Moskou, maintenant il avait la pensée d'aller se fixer à Dorpat pour s'y occuper de l'éducation de ses enfants. Mais quelques semaines après, les ciseaux de l'inexorable mort vinrent couper les fils de tous ces beaux rèves. Joukoffski succomba le 24 Avril 1852 à sa douleureuse maladie à l'âge de 69 ans. Il fut enséveli à Stuttgart, puis transporté à St. Pétersbourg pour y être enterré au cimetière du couvent d'Alexandre Newski. Ici répose Wassili Joukoffski, le chantre de l'ère de Nicolas I à côté de son ami l'historiographe de l'empire russe Karamsine.

En parlant des dernières années et de la pente mystique qui pendant de longues années s'était emparé de l'âme ulcérée de Joukoffski, nous avons nommé le satirique Gogol, auquel on pourrait comparer Swift ou l'humoriste moderne Dickens, si la pente de leur esprit et les circonstances dans lesquelles ils vivaient n'étaient pas toutes autres. Son sort fut encore plus triste que celui de Joukoffski. Nicolas Gogol était sans contestation le plus grand narrateur que la Russie ait eu depuis la mort de Pouchkine. Il naquit en 1808 et fut le fils

d'un hobereau petit-russien possédant une médiocre aisance. Dans son enfance déjà une pente vers le mysticisme comme on la trouve souvent dans la Petite-Russie, s'était emparée de lui. Après avoir fait ses études à Négine et passé une jeunesse assez aventureuse (il avait voulu dévenir comédien russe puis comédien allemand et avait vécu dans cette dernière intention à Hamburg), il était venu habiter St. Pétersbourg, où il se lia avec Pouchkine. Il attira bientôt sur lui l'attention générale par un humeur qui cachait sous une gaité à outrance et sous un rire à rompre le tympan, des larmes amères et désespérées. Il entra au commencement dans les rangs des slavianophiles de Moscou dont les coryphées furent les premiers guides de ce talent naissant ou, disos plutôt, de ce génie hors ligne. Chose étrange. Les tableaux d'une hardiesse inouie jusqu'àlors dans lesquels Gogol peint la vénalité des employés, tableaux dont la force de coloris et l'originalité n'a rien à redouter même de la comparaison avec le grand humoriste anglais Charles Dickens ne réveillèrent pas la méfiance du gouvernement, qui fut entraîné malgré lui par les applaudissements unanimes que reçurent les oeuvres de Gogol dont l'auteur sortit tout entier et armé de pied

en cap, comme Minerve était jadis sortie de la tête de Jupiter. Personne néanmoins n'avait avant lui osé dire aussi publiquement que lui l'avait fait dans sa comédie en cinq actes nommée „le Réviseur“, que la bureaucratie n'était rien qu'une bande de brigands et de fausseurs. Décrivons en quelques ligne le sujet du Réviseur. Un jeune employé d'un des bureaux de Saint-Pétersbourg qui tout au plus a pénetré dans l'antichambre de quelque aristocrate russe, allant faire une visite à ses parents, petits propriétaires de province, est arrêté par manque d'argent dans l'auberge d'une petite ville de province. Les employés supérieurs de cette ville, auxquels on a annoncé secrétement qu'un réviseur était envoyé de St. Pétersbourg pour faire la révision de leurs différents bureaux, ayant maint petit et grand péché sur leur conscience, prennent ce jeune vaurien, ruiné, espèce de chevalier d'industrie pour le réviseur attendu. Et les voilà se pressant autour de lui, lui faisant toutes sortes de compliments, l'invitant les uns à déjeuner, les autres à dîner, les troisièmes arrangeant pour lui des soirées. Tous lui offrant leurs bourses, dans lesquelles il n'a qu'à plonger les mains. Ce qu'il fait, sans s'en faire aucune conscience, vous pouvez me le

croire. Le héros de Gogol se plaît à jouer le rôle, qu'on lui a octroyé malgré lui, il remplit son portefeuille de billets de banque, son portemonnaie d'or, joue pendant quelque temps le grand seigneur, raconte à ces grands dignitaires de petite ville écoutant à bouche béanté des soidisantes anecdotes et historiettes du grand monde qui sentent à cent pas leur Monsieur de Crac. Le jour de son départ, l'aventurier célèbre ses fiançailles avec la fille du maître de police, une espèce de folle, que sa mère a élevée en lui faisant lire les romans de Georges Sand, Paul de Kock et autres. Ayant atteint son but, c'est-à-dire ayant reçu autant d'argent qu'il avait voulu avoir, il écoute les avertissements de son domestique et de son propre coeur, qu'il ne diffère plus son départ en va accompagné des voeux ardents de tous ces employés fripons et voleurs, qui se sont laissé berner par un garçon et qui remercient maintenant en secret Dieu que la coupe de la Révision est si heureusement passée devant leurs lèvres — mais le même moment que leurs yeux suivent avec une joie malcontenue la voiture du jeune homme qui s'éloigne, un gendarme entre chez le maître de police, pour lui annoncer l'arrivée du véritable réviseur. La vis comica de cette comédie est digne

de Molière, tant le sujet sérieux abonde de boutades et de scènes d'un comisme incomparable que le gouvernement permit après quelque hésitation la représentation de ce chef d'oeuvre de la scène russe. Nicolas même, qui d'ordinaire ne permettait pas de vouer au mépris et au ridicule tout ce qui appartenait au service public, rit à la première représentation tant que les larmes coulèrent le long de ses joues.

Mais le chef d'oeuvre de Gogol fut le roman satirique „Les âmes mortes", dont nous n'avons malheureusement que la premier tome et quelques fragments du second, car l'auteur mettait la dernière main au second tome, lorsqu'il tomba dans ce sombre mysticisme dont nous avons parlé en parlant de Joukoffski. Dans un accès de cette sombre mélancholie qui le minait, il jeta au feu le manuscrit, en se reprochant le pèché d'oser vouloir vouer au rire et au mépris un état de choses sanctionné par l'autocrate dont-il était devenu un des plus fervents sectateurs. Le plan même de cet ouvrage est basé sur le persiflage du laisser faire et de la nonchalance bureaucratiques, dont on ne peut trouver une critique aussi hardie et aussi fine et amusante.

Du temps du servage existait l'usage de compter tous les dix ans les individus obligés de payer les impots directs. Pour les serfs morts dans l'intervalle d'un récensement à l'autre le propriétaire était obligé de payer les impots jusqu'au récensement prochain, ces serfs ou comme disait l'expression légale les affermis étaient censés vivre encore, tandis que les enfants nés dans cette intervalle ne comptaient pas et ne payaient point d'impots. Il existait en outre une autre loi qui donnait au propriétaire le droit d'engager ses serfs à la Banque et fixait le prix de chaque âme mâle à 300 roubles. C'est sur ces deux usages que Tchitchikoff, le héros du roman de Gogol „les âmes mortes" fixe le plan d'une fraude sur grand échelle. Il parcourt les provinces de la Russie pour y acheter aux propriétaires à un bas-prix presque nominel les âmes mortes c'est-à-dire les paysans morts, les fait inscrire comme habitant une propriété ne valant rien qu'il a aussi acheté et les engage plus tard à la banque. Les descriptions des caractères des différents propriétaires avec lesquels Tchitchikoff entre en pourparlers est faite avec un talent inoui et donne lieu à des situations dessinées de main de maî-

tre. Mais pour ceux qui cherchaient à s'expliquer l'impression que faisait sur eux cet ouvrage, elle devenait en l'approfondissant après quelque reflexion toute autre qu'elle ne leur avait parue au début. Le rire de Gogol n'était pas un rire franc et sans arrière-pensée qui montre aux hommes leur folie dans une glace — le humour de Gogol se basait au contraire sur le fond obscur d'un désespoir profond et passionné à l'aspect de la profonde misère morale, du dégoût de cet état de choses dont la description fait rire à outrance le lecteur. Au lieu de se placer au dessus de son sujet avec une liberté souveraine et artistique, le poête s'arrête comme patriote à cet état de choses dont il a prouvé la misère, la scélératesse et l'infamie — la tendence de son livre n'est pas tant d'amuser son public que de réveiller en lui une indignation morale; le but du poête est de venir au secours de ses compatriotes opprimés et de les réformer et non pas de raconter et d'amuser.

Aussi le public ne devait pas rester longtemps dans le doute de la véritable tendance de l'humour de Gogol. Le lecteur connut les véritables sentiments de Gogol, le fin mot de son humour par la singu

lière nouvelle: le Manteau"; sous les plis de ce manteau se cachait déjà la folie qui poursuivit Gogol pendant la seconde moitié de sa vie. Cette nouvelle raconte en peu de mots l'histoire d'un pauvre vieil employé subalterne de Saint-Pétersbourg, qui s'est posé pour but suprême de s'acheter un nouveau manteau chaud qui put le garantir des froids cuisants de l'hiver. Après des années d'économie, après s'être refusé les moindres joies et commodités de la vie, il se voit à la fin l'heureux propriétaire d'un manteau, mais hélas! le manteau est volé quelques jours plus tard à l'infortuné vieillard. C'est avec une joie infernale que Gogol depeint les progrêts de la folie qui creuse peu à peu ses griffes dans le coeur du malheureux. Jamais peut-être l'histoire d'un pauvre hère poursuivi par un destin inexorable n'a été depeint d'une manière si saisissante dans un cadre aussi restreint — le lecteur sent comme son sang se fige, ses pensées s'égarent, il parait que l'auteur a lui même eu le même sentiment parce qu'il termine son historiette par une plaisanterie fantasque.

Le Réviseur et les Ames mortes avaient fait de Gogol un homme célèbre — le favori du public et l'enfant gâté des cercles littéraires de Saint-Pétersbourg. Le

ministre de l'instruction publique Noroff distingua Gogol à plusieurs occasions, lui procura une pension impériale et une permission assez dificile alors d'obtenir, celle de voyager à l'étranger: Chacun s'attendait que l'homme qui avait gagné le premier prix dans le genre assez ardu du véritable humour, qui avait, comme poéte épique (dans la saisissante nouvelle tirée des moeurs Cosaques, dans „Tarass Boulba") fait preuve d'une force homérique, tout le monde s'attendait que cet homme, débarrassé maintenant des soucis matériels de la vie déploirait les ailes d'un génie fort et puissant. Mais tout le contraire eut lieu. La vie de ce même état de choses qu'ii avait voué à la dérision, mais auquel on ne pouvait rien changer pour une longue série d'années rejeta Gogol dans une profonde mélancholie. Il commença à douter de lui-même et de son talent. S'il avait raison dans ses peintures, alors tout espoir d'un prompt changement de cet état de choses qui faisait son désespoir était perdu, et la condamnation était prononcée sur les derniers trois demi-siècles du développement de sa patrie qu'il aimait passionnément, auquel il é tait attaché avec toutes les fibres de son coeur chaleureux et pour longtemps encore la Russie devait

se plier sous le joug d'une bureaucratie vile et crapuleuse. Presque toute la classe civilisée était persuadée en Russie qu'il était impossible qu'elle pût encore suivre la route qu'elle avait poursuivie jusqu'alors, et qu'une révolution pouvait seule arracher ce pays à la barbarie et l'allier à l'Europe occidentale. Mais d'après l'opinion du Petit-russien orthodoxe, l'Occident menaçait la Russie de révolution et des progrêts du papisme. Il commençait à s'accuser d'un péché mortel contre le Saint Esprit et l'orthodoxie orientale pour avoir voulu attaquer la stabilité du système gouvernant la Russie, il écrivait des brochures qui avaient pour but de défendre le système national contre l'invasion du libéralisme occidental, se sentait dans la plus grande affliction parcequ'il se croyait mal compris par sa propre faute, renonça aux travaux littéraires et restait, comme Joukoffski, souvent agenouillé des journées entières devant ses saintes images en priant pour le salut du peuple orthodoxe et le pardon de sa propre âme souillée de péchés libéraux. C'est en vain que ses amis cherchaient à combattre ses scrupules, en vain ils l'envoyaient voyager, afin de lui montrer le néant de ses idées maladives de la gangrène morale de

l'Occident, et de lui rendre la serénité dans sa vie et de l'amener de nouveau au travail, en vain il voyageait, comme nous l'avons dit plus haut, de Saint-Pétersbourg à Wiesbaden, de Wiesbaden à Paris et à Rome, de Rome à Jérusalème le berceau de la chrétienté et de la culture orientale — la mélancholie et le désespoir qui s'étaient emparés de lui allaient en croissant. De plus il était affligé d'une cruelle maladie, qu'on guérit facilement de nos jours, mais dont la guérison ne réusissait que rarement alors, le ver solitaire lui rongeait les. intestins. L'année 1848 vint ravir à Gogol les derniers restes de lucidité d'esprit: effrayé de tous ces trônes croulants, d'une société nouvelle qui se croyait en possession du droit d'être l'arbitre de ses propres destinées, il devint l'admirateur de ce même système qu'il stigmatisait jadis en le couvrant de boûe, il voulait être le prophète de la Sainte Russie destinée de percer les flancs de l'hydre occidentale comme Saint Georges qui orne les armoiries russes, perçait jadis les flancs du dracon, et fonda sur les ruines de l'Occident payen le règne millénaire de la Russie panslaviste. En 1852, l'année où mourut aussi son ami Joukoffski, on trouva

Gogol étendu devant ses saintes images devant lesquelles il priait des journées entières. Il était mort de faim — victime d'une maladie cruelle, d'un état de choses gangréné et de la même fatalité qui avait fait mourir le poéte Ryléeff sur l'échafaud, périr les poètes Alexandre Bestoujeff (Marlinski), Griboïédoff et Lermontoff dans les vallons sauvages et brûlants du Caucase, avait percé le flanc de Pouchkine de la balle d'un aventurier avait jété dans la nuit de la folie Batuchkoff, fait mourir dans l'exil Poléjaeff et Bariatinski et enfin brisé moralement et physiquement les existances et la vie de Kolzoff et de Wénévitinoff. Que la comtesse de Rostopchine a raison, lorsqu'elle dit dans son ode, écrite à l'occasion de la mort de Lermontoff, que le destin des poétes et auteurs russes est de mourir à fleur de l'âge et d'une mort cruelle.

III.

Le vice-sultan.

Général Ignatieff.

Il y a de ces persécutés du destin pleins de talent, d'esprit, d'initiative dont toute la vie est néanmoins une lutte malheureuse avec le destin, d'autres au contraire qui voient tout leur réussir sans qu'on puisse comprendre à quelles qualités, à quels talents ils doivent leur succès; en allemand on nomme ces heureux, les enfants du dimanche, le général Ignatieff ambassadeur russe auprès de la sublime Porte en est en tout cas un. A l'âge de quarante ans à peine il avait déjà atteint un des derniers échelons de la vie officielle, d'où il ne lui reste qu'une petite espace jusqu'au faite de la carrière diplomatique à laquelle il s'est vouée. Souvent on assurait qu'il était sur le

point de l'atteindre et s'il ne l'a pas atteint encore, il est presqu'à n'en pas douter que sa nomination au rang de chancelier n'est qu'une question de temps et que ce n'est que l'habitude de l'empereur de voir dans les mains du prince Gortschakoff la direction des relations de la Russie avec l'étranger et la conviction que le général Ignatieff est indispensable à Constantinople, maintenant surtout quand cette position est si délicate, qui ont empêché l'ambassadeur d'échanger son titre de ministre plénipotentiaire contre celui de ministre à portefeuille. Mais même si le général ne receuillera pas l'héritage du prince Gortchakoff, il peut se louer d'avoir derrière lui une carrière qui parmi des millions d'aspirants n'écheoit qu'a peu d'élus.

Car le général Ignatieff n'appartient à cette classe priviligiée de nobles auxquels leur naissance ouvre les portes des dignités; comme les Gortchakoffs, Gagarines, Dolgoroukis il descend de cette classe d'hobereaux de province, qui sont aussi nombreux que les grains de sable sur la grève. Mais déjà son père a eu une belle carrière, il est aide-de-camp général et ancien gouverneur de Saint Pétersbourg — ce qui n'a pas empéché le jeune Ignatieff de moissir

dans les rangs inférieurs, Nicolas n'aimant pas à voir occuper des charges la jeunesse considérables, d'après son opinion elle n'inspirerait pas assez de respect et de confiance qui sont dus à l'expérience. A l'âge de 25—26 ans Ignatieff fils n'était que capitaine en second ou capitaine d'état-major, comme on s'exprime en Russie sans que ce titre n'indique que l'officier en question appartienne à l'état-major. Il était attaché alors au général plus tard feldmaréchal Berg qui commandait alors à Reval. La campagne des alliés dans la golfe de Finlande qui ne leur coûta dans les provinces baltiques que quatre bombes seulement, dont trois crévèrent et une resta sans créver, compagne très innocente et pendant laquelle des deux côtés il n'y eut ni blessure ni égratignure. Ni le chef ni son état-major n'eurent aucune occasion de se distinguer. Comme tous les membres de l'armée active, Ignatieff aussi fut décoré de la médaille en l'honneur de la guerre au Crimée comme recompense de s'être pendant un été promené dans les rues sâles et boueuses de Reval. Pendant plusieurs années il ne fut plus question d'Ignatieff, lorsqu'on fut tout-à-coup très étonné de lire dans les journaux qu'il avait signé un traité avec la Chine, car son père

avait, par ses relations, su placer son fils dans l'état-major du général Mouravieff, maintenant comte Mouravieff Amourski (de l'Amour) qui refoula les frontières des Chinois jusqu'au fleuve Amour. Ignatieff reçut la mission d'aller en Chine comme ambassadeur — c'est de cette époque que date cette carrière rapide et inouie dans les annales diplomatiques. Car depuis ce temps il compte parmi les coryphées de la diplomatie russe, ce qui ne veut pas dire peu, les diplomates russes étant réputés à compter parmi les plus habiles du monde. Cette carrière rapide qui appela peu de temps après le général Ignatieff au poste d'ambassadeur russe à Constantinople, poste qui en Russie compte parmi les plus considérables, eut deux causes. En premier lieu il avait épousé une princesse Galitzine, alliance qui l'introduisit dans les rangs de l'aristocratie russe, en second lieu, le parti des Vieux-Russes alors à l'apogée de sa puissance, avait crû trouver dans Ignatieff un homme capable de réaliser le programme que s'étaient tracé les panslavistes. Jamais et nulle part à l'exception du père Duchêsne de la première révolution la presse périodique n'avait possedé en Europe autant de pouvoir que la presse périodique russe de 1860—1870, lors-

que les succés de l'armée allemande en France brisèrent cette force qui alors se croyait non seulement tout puissante mais aussi omnisciente. Les succès des Russes en Orient et les progrès qu'ils font dans l'Asie Centrale sont dûs moins à ses armes qu'à son excellente diplomatie, ils cherchent à se rendre populaires en ne persécutant ni les croyances ni les usages et moeurs des Orientaux. Les diplomates anglais arrivant en Orient sont toujours accompagnés de missionnaires-marchands, les Français ont aussi toujours des soutanes à leur suite ce qui éveille aussitôt la susceptibilité et la méfiance des zélés Musulmans, les Russes au contraire ne s'occupent, pour les premiers temps du moins, pas de réligion, c'est de la même manière qu'il agissent aussi en Turquie. Dans les différents avec la Sublime Porte, ils cherchent à garder les sympathies des masses. Si dans la manière d'agir dans les derniers différents des Slaves de la Herzegovine avec le Sultan ils paraissent dévier de cette ligne, c'est que leur politique n'a pas encore dit son dernier mot dans cette question et qu'elle a des ménagements à garder avec les grandes puissances de l'Occident qui l'observent d'un oeil jaloux — mais ils ont placé à côté du

Sultan *) leur vice-Sultan à eux, le général Ignatieff „Ils comprennent comme tout le monde et mieux même que le reste des diplomates, que toutes les réformes promises par le Sultan resteront lettre morte, car la réligion mahométane prononcerais son propre arrêt de mort si elle accordait aux Rajahs les mêmes droits et privilèges dont jouissent les vrai-croyants, il voient que la Turquie est ruinée et ne peut jamais se relever tant que les Sultans ne renoncent pour toujours à la vie de harem, mais ils conseillent néanmoins aux pauvres Rajahs de retourner sous la domination du Sultan, dont les sujets turcs les attendent le couteau à la main, pour leur prouver que le Sultan peut écrire et publier à Constantinople autant de hatti-chérifs comme il veut, mais que les enfants du prophète ne composeront jamais une seule et même famille avec le giaours, les chiens de chrétiens! C'est ce moment où le Sultan ruiné, ne trouvant personne plus pour lui prêter les millions que lui coûtent ses odalisques et ses eunuques, étouffant dans le sang de ses sujets chrétiens versés par ses sujets mahométans, devra enfin convenir que son règne est passé, que le séjour des

*) Lorsque cet article fut écrit Abdul Azis et non Murad V regnait à Constantinople.

Mahométans en Europe est dorénavant chose impossible, il devra alors appeler lui-même les Russes d'accepter son héritage ou bien ils le prendront au nom de l'humanité et rendront enfin à la civilisation et à la culture ces beaux et fertils champs qu'ils laissent en friche, ce paradis terrestre souillé par la résidence d'une race abrutie, paresseuse, fanatique et que sa réligion même rend pour jamais incapable de tout progrès; toute nation quelle qu'elle soit est accessible à la civilisation et au progrès, le Turc seul, tant qu'il reste Turc ne l'est pas — son Coran le lui défend et le force de rester dans cet état d'abrutissement fanatique où nous le voyons maintenant. Le général Ignatieff est le notaire assis au chevet d'un mourant et attendant le moment où celui-ci, désillusionné des rêves qui le berçaient et voyant enfin que l'arrêt fatal est prononcé par le destin, lui dicte son testament — sinon il attend le dernier soupir du mourant pour s'emparer de l'héritage avant que d'autres prétendants ne s'en emparent.

Depuis le commencement de notre siècle la prépondérance diplomatique était du côté de la France, quoique les diplomates russes fussent habitués d'y jouer le rôle d'un représentant de l'héritier présomptif

de l'empire ottoman. Malgré que cette prépondérance condamnât les autres diplomates plus ou moins au rôle oisif des spectateurs, les diplomates russes gardaient en raison de leur politique orientale ou générale un assez vaste champ d'action, cette politique n'ayant en effet rien de commun avec les buts et les besoins des pays occidentaux. Ces derniers ont en général en vue une politique conservative, car tous leurs efforts tendent à soutenir par leur influence le status quo actuel et un modus vivendi aussi tolérable que possible, tandis que la politique russe a depuis 150 ans, depuis Pierre le grand, pour but ouvertement avoué l'anéantissement de ce status quo. Il est vrai que Moscou et Pétersbourg commencent eux aussi de faire l'hypocrite en niant ce but intime de la politique russe, tandis qu'on y avait autrefois du moins le courage de son opinion. Mais si la Russie veut persuader le monde de sa bienveillance pour la Turquie, il lui faut pour qu'on la croit, de meilleures preuves que les articles de la Gazette de Moscou et les expectorations du Journal de Saint-Pétersbourg paraissant en français comme organe du ministère des affaires étrangères. Sous Catherine II, sous Alexandre et Nicolas, cette politique allait

de front ouvert vers son but, mais depuis Nicolas et l'ambassade, pour ainsi dire souveraine du prince Mentchikoff, qui eut pour résultat la guerre de Crimée, on est persuadé dans les bureaux de la Petite Millionnaja *) que Constantinople ne peut pas être pris par un coup de main, aussi peu que Paris, comme les Allemands en ont fait l'expérience en 1871. Un assaut s'il doit réussir doit être précédé de longs et pénibles travaux de mineurs. Ce travail peut se faire en tout temps quoique un temps lui est plus propice qu'un autre. Les rapports intimes entre les deux cabinets ne l'arrêteront pas, et quand ils se refroidissent, alors les travaux deviendront encore plus actifs. Le sol se mine peu à peu et les murs doivent enfin crouler d'eux-mêmes, c'est la politique russe vis-à-vis de Constantinople et c'est selon nous la meilleure, celle qui arrivera le plus surement à son but. Vouloir agir d'après un programme tout prèt, est impossible à Constantinople, il y a toujours différents ménagements à garder, chaque jour y amène une nouvelle péripétie, chaque changement, même le plus insignificatif dans l'entourage du Sultan, y amène un changement d'action, que ce serait faire une preuve

*) Le ministère des affaires étrangères.

d'un diléttantisme absurde en diplomatie, si un diplomate voulait agir selon un programme; au jour le jour c'est la vie des Musulmans, c'est aussi leur politique, et un diplomate habile doit suivre les péripéties de chaque jour et en profiter. C'est la manière d'agir d'Ignatieff, c'est son talent et sa force, aussi il serait, dis-je, très difficile de trouver au général dans ce moment un successeur qui le remplacerait dignement.

Il y a 20 ans que les rapports du Cabinet de Saint-Péterscourg avec les différentes nationalités qui peuplent la presqu'ile du Balcan étaient simples et faciles. La Russie ne connaissait, sans les distinguer, comme il le faut maintenant — lorsque les Slaves sont à couteaux tirés avec les Grecs — que des frères de râce et de réligion — comptant les Grecs parmi ceux-ci, et sa puissance colossale leur servait de défense et de réfuge. Nicolas a fait une faute immense en persécutant les Slawophiles et les Raskolniks ou les sectaires — les premiers étaient pour lui des novateurs, une espèce de révolutionaires tandis que les Raskolniks, qui osaient faire le signe de la croix avec trois doigts au lieu de deux, comme il l'avait ordonné et avaient la témérité de penser qu'un évèque ou archevéque devait pré-

sider la Saint Synode et non pas un hussard, qui serait mieux placé à la tête d'un régiment et non pas à celle d'une assemblée traitant des questions de réligion et de casuistique — ceux-ci étaient des rebelles dignes d'être exterminés par le feu et le glaive. Les Slawophiles auraient pu faire beaucoup pour cimenter l'amitié des Gréco-Slawes de la presqu'ile, tandis que les Raskolniks fuyant les persécutions de Nicolas et passant le Danube, ou ils trouvaient un abri chez leurs frères de sang, n'étaient pas de ceux qui faisaient de la propagande pour la suprématie de la Russie sur les autres Slawes. — Ce fut un cris général d'indignation parmi eux, lorsqu'il vint au secours des Autrichiens contre les Hongrois, car dans les rangs des Hongrois combattaient aussi beaucoup de Slaves et de Serbes ou Raïtzes comme on les nomme en Autriche. Les Slaves répétaient en la traduisant à leur manière la devise des Italiens: L'Italia fara da se — les Grecs au contraire ne voulaient se servir de la Russie que pour lui faire faire le travail le plus rude, c'est-à-dire chasser les Turcs d'Europe, et puis réunir la Turquie à la Grèce. En général du Fanar jusqu'à Athènes et jusqu'à Belgrade et le Danube, les affaires et les rélations des Ra-

jas entre aux s'embrouillaient de plus en plus, mais le Russie restait pour tous le Messie dont on attendait la venue avec impatience, on croyait à son invincibilité! Lorsque le prince Mentchikoff vint en paletot poser ses conditions en maître, toutes les poitrines poussèrent un soupire de soulagement, enfin tout le monde croyait qu'une épé tranchante couperait le noeud gordien des affaires du Balkan. On se souvenait du camp d'Unkiar Skelessi, on savait que la Russie avait sur pied une armée formidable, qu'une flotte puissante vogait sur les flots de la mer Noire, cette ambassade mise en scène avec tant de pompe et d'ostentation, pensait, on généralement, n'était qu'un prétexte pour embarquer, en cas de réfus de la part de la Porte de faire ce que le prince demandait d'elles une part de l'armée à Nicolaeff, trois jours au plus lui suffisaient pour passer la Mer Noire et débarquer à Constantinople qui n'était pas en état de se défendre. Avant que les grandes puissances de l'Occident, avaient le temps de résoudre ce qu'ils devaient faire, l'occupation de Constantinople par les Russes était un fait accompli et les Russes pouvaient traiter avec les autres puissances en vainqueurs, ce qui leur donnait une position toute autre qu'ils

n'eurent plus tard lorsqu'ils traitèrent à Paris en vaincus, après avoir montré leurs côtés faibles et vulnérables et desillusionnés l'Europe et le monde entier sur leur invincibilité. Les Russes maîtres de Constantinople pouvaient partager la part de lion avec les autres grandes puissances qui, leur voyant en main la clé de la Mer Noire et sachant qu'ils avaient derrière eux sur la presqu'île du Balcan huit millions de Slaves, et n'ayant pas le secrêt du colosse à pieds d'argile, comme on nomma plus tard la Russie, se seraient bien gardés de l'attaquer et auraient accepté tout ce que la Russie aurait bien voulu leur octroyer. Mais maintenant commença une série de fautes incroyables, diplomatiques et militaires. Au lieu de débarquer à Constantinople, les Russes occupèrent les provinces danubiennes, provocant par cela l'Autriche, qui s'en vengea plus tard en se joignant aux alliés, Nicolas ne croyait pas que l'Angleterre s'allierait avec les Francais et ébloui du rôle d'arbitre des destinées de l'Allemagne que les différents grands et petits souverains de la Confédération Germanique, effrayés des orages révolutionnaires, lui avaient octroyé en 1848, croyant que l'Autriche, lui devant en 1849 son salut, n'oserait pas, comme le

comte Esterhazy s'exprima plus tard, „prouver combien elle serait ingrâte, commença cette malheureure campagne en Bulgarie, après avoir provoqué l'Europe entière en incendiant la flotte turque ancrant tranquillement dans la baie de Sinope. Je n'ai pas besoin de raconter les malheureuses peripéties de cette guerre aussi malheureuse qu'impolitique; tout le monde les connaît et sait que la Russie perdit son nimbe non seulement en Europe, mais même parmi ces nationalités soumises à la Turquie pour lesquelles elle avait été jusqu'à ce jour le phare tutélaire. „Comment se fier à elle et quel secours en attendre lorsqu'elle était vaincue et battue par ces mêmes Turcs que nous méprisions et qui sont méprisables?“ disaient les Rajahs slaves et grecs. Le lustre d'une position exceptionnelle était terni, la dignité d'un poids et d'une influence énormes de protecteur et de chef de l'église orientale, avaient été noyés dans le sang versé sur les champs de bataille du Danube et de la Crimée, les Rajahs même qui jusqu'alors avaient parlé avec une grande admiration de la grandeur et de la puissance de leurs protecteurs et n'avaient pas eu assez d'adulation et de génou flexions pour lui en prodiguer, n'en parlaient qu'en faisant

une mine de dédain. Quiconque sait comprendre les signes du temps devait convenir qu'un rétour aux anciennes rélations patriarchales était désormais impossible.

Les affaires étaient comme on voit dans une position critique lorsque le général Ignatieff fut envoyé à Constantinople. Il s'agissait de regagner l'influence sur les populations chrétiennes ébranlée ou plutôt perdue par la désastreuse guerre de Crimée. Car c'était chose impossible de renoncer à une politique qui était une question vitale pour la Russie et à laquelle elle avait travaillé depuis presque un siècle et demi. Abandonner cette politique était rénoncer à tout jamais à ses acquisitions en Asie, à la mer Noire, et laisser, ses frontières méridionales et les ports d'Odessa, de Nicolaeff, de Taganrogue, les plus grandes et les plus riches villes commercantes depuis le Danube jusqu'au Caucase à la merci du premier coup de main de l'ennemi. C'était enfin rendre la vie à la Turquie expirante, à la mort de laquelle la diplomatie russe travaillait depuis Pierre le grand et selon son soidisant testament, avec le talent et la constance qu'on lui connait. Le gouvernement russe était forcé de regagner une position forte en Turquie, s'il ne vou-

lait pas perdre même sa puissance intérieure, car c'était froisser les instincts réligieux et s'avouer faible même devant son propre peuple, de montrer à ses sujets mêmes le colosse aux pieds d'argile et provoquer peut-être une révolution en Russie surtout alors, que le panslavisme était à son apogée, et que la presse periodique débaillonnée avait réçu pour mot d'ordre de chercher à apaiser le mécontentement général que la désastreuse guerre de Crimée où une héroïque armée périssait par une série de malheurs et de fautes, avait soulevée, en propageant l'idée du panslavisme, dont le but avoué était de rallier sous le drapeau russe et autour du czar Slave et orthodoxe d'un côté tout les peuples slaves habitant l'Europe, d'un autre toutes les nationalites confessant la réligion orthodoxe. C'était donc un fait convenu qu'il était indispensable de regagner le terrain perdu; mais où trouver l'homme capable de le faire? Quoique encore presqu' inconnu, le général Ignatieff, l'homme heureux par prédestination, comme nous avons dit au commencement de notre article, fut celui qui, — après avoir eu en Chine le bonheur de conclure une paix dont les articles étaient tracés plutôt à la pointe de l'épée d'un général

heureux, le comte Mourawieff-Amourski que par la plume d'un diplomate — eut la chance d'être selon l'opinion du prince Gortchakoff l'homme de la situation, quoiqu'il fut encore à ses preuves d'habilité. Aussi était-on à St. Pétersbourg à se demander s'il ne pas devait à une erreur sembable à celle qui appela jadis le comte Mouravieff à celui de gouverneur général de la Sibérie orientale son élévation à un poste, où de tout temps, surtout alors pour regagner une influence presque perdue, la Russie avait besoin d'un diplomate de première habilité. En effet le général Mouravieff, sous lequel le général Ignatieff avait fait ses premières armes et auquel la Russie doit d'avoir pu étendre les frontières de la Sibérie orientale jusqu'à l'Amour et d'avoir maintenant sur les bords de l'Océan pacifique un port de guerre et un port marchand qui lui ont permis d'entrer dans des rapports de commerce et autres avec le Japon et d'avoir pu faire la conquête de la presqu'île de Sachaline, était aussi un homo novus et n'avait dû son élévation qu'à une erreur du ministre de l'intérieur qui avait mal compris les paroles de l'empereur Nicolas. Le poste de gouverneur général de la Sibérie orientale était devenu vacant, il faut savoir que c'est un

poste la plus grande gravité, cette province étant presque plus grande que le reste de l'Europe, la Russie exceptée, et pour la gouverner, il faut non seulement un bon administrateur à cause de ses riches produits de tout genre et des différentes peuplades qui l'habitent, mais aussi d'un bon soldat, et surtout d'un bon diplomate à cause de la proximité de la Chine et des autres états de l'Asie centrale. Le général Mouravieff, appartenant à une nombreuse famille à laquelle appartiennent quelques membres qui ont pris part à la révolte du 14/26 décembre 1825, comme nous le verrons en son lieu, et dont l'un des membres — Mouravieff-Apostole, a été pendu avec Ryléeff, Bestoujeff, Kachowski et Pestel, mais aussi l'ogre de la Lithuanie qui lors de la dernière révolte des Polonais a sévi contre les pauvres fanatiques surtout contre les prêtres et les femmes sans pitié et sans misericorde, fouettant de verges les unes, surtout celles qui appartenaient aux plus anciennes et plus nobles et riches familles polonaises, envoyant les autres en exil, peuplant les foréts vierges et les mines de la Sibérie et les marais et les petites villes sur les confins de l'Oural de prêtres et de jeunes nobles Polonais, la plupart presqu' enfants et même

des enfants, cet ogre qui disait, qu'il était des Mouravieff qui pendent et non pas de ceux qui sont pendus, faisant allusion à son cousin Mouravieff-Apostole, ce noble martyre d'une cause née morte. Ce général Mouravieff qui était aussi cousin de Mouravieff l'ogre de Vilna, — ce nom lui est resté en Luthuanie — était d'un âge rélativement très jeune encore et commençait sa carrière administrative par le poste de gouverneur militaire de Toula, lorsque celui de gouverneur général de la Sibérie orientale devint vacant. On débattait au conseil d'état, à qui des grands dignitaires confier cette place aussi honorifique que lucrative, Nicolas qui n'aimait pas le général Mouravieff l'aîné, le frère (ou peut-être aussi cousin je ne sais plus leur degré de parenté) de l'ogre de Vilna, qui fut plus tard vice-roi du Caucase, vainqueur de Bache-Kadyre-lar et conquérant de la fortresse de Kars. Ce général Mouravieff, homme de beaucoup d'esprit et de talent militaire, mais trop peu courtisan, avait un jour, lors d'un de ces grands simulacres de guerre comme Nicolas aimait à en faire chaque automne pour montrer son talent de général, commandant en chef une armée, tandis que lui Mouravieff commandait en chef le corps des grenadiers

— une arme intermédiaire en Russie entre la garde et la ligne et composée de presque soixante dix mille hommes, et devait dans ce simulacre de guerre combattre avec cette armée contre Nicolas à la tête de ses gardes; il avait, dis-je, eu la maladresse d'acculer l'empereur et son armée aux bords d'un marais et de faire Nicolas prisonnier avec tout son état major, maladresse que Nicolas, qui n'oubliait, ne pardonnait presque jamais une offence, n'oublia ni ne lui pardonna pas. Lors de la malheureuse guerre de Crimée, l'empereur fut presque forcé par la vox populi, nommée éronnement la vox Dei de réintégrer au service actif Mouravieff qui vivait depuis la maladresse dont je viens je parler, en retraite et lui confier la vice-royauté du Caucase, vacante après la mort ou la retraite du comte, ou plutôt prince Worontzoff, qui avait mérité ce dernier titre par sa longue et habile administration de la Russie méridionale et de la Crimée. Nicolas était bien aise de se débarasser de Mouravieff qui vivait à Pétersbourg de sa pensiou et de l'éloigner sans blesser les prédilections populaires, il dit donc au ministre de l'intérieur, en pensant à l'ancien général du corps des grenadiers, qu'on pourrait bien nommer le gé-

néral Mouravieff au poste de gouverneur général de la Sibérie orientale. Le ministre de l'intérieur qui ou bien ne comprenait pas l'intention de l'empereur, le vieux général Mouravieff n'étant plus au service ou qui voulait flatter un des membres influents des Mouravieffs persuadé que l'ancien commandant en chef d'une armée réfuserait ce poste éloigné de la cour, où il se flattait de rentrer en grâce chez l'empereur par l'influence dont jouissait déjà alors à la cour l'ogre de Vilna (alors il ne l'était pas encore mais occupait le poste de ministre des biens nationaux) — quoiqu'il en soit, il donna raison à l'empereur et contresigna le même jour la nomination du général Mouravieff, au grand étonnement de Nicolas lorsque le gouverneur militaire vint le remercier pour sa nomination. On croyait généralement que la nomination du général Ignatieff était due à une pareille erreur.

Le futur seul pouvait démontrer si le jeune ambassadeur possédait ou non les qualités nécessaires pour ce poste difficile, du reste il prouva dès son début qu'il en possédait une qui était du plus grand poids. Une des qualités les plus nécessaires au diplomate pratique: celle de cacher ses

doutes et ses anxiétés, par une figure indifférente, même riante quand les criantes et les mauvaises chances tiennent en suspens ses pensées; cette qualité, le pouvoir et la force de ne trahir jamais par l'expression de ses traits la pensée qui l'agite, le général Ignatieff la possède au plus haut degré. Dès ses premiers pas dans un monde inconnu à lui, jusqu'à ce jour, le général Ignatieff étonna le corps diplomatique à Constantinople par cet aplomb sans bornes, cette sureté et netteté dans toutes ses paroles et démarches qui est pour les demi-talents un écueil dangereux tout autant qu'il est indispensable aux veritables talents pour atteindre le but proposé d'avance. Qui le voyait avec ce regard toujours serein et limpide, ce sourire triomphant et un peu moqueur sur les lèvres, traitant les chrétiens et les mahométants avec la même politesse un peu familière et que pour cette même cause on pourrait nommer trop familière; après avoir exité la colère de l'un contre l'autre par des mensonges inventés ad hoc, et qui lui ont rapporté chez les Turcs le surnom de père du mensonge, on l'entend écouter avec le même sang-froid moqueur les reproches des deux partis, comme si ni les mensonges

ni les reproches ne peuvent lui nuire dans sa position d'une hauteur inapprochable; qui le voyait alors, dans les premiers temps de son séjour à Constantinople, l'aurait dû prendre plutôt pour l'héritier de la mission de Mentchikoff, que le représentant d'un gouvernement venant de subir toute une série de défaites.

Cette sureté ne laisse pas de faire une certaine impression — si l'aplomb du nouvel ambassadeur russe n'imposa pas beauconp aux agents diplomatiques auprès *du* divan et aux hommes d'état placés à la tête des affaires turques, il ne resta pas sans aucune influence sur le gros des Rajahs — et c'était aussi l'intention du général Ignatieff. Toutes sortes de bruits sourds qui serpentèrent semblables à des éclairs tout de suite après l'arrivée du nouvel ambassadeur, et qui avaient tous trait à une reprise d'action de la part de la politique russe reflèterent les sentiments intimes du peuple russe et dessinèrent Ignatieff comme représentant de la pensée et des aspirations panslaves.

Pour la position dans laquelle se trouvait acculée la Russie, ce succès quelque peu considérable qu'il fut en lui-même, était déjà d'une valeur à ne pas être meprisé.

Il prouvait que la Russie avait un besoin d'influence beaucoup grand, que l'état dans leqnel se trouvait alors la question grecque-bulgare ne le faisait présumer.

Le général Ignatieff travaillait sourdement à harasser la Publime Porte par des coup d'épingles en lui créant à chaque pas des difficultés et dans ce temps ses efforts ne tendaient à rien moins que de regagner la même position que la Russie avait eue avant la guerre. Il est presque prouvé que les fils qui faisaient mouvoir les insurgés bulgares en 1867 et 1868 aboutissaient à l'hôtel de l'ambassade russe et c'est grâce à cette énergie infatigable qui distingue le diplomate russe que les Rajahs reprirent peu à peu leur confiance dans le secours russe. Il est vrai que cette confiance n'était plus si forte que l'avait été le respect craintif avec lequel ils tournaient jadis leurs regards vers le colosse qui éclairait l'horizon d'un rouge sanguin. Le rôle d'un ambassadeur russe à Constantinople ne peut pas être d'une neutralité passible — quoiqu'on veuille nous faire croire maintenant que les Rajahs de la Herzegovine se sont soulevés d'eux mêmes pour secouer le joug sous lequel les tiennent les begs rénégats qui ne sont Turcs que par intérêt et fanatisme comme nous

le voyons dans tous les prosêlites. Les Rajahs ne peuvent plus se laisser leurrer encore une fois par des promesses que le gouvernement Turc n'est pas en état de réaliser, et la Russie ne peut pas servir à la Turquie de gensdarmes pour faire rentrer les Herzegoviniens dans leur villages incendiés et pillés par les Turcs. Ce gouvernement ne peut pas le faire, car il sait que le retour de ces malheureux serait le signal d'une sainte Barthélémie générale. La conscience publique, la presse russe quotidienne et périodique de tous les partis depuis les ultras conservatifs jusqu'aux ultra liberaux élèveraient unanimément leurs voix, car dans ce cas parle non seulement l'humanité, mais aussi le sang et la réligion, dont le pouvoir est en Russie plus illimité que partout ailleurs. Forcer les Rajahs de rentrer sous la domination turque sans leur garantir légalité devant la loi, sans les défendre contre toute agression hostile, toute attaque contre leur vie et leur propriété, serait jouer le rôle d'un bourreau, rôle qui avilisserait la Russie aux yeux de l'humanité, de l'histoire et de sa propre conscience, car elle doit convenir qu'elle joue directement ou indirectement le rôle d'instigateur, et même qu'en jouant ce rôle, elle n'a fait que son

devoir, car elle ne pouvait ni ne devait laisser sans défense des nationalités ayant la même origine qu'elle, parlant la langue qui ressemble à la sienne, ayant la même réligion; ne devait pas abandonner une race pleine d'intelligence, de sève et d'avenir à la merci d'une race dégénérée, vouée à la destruction par la nature, ellé-même. Sa conduite à tenir en Orient ne peut pas être pour la Russie l'effet d'une ,politique de cabinet ni même d'humanité, comme elle l'est pour la plupart des autres cabinets, pour l'Allemagne entre autres; non, elle lui est indiquée par la nature elle-même, plus que cela — c'est une question vitale pour elle, et dans le choix que la Russie a fait en nommant le général Ignatieff son ambassadeur à Constantinople elle a été guidé par le hazard, mais ce hazard a été le fatum des Romains, le kismet des Mahométants. C'est l'homme de la situation ou plutôt la situation fait homme. On se rapelle que, lorsque les Grecs se soulevèrent pour sécouer le joug turc — ils étaient alors dans un état analogue de celui des Herzegoviniens actuel à l'ègard des Turcs, — la Russie ne cachait pas ses sympathies, Alexandre I. but alors à la santé des Grecs, des collections furent faites en leur faveur,

en un mot, on les accabla, pour ainsi dire de témoignages de sympathie officiels — pourquoi donc ne le fait-on pas maintenant, lorsque les insurgés sont plus dignes de compassion, non seulement par leur cause mais aussi par leur caractère même — car les Slaves de la Herzegovine, de la Serbie, de la Bulgarie sont une race digne en tout rapport de notre plus chaude sympathie, ils sont pleins d'intelligence, honnêtes, d'une pureté de moeurs patriarchale; les brigands y sont presqu' inconnus, car leurs haïdamaques sont plutôt des opprimés, mis à l'index par leurs oppresseurs, qui ont pris les armes non pas pour piller, mais pour défendre leur vie et leur famille contre l'ennemi de leur foi et de leur civilisation, en un mot, la question Slave est pour la Russie non seulement une question de conscience et d'honneur, mais aussi une question politique, en abandonnant les Slaves turcs à leur malheureux destin, la Russie rénonce à la hégémonie Slave, qui la met à la tête non d'un pays qui, quel grand qu'il soit, peut croûler, mais d'une nationalité entière, d'une des fractions les plus considérables de l'humanité, jeune et vivance et qui restera vivante longtemps lorsque d'autres nationalités, qui ont fait leur temps

ne se trouveront que sur les pages de l'histoire, elle le restera jusqu'à ce qu'une nationnatité plus jeune aura pris la place que la Russie occupe maintenant. La guerre de la Crimée était impossible si la Russie se serait franchement déclarée le chef naturel de la race Slave et de la réligion grecque, elle aurait eu pour auxiliaires des millions qui lui auraient servi d'avant-garde contre la Turquie et qui auraient fait une guerre de race et de réligion pour tout l'Orient, de même que la Russie l'avait proclamée pour les Russes seuls. L'histoire se vengerait bien cruellement, si la Russie abandonnait maintenant la Herzegowine et briserait pour longtemps son influence sur les destins des Rajahs turcs et y perdrait peut-être pour toujours le rang qu'il lui a été si difficile de réconquerir depuis la guerre de Crimée, elle s'exposerait même aux agressions et au mépris de ces mêmes Turcs qu'elle aurait sauvés, car cet abandon de ses intérêts les plus intimes serait aux yeux des Orientaux, qui ne voient que les effets sans s'inquiéter des causes et pour qui la force brutale seule est un signe de pouvoir, non pas une modération pacifique, une politique d'attente, mais une signe de faiblesse, car ils comprennent que c'est maintenant

ou jamais le moment de réparer une faute dans laquelle Nicolas était tombé en 1853. Il faut surtout distinguer les Slaves et les Grecs, car il y a un profond abîme entre ces deux nationnalités, l'une jeune, noble et ne s'est jamais abaissé au vile rôle d'adulatrice de ses oppresseurs, une nation qui va franchement et bravement vers son but, l'autre préfère l'astuce à la force, habituée aux intrigues du Fanar, corrompant les autorités turques pour gagner à une espèce de steeple-chase une place de gospodar ou de patriarche, ennemie des races slaves et roumaines parce que la Roumainie (Moldavie et Wallachie) a osé s'affranchir du joug turc et que le Fanar ne peut plus leur fournir de vices-rois ou gospodars ni leurs patriarches ou archevèques et évèques, charges que la Sublime Porte vendait autrefois à l'encan et au plus offrant parmi les riches familles du Fanar qui savaient bientôt rentrer dans leur frais en pillant les pauvres Slaves et retournaient en Fanar, après avoir géré leurs charges pendant quelques années et partagé le prix de leurs rapines avec les autorités turques, jusqu'au moment que celles-ci, agissant envers ces autorités vassales, comme elles le faisaient à l'égard des pachas qu'ils déléguaient dans les provinces, en leur en affer-

mant les révenus et se reservant la part du lion, croyaient qu'ils avaient assez longtemps joui des riches revenus pour le prix qu'ils les avaient payés et qu'il était temps de confier ces mines d'or à d'autres élus qui les briguaient et les achetaient à prix d'or comme leurs dévanciers l'avaient fait. C'est à un simonisme sale et dégoutant que ces riches familles grecques du Fanar doivent leurs trésors et leur puissance en achetant les plus hautes dignités de l'église depuis le patriarchat de Constantinople jusqu'au plus mince êvéché et toutes les places administratives un peu lucratives. On comprend aisément qu'ils haïssent à mort le genéral Ignatieff, dans lequel ils voyent un ennemi mortel, parce qu'il cherche à tout prix mettre une fin à cet état avilissant qui fait mêpriser les Chrétiens, les Turcs voyant que tout a pour eux à un prix marchand et qu'ils vont acheter au gouvernement turc un patriarchat vacant, comme on irait marchander une maison vendre. La lutte qu'il a entreprise est une lutte difficile, car il lui est impossible de heurter des usages invétérées et se créer des ennemis dans un camp où il lui faut chercher des alliés et qui vend son amitié comme sa haine, parmi une race de klephtes nés, klephtes de

père en fils, klephtes de palais et de cabanes, descendants dégénéres d'une race de héros. Le général Ignatieff doit faire aux Grecs acte de sympathie qu'il ne sent pas dans son for intérieur, les leurrer d'espérances qu'il ne partage pas, leur faire des promesses qu'il ne réalisérait jamais d'après l'opinion des gens compétants, même alors pas, s'il en avait le pouvoir.

Il y avait un moment où l'autorité du général était ébranlée tant parmi les Grecs que parmi les autres Rajahs. Le soulèvement de Crète était vaincu malgré la sympathie des Russes qu'ils ne cachaient pas. La vanité grecque avait reçu, malgré la bravour hors ligne dont les Crétois avaient fait preuve, un profond échec pour de longues années, et c'est sur les Russes qu'ils réjetaient la responsabilité de leur défaite. Partout ils criaient que la Russie les avait trahis et livrés — les bons rapports avec les Grecs, pour lesquels la Russie s'était compromise, avaient non seulement reçu une profonde atteinte, mais s'étaient même changés en haine, que les Grecs étendaient sur toute la race Slave qu'ils proclamaient partout comme provocatrice pour les livrer à leurs ennemis; ils disaient qu'on leur avait mis des pièges pour se venger de leur

conduite pendant la guerre de Crimée. Leur exaspération avait pris de telles dimensions que les Slaves même s'en sentaient atteint, ils commençaient à avoir de la méfiance envers la Russie, quoiqu'ils ne croyaient pas à une mauvaise foi de la part des Russes, mais ils croyaient que sa puissance et sa force n'étaient pas sur le niveau qu'on leur avait supposé et qu'elle ne pouvait pas tenir ses promesses même si elle le voulait, — la fable du colosse aux pieds d'argile — et qu'il fallait, dans ses rapports avec elle user de circonspection dont on n'avait pas pensé avoir besoin jusqu'à ce moment. C'est pourquoi, je le repéte, la position de la Russie vis-à-vis des Rajahs révoltés est très délicate pour ce moment, et la Russie ne peut rester sourde aux cris de désespoir de ses frères de réligion et de race, car il y va de l'avenir de son influence sur la presqu'île du Balan quoiqu'elle n'ait fait aucune promesse, ni donné la moindre espérance, on crierait toujours à la trahison, si on livrait au glaive du bourreau turc les pauvres malheureux que le désespoir seul a armés. Mais pour retourner au récit que nous avons commencé, nous repétons que la position du général Ignatieff à Constantinople était très ébranlée et que ce n'est de nouveau qu'à sa bonne

étoile, dont nous avons parlé quelquefois, qu'il doit de s'être tiré d'une position qui aurait mit fin à la carrière de tout autre diplomate moins heureux. Car on sentait à Pétersbourg profondément la défaite que la politique russe avait reçue en Orient et on aurait sans aucun doute rejété la cause de cet échec sur les fautes commises par le diplomate russe de même qu'on lui avait attribué l'année passée l'honneur de la soi-disante victoire, si on avait eu pour le moment sous main une personnalité à laquelle on aurait pu confier la direction de la politique russe dans une situation si difficile. En 1869 on était aussi assuré de ce que le général Ignatieff serait rappelé de son poste à Constantinople, qu'on avait été en 1868 de ce que les sceaux de chancellier lui seraient confiés. Depuis ce temps jusqu'en 1870 le ciel politique à Constantinopel était couvert de nuages. L'étoile de Napoléon III lui avait lui en Orient tout aussi bien qu'en Occident, l'influence de la France était partout à son apogée. Il est vrai que les évènements de 1866 avaient montré aux Orientaux fatalistes qu'une nouvelle étoile se levait au Nord, étoile hostile pour l'équilibre européen et menaçant l'Europe entière d'une conflagration qui

bientôt embrasa l'ancien état des choses pour en créer un tout nouveau et montra, en le détruisant par le feu et le sang, que l'équilibre européen n'était qu'une fantasmagorie, un conte de bonnes, composé pour bercer l'humanité dans un sommeil de sécurité factice, d'autant plus dangereuse que quelques années plus tard en 1876 le monde ne paraît pas encore reveillé à la réalité. Il y a de ces phrases faites d'avance pour tenir dans un état de terreur princes et peuples, comme les mots de spectre rouge, de sociálistes-égalitaires, en effet sont faits pour effrayer des enfants qui croient encore aux spectres, mais indignes d'hommes. Après les victoires de la Prusse — car l'Allemagne n'était que l'arme, la Prusse étant la tête qui dirigeait le bras qui tenait cette épée de Damoclès, toujours encore suspendue à un cheveu au dessus de l'état politique actuel. L'Orient, où les rélations de parenté et surtout l'influence de népotisme sont plus fortes qu'ailleurs, le fait que l'empereur Alexandre était le neveu de Guillaume I, et que la politique russe s'accordait, à peu d'exceptions avec la politique prussienne, dût rendre aussi à la Russie une partie du terrain perdu — on savait aussi que la Russie, sans prendre

une part active à la guerre, avait d'une manière passive aidé à la victoire de la Prusse en concentrant plus de cent mille hommes sur les frontières de la Galicie et en empêchant par cela l'Autriche de venir au secours de la France, car l'intervention de l'Autriche aurait donné tout un autre tour à cette guerre, et cette concentration était faite contre le gré du sentiment russe qui toujours et surtout depuis la guerre de Crimée avait eu beaucoup de sympathie pour la France, qui est d'autant plus populaire parmi le gros du peuple russe que les Allemands en général, la Prusse et l'Autriche (celle-ci surtout depuis la campagne de Hongrie) le sont peu. Quant à la Turquie, elle avait peu de sympathie pour les Français à cause de leurs représentants, car les diplomates de l'impérialisme avaient, suivant l'usage des parvenus, usé de leur puissance en despotes. Ils traitaient les Turcs comme leurs vassaux, presque comme leurs valets; la décadence de la politique anglaise qui de leur temps surtout lors des ambassades de Lord Ponsonby et de Sir Straffort Canning, maintenant Lord Strafford, leur avait été beaucoup plus sensible, les Anglais ayant toujours usé de leur influence en véritables gentlemen. La France aux

premiers jours du mois d'Août 1870 était tombé quatre semaines plus tard sur le niveau des puissances de second et de troisième rang; les Turcs croyaient, après Sédan, ne devoir au gouvernement français du 4 Septembre pas plus d'égards et de respect, qu'ils n'en devaient à la Hollande, ou à l'Espagne. Mais ce sentiment de satisfaction de voir la chute d'un système qui les avait traité avec mépris et qui par leur dédain avait si souvent froissé leur grandezza et leur sang-froid tout oriental, les fit saluer avec satisfaction les victoires des Allemands. Mais si l'arrogance des agents diplomatiques français avait souvent et profondément froissé l'amour propre des Turcs, la politique française leur avait plus souvent encore servi de point d'appui. Le grand-visir Aali Pascha était persuadé qu'il leur fallait quelque grand-puissance sur laquelle ils pourraient s'appuyer pour compenser la perte du soutien français, mais où trouver dans l'ordre des choses changé, cette compensation. D'après la manière de voir orientale, la Prusse était cette puissance forte et puissante qu'Allah avait élu parmi les autres pour accepter l'héritage français tant en Orient, qu'elle l'avait fait en Occident, mais elle s'était par ses traditions politiques, te-

nue trop éloigné des affaires et des intérêts de l'Orient, pour pouvoir accepter cette direction de la politique turque que la Sublime Porte lui aurait concédé avec plaisir. Il n'avait presque pas pu être question de rendre à l'Angleterre à Constantinople son ancienne position privilegié tant la politique, qu'elle a suivie depuis la mort de Lord Palmerston, manque de fermeté et de direction. L'Autriche ayant une politique dont les intérêts sont identiques avec ceux de la Turquie, était empéchée par l'état dans lequel se trouvaient ses affaires intérieures, à prendre aux affaires de la Turquie une partie aussi active qu'elle aurait voulue; il lui est, à tout prix, indispensable de maintenir les affaires interieures de la Turquie dans le status quo actuel et dans un état de stagnation et de faiblesse. Elle sacrifie aussi les devoirs d'humanité, dus aux révoltés slaves, ne pouvant admettre qu'il se forment encore d'autres petits états slaves sur ses frontières, qui chercheraient toujours un appui dans la Russie et non pas dans cet état, où combattent à outrance les intérêts allemands et hongrois. Mais s'ils ne rechercheraient pas d'alliance avec la Russie, il est plus que certain qu'ils s'allièraient avec le temps aux nombreuses populations slaves

qui forment de l'Autriche un état germano-hongrois entouré de tous côtés de nationnalités slaves qui lui sont soumises et la haïssant: les Tcheques, les Polonais de la Galicie, les Croates, les Illiriens, les Serbes ou Raïtzes. Alors la race allemande serait un point perdu dans des pays slaves, ce que ni les Autrichiens ni même les autres Allemands ne peuvent jamais permettre et qui rend leurs journaux sourds à l'humanité et ennemis aux aspirations nationales des Rajahs turcs. La Turquie était donc forcée — la France vaincue ne pouvant pas compter aux jeux des Orientaux, qui ne reconnaissent que la force brutale et matérielle — d'avoir recours à la Russie — un homme comme Aali Pascha ne pouvant ne pas reconnaître que malgré les forces graves et réiterées du prince Gortchakoff et de son ambassadeur le général Ignatieff, la Russie possédait une plus grande puissance qu'on ne lui concédait, que les pieds du colosse n'étaient pas en argile ordinaire, mais fait de cet extrait d'argile qui est un métal précieux et solide et qu'on nomme l'alumine. Tant que l'Occident ne pouvait pas venir au secours des Turcs contre un voisin fort et ménaçant, ils ne pouvaient, suivant Aali-Pacha, faire rien de mieux que de concéder

à ce dernier, ne fut-ce qu'une partie de cette influence qu'il briguait. Le premier signe de cette concession fut la reconquête de la mer Noire comme disent les Russes, c'est à dire la radiation de ce paragraphe de la paix de Paris de 1856, qui interdisait à la Russie d'avoir dans la mer noir une flotte guerrière. L'Autriche et l'Angleterre dûrent quoique bien à contre coeur, admettre cette radiation, la France n'étant pas en état de l'empêcher et la Prusse était heureuse de pouver, en ne pas s'y opposant, prouver d'une manière qui ne lui coûtait rien, sa reconnaissance de la politique suivie par la Russie lors de la guerre avec la France, politique qui avait tenue l'Autriche en echec et l'avait empéchée de venir au secours de la France et venger de cette manière sa défaite de Sadowa. Cette victoire à Constantinople fut comme je l'ai dit, attribuée au général Ignatieff et elle rendit à la Russie l'influence qu'elle avait autrefois eue à Constantinople.

Les Slaves et les Grecs ne pouvaient pas rester indifférents en voyant ces progrés des Russes auprès de la sublime Porte — nous avons dit qu'ils sont habitué de juger de la puissance que possède un pays d'après son influence à Constantinople. C'est

surtout le fait en ce qui concerne la Russie. Les hommes turcs reconnaissaient, en briguant l'appui de l'ennemie né de leur patrie, qu'ils ne pouvaient mettre à sa politique orientale aucune entrave sérieuse, et cette politique devenait dès ce moment une question vitale pour les Rajahs, cette considération était assez forte pour vaincre la méfiance qu'avait produit la conduite plus que douteuse du général Ignatieff pendant la révolte des Crétois. Le patriarchat et le Fanar quittèrent la conduite qu'ils avaient tenus pendant plus de dixhuit mois et cherchèrent de rélier de rélations avec l'hôtel d'ambassade russe à Péra. Les Bulgares aussi et les autres nationalité, slaves briguèrent la faveur du général et l'on peut dire que ce dernier avait regagné au commencement de 1874 pour la diplomatie russe à Constantinople une position et une influence qu'elle n'avait pas eue depuis l'année 1852. Les ennemis du général Ignatieff auraient bien voulu le remplacer par quelque autre personnalité, l'accusant de tous les déboires de la diplomatie russe, ils oubliaient qu'un diplomate russe n'a pas d'initiative propre à lui — qu'il ne fait qu'obéir aux instructions qui lui viennent de Saint-Pétersbourg; c'est surtout la presse

allemande qui accuse le plus fortement le diplomate russe, ils ont inventé pour la Russie le surnom d'ennemi héréditaire (Erbfeind) de la Turquie, comme ils nomment la France l'ennemi héréditaire de l'Allemagne — mais leur acharnement est pour lui un mérite aux yeux des Russes, car il prouve que sa politique, tant qu'elle dépend de lui, est une politique nationale. Ils lui réprochent entre autres qu'il avait sacrifié les intérêts de l'église grecque. Mais il n'obéissait qu'à son devoir envers l'église russe représentée par le Saint-Synode de Pétersbourg qui avait pris le parti des coréligionnaires bulgares, quand à sa scission entre l'église russe et grecque, en ce que cette dernière est représentée par le soi-disant concile oecuménique sous la présidence du patriarche de Constantinople; les cadres de notre ouvrage ne nous permettent pas de parler plus amplement, mais ce que les publicistes allemands qui ignorent les faits et les dogmes dont il s'agissait dans ce moment, conviendront euxmêmes, s'ils sont pour le moins au courant de l'état dans lequel se trouvent les questions réligieuses en Turquie, devront convenir que c'est l'argent qui y fait, et si la Russie aurait voulu acheter la voix du patriarche de Constantinople qu

ne faisait de l'opposition que pour pouvoir se vendre au plus haut prix possible, elle le pouvait alors comme elle le peut de tout temps. Quand à une scission, à un schisme, les Orientaux connaissent assez le peu de valeur dans les questions réligieuses et la vénalité du clergé agissant sous l'influence du gouvernement turc, et ne se laisseront jamais guinder par lui dans les questions de conscience; c'est même une victoire pour la Russie et non pas une défaite si elle fait cause à part avec le clergé oriental méprisé par tout le monde. Ce sont tous des choses que le publiciste allemand ne comprendra jamais en Occident; il faut être de la réligion orientale qui se tient fanatiquement aux moindres paroles de sa croyance pour les comprendre. Les succès remportés en 1874 peuvent aussi être attribués au général Ignatieff. En un mot l'ambassadeur russe à Constantinople a commis bien de fautes, personne ne le niera, mais en tout cas c'est un de ces hommes nouveaux, placé par le hazard à un poste de grand poids pour l'avenir de l'avenir de la Russie, mais qui contre toute espérance et au grand désappointement du vieux parti russe, surtout du parti allemand, habitué sous Nicolas d'être à la tête des affaires et qui jus-

qu'à présent avait fourni les représentants de la politique russe à l'étranger, s'était trouvé à la hauteur de sa position et auquel on peut prédir un grand avenir.

IV.

Négociants et marchants.

Nous avons beaucoup de mots de l'empereur Napoléon I. qui renferment tout un monde d'idées, entre autres son opinion de l'empereur Alexandre I, qu'il nommait „un Grec du Bas Empire". Il est en effet vrai que son regne et celui de son successeur Nicolas I. ne nous rapellent que trop aux Grecs du Bas-Empire. Il a aussi dit: „Malheur à l'Europe si jamais il s'élève un empereur portant une barbe". C'est un mot d'une grande profondeur s'il veut exprimer par cela un empereur au sentiment russe national, qui menacerait l'ordre existant dans le reste de l'Europe, mais il se trompait s'il rapporait cela à la France, car les souvenirs de 1812 ont été effacés par ceux de la guerre de Crimée; en Crimée la Rus-

sie a appris à connaître et à aimer la France et le cidevant serf est convaincu que c'est à cette guerre qu'il doit sa liberté. Mais il a raison s'il sousentend sous ce mot un être bâtard entre le „moujuk“ — le barbu par excellence, être inoffensif, opprimé et esclave, il y a dix ans encore, mais plein de nobles instincts et d'avenir, et le noble de naissance qui a prouvé sa noblesse en prenant le premier l'initiative de donner la liberté à ses anciens serfs, même au prix de sa propre ruine, membre de cette même noblesse qui en 1825 criait sur la place d'Isaac: „Vive la constitution!“. Et qui répête maintenant que la plume qui a signé la mise en liberté des serfs, signera aussi la mise en liberté de toutes les classes de la population russe en apposant le nom d'Alexandre II. sous l'acte qui donne une Constitution à la Russie.

Cet être bâtard entre deux nobles classes est le soi disant noble par son service, engeance de gardes-notes que créa Pierre le Grand de part Valtaire et qui dura jusqu'à sous le rêgne de Nicolas, noblesse qu'un homme de plus bas étage se procurait par toutes sortes de lâchetés et de rapines en servant dans les classes inférieures de l'hierarchie bureaucratique, inventées par

Pierre I. pour briser l'influence et le pouvoir de la noblesse de naissance et acquérant lorsqu'il recevait la huitième classe et le droit de se nommer noble héréditaire et de s'acheter des serfs. Malheur alors à ses pauvres déshérités qui devenaient ses esclaves; le plantator des Etats-Unis du sud n'exploitait pas tant ses esclaves appartenant à une race étrangère, que ces sangsues devenus les tyrans de leurs frères et compatriotes les exploitaient. Une engeance encore plus vile sont les marchands russes, car il est impossible de les nommer négociants, même s'ils font des affaires pour des millions. Les négociants, vous ne les trouverez que parmi les étrangers, Français, Anglais et Allemands habitant Pétersbourg, Moscou et les autres grandes villes russes, et quelques jeunes membres du commerce ayant reçu leur éducation dans les pensionnats du gouvernement et les écoles commerciales instituées ad hoc par le gouvernement. Les autres ne sont que des boutiquiers enrichis per fas et nefas. C'est à eux que pensait probablement Napoléon I. lorsqu'il prononça les paroles célèbres: „Grattez le Russe et vous trouverez le Tartare". Oh! le Tartare est un homme civilisé, si on le compare à un Russe de

cette trempe. Devenu riche par la crapule, l'avarice, la fourberie, le marchand russe reste le fourbe pendant toute sa vie et cherche à inculquer ces mêmes principes à ses fils croyant leur donner des principes d'or pour toute leur vie. Pour la plupart ils appartiennent à ces nombreuses sectes de Raskolniks ou Schismatiques qui comptent dans leurs rangs plus du tiers de la population russe, c'est-à-dire plus de 20 millions, Il y a parmi ces chismatiques des sectes aux dogmes les plus terribles; par exemple celle des eunuques, d'autres qui s'entretuent, mais tous sont hostiles au gouvernement, ils ne lui veuillent pas reconnaître le droit de se mêler des affaires de religion, et c'est avec la plus grande raison que Nicolas les poursuivait, car non seulement ils croupissent dans la plus profonde ignorance, mais ils sont impossibles dans tout état bien organisé. Ils n'ont aucune autorité, excepté un fragment bien minime qu'ils reconnaissent pour chef spirituel, un déserteur militaire, prenant à Biela Skiernice (fontana alba) en Galicie le tître d'archéveque, en tout cas donc une soi disant pape, qui habite l'étranger et n'étant reconnu par aucun gouvernement, use de son pouvoir usurpé sans aucun controle. Il envoie

en Russie, pour propager les dogmes de cette croyance qui se nomme bespoport-china (église sans prétres) parce qu'elle ne possède pas le droit d'avoir ses églises or donc aussi pas des prêtres, des évèques qui ne sont pas nommés par lui. On peut bien penser que la plupart de ces émissaires n'osant pas se montrer et parcourant la Russie sous toutes sortes de déguisements, sont des imposteurs. Mais en tout cas cette secte est des moins dangereuses, parce qu'elle a du moins une autorité quelconque, mais les autres n'ayant aucun chef pour les controler, achetant des employés et de la police à force d'argent le secret et la tolérance, est du plus grand danger non seulement pour le gouvernement et l'état social en général, mais surtout pour le reste des Russes et les étrangers, car ces fanatiques prêchent une guerre à outrance contre les autorités constitués, les Russes appartenant à l'église orthodoxe et celle des vieux-croyants tolérés (les blagoslovennyje), mais surtout contre toutes les autres croyances chrétiennes qu'ils confondent tous sous le nom de latins. Les payens même et les mahométants trouvent plus de grâce aux yeux de ces énergumènes que les autres chrétiens qu'ils soient de l'église orthodoxe,

catholique ou protestante. Moi qui ai vécu parmi eux de longues années, qui ai su gagner leur confiance en me nommant sectaire ou Raskolnik catholique, je n'ai pu qu'admirer la tolérance du gouvernement russe envers cette plaie de l'état social. Il est vrai que l'éducation du peuple, pour laquelle le gouvernement de l'empereur Alexandre II. fait tant de sacrifices, peut seule extirper avec ses racines trop loin ramifiées cette excroissance du fanatisme, de l'ignorance et de l'avarice avide.

C'est elle seule qui peut sortir victorieuse, aussi le bienfait que le gouvernement d'Alexandre a fait à la Russie en rendant la conscription obligatoire pour toutes les classes de la population. La noblesse donnait autrefois aussi une éducation à ses enfants, étant — à peu d'exceptions près — obligée de servir ou à l'armée ou, pour ceux qui étaient moins privilégiés par les dons de la fortune, dans les rangs de la bureaucratie, mais le bonheur est que cette conscription générale à forcé aussi la fortune de se plier au besoin général — celui de la civilisation. Car autrefois ces moujiks rascolniks (rascols and old nicks, fripons et diables, comme disent les Anglais qui comprennent le russe

et connaissant les moeurs de la Russie) devenus négociants et même citoyens honoraires à perpétuité estimaient la civilisation, comme un fléau de leur classe, et il est vrai qu'elle l'était grâce à eux, car ou leurs fils, imbus d'une véritable civilisation, sentaient du degoût pour la crapule dans laquelle croupissaient leurs pères et cherchaient de s'affranchir de leur tutêle à tout prix, même au, prix de leur fortune, ou n'en ayant effleuré que les côtés extérieurs s'abandonnaient de désespoir à la boisson, dernier refuge d'une âme faible. Je veux vous raconter quelques exemples, comment on arrivait autrefois à la fortune et mêmes aux plus hauts honneurs. J'ai connu dans le temps un richard de Moscou qui dépensait 12 millions de roubles ou 48 millions de francs de la manière la plus folle et en moins de huit ans après la mort de son père. Ce dernier avait quitté son village natal à l'âge de dix ans, arrivant à Moscou où il ne connaissait personne, il n'avait qu'un franc à-peu-près dans sa poche. Cette somme ne nous fait pas vivre longtemps; après s'être adressé à plusieurs patrons et n'avoir pas trouvé de l'occupation, il dépensa — comme il me l'a raconté plus d'une dixaine de fois le quart de sa fortune, c'est-à-dire vingt

cinq centimes pour s'acheter un peu de pain, un hareng et un peu de kwas, espèce de boisson aigrelette qui ressemble à une eau frélatée, pour dix centimes il trouva un gîte sous un hangard. Le lendemain il alla de grand matin au marché de foin, où il assemblait le foin qui tombait des voitures, comme cette denrée n'est pas chère en Russie les paysans laissaient faire le pauvre garçon; vers la fin de la soirée il eut quelques tas de foin qu'il porta à l'auberge qu'il avait honorée de son patronage et y trouva pour son foin non seulement son gîte et son souper — il n'avait rien pris pendant toute la journêe, — et de plus encore cinquante centimes, de manière que le capital qu'il avait apporté avec lui était intact et qu'il l'avait même augmenté de 15 centimes. Il continua ce métier pendant un mois, au bout duquel il avait gagné un capital d'à peu-près cinquante francs, capital immense pour un petit paysan de dix ans. Maintenant il loua un petit reduit pour cinq francs par mois, y inclus la nourriture, — alors, c'est-à-dire 50 ans, on vivait à Moscou encore à très bon marché, — avec le reste de l'argent il s'acheta un panier et une petite pacotille consistant de rubans, épingles, fil, rubans, peignes etc, le tout de la dernière qualité, et alla col-

porter sa marchandise dans les villages des environs. A' l'âge de quinze ans il était déjà à la tête d'une fortune de quinze cents francs, il entra alors comme commis chez un de ses pays, négociant ou plutôt marchand en gros de grains, qui avait commencé sa carrière de la même manière que lui, il resta chez lui pendant dix et, ne recèvant que 150 francs par ans; il sut y économiser dans ces dix ans plus de cent mille francs, prétant à la petite semaine les quinze cents francs qu'il avait gagnés en vendant sa pacotille, à des officiers, ce qui fit avec les intérêts dans ce même laps de temps aussi à-peu-près soixante quinze mille francs. A l'âge de vingt cinq ans il pensa qu'il était temps d'établir son propre commerce et de prendre femme; comme il était connu et estimé dans le monde commerciel, il lui fut facile de trouver une femme qui lui apporta en dot cent mille francs. Il avait donc une fortune de près de trois cent mille francs lorsqu'il établit sa propre maison de commerce de marchand de grains en gros. Spéculant sur la famine, cet accapareur de grains sut se faire en peu de temps une belle fortune, menant surtout une genre de vie que n'aurait pas voulu mener maint mendiant. Enfin, lorsqu'il fut

riche, il aimait à voir du monde autour de soi, le chamqagne et les vins les plus fins encombraient ses caves, il avait un cuisinier, un Suisse à longue halebarde gardait sa porte, de précieux chevaux des haras d'Orloff étaient attelés à sa voiture lorsqu'il allait prier Dieu — car il était fervent rascolnik — de lui accorder la grâce et d'envoyer sur terre une bonne disette, afin qu'il pût vendre à bon prix les grains qu'il avait acheté presque pour rien dans les ports du Volga. C'est que pour plaîre à Dieu, il vivait presqu'en Saint, ne mangeant de la choucroute et des comcombres salés que les dimanches, le reste des jours il ne prenait sur le pouce sans jamais s'asseoir à table, qu'une comcombre salée, un peu de choucroute crue et un morceau de pain de seigle saupoudré d'un peu de gros. „Quel Saint!“ disaient ses corréligionnaires, les rascolniks, en parlant de lui. Mais ils oubliaient de dire que pendant qu'il jeûnait, il forçait de jeûner aussi les autres, en accaparant et vendant à un prix, inaccessible aux pauvres, les grains qu'une mauvaise récolte avait avec avarice accordée à l'humanité. Maintenant parlons du fils. Son père s'était marié à 25 ans, Alexis — le fils — à l'âge de quinze ans, alors que son

père en avait quarante, était déjà initié à tous les vices possibles, malgré que son père ne lui permettait pas de posséder quelques francs, mais les commis qui savaient que toute la fortune du père lui reviendrait, lui donnaient de leurs propres déniers, c'est-à-dire de l'argent volé à son père — autant d'argent qu'il en voulait, en se faisant, quoiqu'il n'était pas en âge, signer des lettres de change pour dix fois le prix, sachant que s'il venait même à mourir avant son père, celui-ci leur rembourserait le prix des lettres de change. Le jeune homme, afin que son père ne vit pas qu'il avait de l'argent, le dépensait aussi vite qu'il le pouvait en compagnie même de ceux qui lui prêtaient de l'argent et qui jouaient le même rôle que son père avant de devenir lui-même négociant avait joué auprès du fils de son maître pour gagner la fortune que nous lui avons vue. Le jeune se grisait chaque jour et le père — devant lequel il n'osait pas boire le moindre verre de vin, — car le père aurait pris cela pour un manque de respect impardonnable, pour un péché mortel — faisait semblant de ne pas le remarquer; il découchait presque chaque jour ou retournait quand le père allant se coucher ayant fait mine d'aller aussi dormir — chez lui vers la pointe du

jour ivre-mort, ayant dépensé des sommes folles avec de bohèmiennes ou des filles perdues; la mère qui avait attendu en tremblant son retour, n'en disait rien au père. Celui-ci mourut enfin et Alexis hérita, comme je l'ai dit, de 40 millions de francs. Alors ce fut grande joie pour ce jeune homme sans la moindre éducation — „Pourquoi“, disait le père, „lui donner une éducation? Probablement afin qu'il méprise son état et devienne infidèle au Dieu de ses pères? Non, moi qui ne sais pas même lire, ni écrire j'ai néanmoins su gagner une grande fortune, je lui laisse de l'argent, c'est tout ce qu'il lui faut pour devenir heureux“. Alexis, brisé de corps et d'esprit, avant d'être majeur accepta l'héritage dont presque la totalité servit pour payer les dettes contractées du vivant du père. Le reste fut dépensé en orgies, en entreprises folles et à trente ans à peine il était ruiné, tandis que les commis qui lui avaient fourni l'argent du vivant de son père, s'établissaient pour leur propre compte et commençaient la vie qu'avait vécu le père d'Alexis, en accumulant par toute sorte de fraudes et de malversions de leur côté aussi une grande fortune, que leurs fils dépenseront sans doute aussi follement. C'est l'histoire de presque toutes les grands fortunes russes, gagnées

par le commerce, c'est presqu'une chose inouie qu'une telle fortune passât à la troisième génération. Sous le règne de Nicolas les rascals — je voulais dire les rascolniks — étaient très mal vus et cela avec raison, car ils forment entre eux une espèce de franc-maçonnerie hostile au gouvernement, dont ils ne reconnaissent pas l'autorité, et aux Russes orthodoxes et en général à toutes les personnes qui n'appartiennent pas à leur secte. Ils ne mangeraient même pas avec eux les mêmes assiettes ni ne boiraient pas des mêmes verres, et quand ils sont forcés d'entrer en contact avec eux, ils marquent assiettes et verres, pour ne pas se souiller en en faisant usage. Sous Nicolas aucun Rascolnik ne pouvait recevoir le titre de citoyen honoraire, alors le but des désirs de chaque négociant, car il affranchissait la famille pour toujours de tout impôt, surtout de l'impôt de sang et des punitions corporelles; pour le recevoir, il fallait être de la réligion orthodoxe, on bien d'une des autres croyances tolérées en Russie, mais les rascolniks en étaient exclus. Ils avaient donc recours à toute sorte de ruses pour tromper le gouvernement. Eux, qui estimaient que c'était une souillure pour eux de manger à la même table et de la même vaisselle avec ceux qui

n'étaient de leur réligion et la connaissance des langues étrangères et des sciences étaient des péchés mortels pour leurs enfants, prenaient des gouverneurs et des gouvernantes français ou allemands pour prouver qu'ils n'étaient pas imbus des préjugés innés aux rascolniks, et dire à ceux qui les nommeraient ainsi: „nous, des rascolniks? Oh! Que vous vous trompez, si nous étions rascolniks nous ne prendrions pas d'étrangers pour faire l'éducation de nos enfants. Voici ce que m'a raconté un de mes amis, né Français et maintenant auteur très connu. Je vous donnerai son récit tel, qu'il m'a été raconté, non seulement pour dépeindre ces sectaires fanatiques pour qui tout moyen est bon s'ils peuvent égarer la foi du gouvernement mais pour avertir aussi quiconque voudrait se laisser entraîner pour entrer comme gouverneur, ou accepter un emploi quelconque chez un de ces marchands rascolniks, de se bien tenir sur ses gardes, afin qu'il n'eût pas le sort qu'eut ce Français trop bon et trop confiant. „C'était en 1844"; me racontait ce Français, pour la véracité duquel je puis me porter garant, „en vint m'offrir à Saint Pétersbourg une „place de gouverneur dans la maison d'un „riche négociant russe, habitant la pro-

„vince, les conditions étaient bonnes, on „me promettait 1000 roubles argent pour „les deux premières années, et des augmen- „tations consécutives. Je dois convenir que „je sentis une certaine crainte, car je sa- „vais que les gens riches pouvaient alors „faire en province tout ce qui bon leur „semblait, toutes les autorités y étant à „leur solde. Je pris donc des renseigne- „ments sur ce Monsieur Pliguine, originaire „de Volsque, gouvernement de Saratoff. Ah! „me dit-on à la Bourse, lui — même — il est „peu connu; il n'y a que quelques années, qu'il „a hérité de père et qu'il fait des affaires „ici; son père, il est vrai ne jouissait pas „de la meilleure réputation, mais qu'en sait- „on? c'était peut être de la médisance. Quand „à ce Pliguine lui-même sur lequel vous „voulez être renseigné, il est très bien ap- „parenté du côté de sa femme, qui est la „nièce de ce grand propriétaire de mines „d'or en Sibérie, Alexandre Grégoriéwitche „Sotoff, dont le père, un vieux hérésiarche „qui vient de mourir il y a quelques jours — „il demeurait auprès du marché de foin, „perspective d'Obouchoff, — vous en avez „probablement vu les superbes funérailles „auxquelles assistait la moitié de la popu- „lation de Pétersbourg — a le premier fait

„la découverte des mines d'or dans la Si-
„bérie Orientale; le beau père de Mr. Pli-
„guine, beau-frère d'Alexandre Grégorie-
„witche est Ignatij Pétrovitche Riazanoff, pro-
„priétaire lui aussi de mines d'or en Si-
„bérie, un des plus riches habitants de
„Kazan est ici avec son fils puiné, ce sont
„d'excellentes gens, dont je vous réponds.
„Heureux de ces renseignements, poursuivit
„mon ami, le Français, ancien gouverneur,
„je me présentais chez Pliguine, reçut de
„prime abord la place convoitée sous les
„conditions que j'ai citées et ayant encore
„des affaires d'héritage qui me retenaient
„à St. Pétersbourg, je répoignis à Moscou
„mon futur élève, enfant alors de sept ans
„et j'accompagnais la famille à Kazan et
„plus tard à Volsque. En effet, la famille
„Riazanoff de Kazan à laquelle appartenait
„Madame Olympiade Pliguine, était une ex-
„cellente famille, elle me reçut à bras ou-
„verts et me traitait pendant les treize ans
„que je restais dans la famille Pliguine
„comme un membre de la sienne. C'était,
„depuis le vieux père, Mr. Ignace Riazanoff
„et son épouse, Madame Pélagie Riazanoff,
„soeur de Mr. Sotoff, que j'ai cité, jusqu'au
„plus jeune de ses petits-fils, une digne fa-
„mille qui fait presqu' exception parmi la

„classe commerçante en Russie, personne „ne les aurait nommés marchands, c'étaient „des négociants dignes de compter parmi „cette classe cosmopolite, qui a ses comp- „toirs dans les petites rues de la City et „leurs palais sur les bords de la Tamise; „le vieux Riazanoff avait été, avec ses enfants, „un des premiers qui furent élévés au rang de „citoyen honoraire et appartenait au petit „nombre des négociants russes qui faisaient „un véritable honneur à leur patrie. Quant „à la famille Pliguine, je ne pus m'en louer „que médiocrement à l'exception de Ma- „dame, digne soeur de mon ami Mr. Eugène „Riazanoff, que ses son citoyens ont depuis plu- „sieurs fois appelé aux plus hautes dignités „civiques, et qui me fut une véritable soeur „pendant tout le temps que j'habitais sa „maison. Quant à Mr. Pliguine, je com- „mençais bientôt à être dégoûté de lui, „voyant ce caractère bas et crapuleux qui „distingue ces paysans russes arrivés par „fas et nefas à une fortune colossale — je „dis paysan, car son père en avait été un et „lui-même était né serf et avait été esclave „jusqu'à l'âge de cinq ans (j'ai étudié d'as- „sez près cette classe ayant vécu pendant „une longue série d'années dans son milieu), „tous les deux — père et fils — étaient

„nés dans un gros village nommé Tcherkask, „appartenant alors à l'ancien ministre de „l'instruction publique et de tous temps ré- „nommé pour les habiles faussaires de bil- „lets de banque et les faux monnayeurs qui „l'habitent et qu'aucune mesure du gouver- „nement n'a pu exterminer, tous les com- „mis de la maison de commerce Pliguine „étaient originaires de ce village et s'en- „richissaient en peu d'années, malgré les „appointements plus que médiocres que leur „servait Philippe Ossipovitche, c'était le pré- „nom et le nom patronymique de Mr. Pli- „guine. Ce qui me dégoutait surtout chez „lui, c'est cette avarice qui le distinguait et „qui allait de pair avec une prodigalité „folle, dont il faisait quelquefois parade, il „pouvait quereller pendant des heures en- „tières le cuisinier pour quelques centimes „qu'il avait surpayé la viande et je l'ai vu „jeter à la foire de Nichni Novgorod des „billets de cent roubles à des musiciennès „de Bohème chantant et pinçant la harpe „dans quelque bouge, — c'est qu'il était „dans le dernier cas avec d'autres marchands „auxquels il voulait montrer qu'il n'avait „pas besoin de lésiner comme les autres. „Je l'aurais probablement quitté les pré- „mièrs mois de mon séjonr chez lui, s'il

„ne nous avait pas quitté nous-mêmes pour „entreprendre un voyage de commerce, ce qu'il „fit aussi toujours depuis, passant la moitié „chaque année à Rybinsk, Nichni-Novgorode „ou Moscou et laissant ordinairement sa famille „à Volsque ou à Kazan. Comme je n'ai pas l'in- „tention de vous raconter l'histoire de ma vie, „je ne vous raconterai que ce qui peut ser- „vir d'avertissement à d'autres, qui auraient „comme moi alors l'intention d'accepter un „emploi quelconque dans la maison d'un mar- „chand russe. J'appercevais bientôt que „j'avais été plutôt engagé comme un objet „de luxe, dont on veut faire parade que „pour faire l'éducation du petit que j'aimais „bientôt comme mon propre fils et même „plus; il y avait encore un autre but caché, „que je ne devinais ou plutôt que ne sus „que plus tard, car le fait est avéré et m'a „été raconté par des gens compétants. Pli- „guine était Rascolnik et des plus acharnés, „c'est pourquoi il ne souciait que médio- „crement que son fils apprit quelquechose, „et moi qui ai plus tard écrit presque toute „une bibliothèque de livres d'éducation, — „entre autres neuf grammaires — je n'ai „pu inculquer à mon élève qu'à peine les „premiers éléments des langues et des scien- „ces — je ne savais pas qu'il y avait une

„contre-mine agissant contre moi et inculquant „à l'enfant que les différentes sciences sont „une invention du diable, voire la tour de „Babel détruite par Dieu et dont les con-„structeurs reçurent non pas comme une „grâce, mais comme une punition, le don „de parler différentes langues, les autres „sciences aussi venant du souverain des „enfers qui en usait pour peupler ses états. „Les apôtres, disait cette sourde conspira-„tion des pieux rascolniks contre le Fran-„çais mécréant à mon élève Michel, n'étaient „pas des savants, c'étaient de simples pé-„cheurs et Dieu les choisit néanmoins pour „ses vases d'élection afin de sauver le monde „de la perdition. Et ils trouvaient cent „exemples tirés de l'Ecriture Sainte et du „Tchet-ï Mineï ou La Vie des Saints, „les seuls livres qu'il soit permis de lire „aux véritables rascolniks, de même comme „les Mahométants n'ont qu'un seul livre, le „Coran, qui prouvaient que les sciences per-„vertissaient l'humanité et que les anciens „anochorêtes et les pères de l'Eglise con-„damnaient la science comme la source du „doute. Le père les laissait faire, ces vieil-„lards et vieilles femmes qui peuplent les „maisons des rascolniks, car il se souciait „peu que son fils apprit quelquechose, il

„était tranquille de l'avenir de cet enfant „unique, car il lui laissait une dixaine de „millions de roubles ou une quarantaine de „millions de francs, l'essentiel était de m'a- „voir comme paravent derrière lequel il „cachait sa réligion, en me citant comme „preuve de son libéralisme, et disant qu'un „rascolnik ne prendrait pas un Français, „un compatriote de Voltaire et de Rousseau „pour faire l'éducation de son fils; il le dit „aussi en faisant valoir ses tîtres à être „nommé citoyen honoraire, les marchands „l'étant de plein droit lorsqu'ils ont été, „sans tomber en faillite, pendant dix ans „membres de la première guilde ou bien „vingt ans de la seconde, cette raison, „l'argent dépensé en concussions aidant pa- „rut si plausible au sénat qui confère cette „dignité, qu'il le nomma d'emblée citoyen „honoraire, sans faire avant cela les investi- „gations voulues par la loi, qui auraient „aussitôt découvert la fraude et empéché „son élévation au tître convoité, car la „mairie n'aurait pas pu cacher qu'il était un „des rascolniks les plus acharnés et, à cause „de son habilité, des plus dangereux, qui „savait cacher et protéger ces émissaires „du déserteur qui c'était lui-même nommé „archevèque de Biala Squiernitza ou Fontana

„Alba en Galicie, tout près des frontières „de la Russie. Vous pouvez penser que „jaurais dû quitter aussitôt cette maison, „si je m'étais douté du rôle qu'on me „faisait jouer à mon insu, et que je „ne sus que longtemps après, lorsque j'ha- „bitais déjà l'Allemagne. Lorsque la troi- „sième année fut écoulée, je demaudais que „mes appointements fussent augmentés, „comme il n'était promis, Pliguine me l'avais „promis, sans en fixer la somme je n'avais pas „jusqu'alors reçu mes appointements à terme „mais par appoints; je voulus que Mr. Pli- „guine me fasse mon compte, il me le pro- „mit, mais tira l'affaire en longueur jusqu'à „l'époque qu'il partait ordinairement pour „affaires, me promettant de le faire à son „retour, mais il ne revint que six mois „après à Volsque, ne me parla rien de mon „compte, jusqu'à ce que je lui en parlai „moi-même en printemps, alors se répéta „son manoeuvre de l'année passée — de „manière que je ne recevais jamais mes „appointements à des époques régulières, „mais que j'étais forcé de les demander, lors- „qu'il me fallait de l'argent; quand je voulais „savoir quand je recevrais mes appointements „avec les augmentations promises, c'étaient „toujours des scènes larmoyantes et des pro-

„testations que jamais aucun ne se sera „montré reconnaissant pour celui qui s'est „occupé de l'éducation de son fils, comme „lui, Pliguine, le sera envers moi, et j'étais „assez aveugle pour ne pas voir le but qu'il „poursuivait assez ingénu, pour croire à „l'honneteté d'un marchand russe! Lors- „que Pliguine était chez lui on jouait „très gros jeu, et un jeu inventé par quelque „suppôt du diable, un jeu aussi insipide qu'il „est ruineux et qu'il donne aux grecs de „l'occation pour faire preuve de leur adresse „— moi je ne suis pas joueur et je déteste „le jeu, preuve, que jamais depuis que j'ai „quitté la Russie je n'ai pris des cartes en „main, que jamais je ne me suis approché „d'une table de jeu, quoique je visitasse „chaque année Baden, Wiesbaden, Hombourg, „Ems et toutes ces bastringues de la haute „fashion, alors que le règne du trente et „quarante et de la roulette était à l'apogée „de sa gloire. Mais en Russie j'étais forcé „de jouer dans la maison où j'étais placé, „je ne pouvais donc aussi ne pas refuser de „jouer dans les autres familles des riches „marchands russes, liées avec Mr. Pliguine, „où on jouait aussi, car quiconque connaît „la Russie sait que le passetemps favori, en „province surtout, sont les cartes. Mon jeu,

„quoique je jouasse avec la plus grande „circonspection, se terminait toujours par „un gain ou une perte de quelques cents, „quelquefois quelque mille francs. Quand „c'était à moi de tenir la Banque, je passais „les cartes à voisin selon la veine de jour „après plus on moins de tours, mais Pli„guine s'animait au jeu et j'étais forcé de „ne pas passer la main jusqu'à ce qu'il se „desista lui-même à pointer. La première „fois que je jouais avec lui, j'avais voulu „aussi forcer la banque mais je perdis, et „voulant lui passer l'argent, il refusa de le „prendre. Depuis lors il me parut convènu „entre nous de ne pas compter ni nos gains „ni nos pertes, surtout, comme il s'acharnait „toujours de forcer la banque, j'avais tou„jours de mon côté la position assez dés„agréable et de pure — perte, que si j'avais „gagné de fortes sommes des autres et qu'il „disait b a n c o jusqu'à ce que la banque „était forcée, moi, ne pouvant pas lui refu„ser, j'étais toujours en perte, tandis que lui, „il faisait passer sans mot dire les cartes „aux autres sans que je pusse les gagner. „Je pensais donc que c'était un pacte tacite „entre nous de faire, sinon partie commune, „condition que je n'aurais pas acceptée — „mais du moins de ne pas compter entre

„nous ni pertes ni gains. Il faut vous di☐
„encore qu'il m'avait prié de m'abonner en
„son nom à trois journaux étrangers, tout
„autant pour connaître les affaires politiques,
„que les rapports de commerce. Dès la
„première année je m'abonnais aux journaux
„périodiques suivants: le Journal des
„Débats, la Augsburger Allgemeine
„Zeitung et le Punsch. Enfin, pour
„abréger, après treize ans d'attente, j'insis-
„tais pour avoir mes comptes, me servant de
„prétexte qu'un de mes oncles venait de
„mourir en France et que je devais y aller.
„Oui, j'eus mes comptes, mais pour l'aug-
„mentation de mes appointements — rien,
„pour la reconnaissance tout extraordinaire:
„aussi rien, je trouvais de plus sur mon
„compte pour à-peu-près trente **mille francs**
„de dettes de jeu et pour plus de **six**
„**mille** francs pour prix d'abonnement des
„journaux que lui-même m'avait, pour ainsi
„dire, forcé de lire. Mais ce qu'il y a de
„plus caractéristique dans toute l'affaire c'est
„que son fils qui avait vingt ans passés
„quand je le quittai, qui était donc pres-
„que majeur, et auquel je me plaignais, me
„dit, que j'avais mon dû, car c'était ma
„faute, d'avoir crû aux paroles de son père.
„Toujours ce dernier m'assura qu'il était

„toujours à ma disposition si jamais j'était „dans le cas d'avoir besoin de son secours. „Ce cas arriva deux fois, en 1866 — javais „quitté en 1858 la Russie et la famille Pli- „guine, qui m'avait soldé mon dû avec 4000 „francs! (je dis quatre **mille francs** pour „**treize années** de service!) — en 1866 je „tombais grièvement, mortellement malade et „je m'adressais à Pliguine père pour le prier „de m'envoyer deux ou trois mille francs — „point de réponse — en 1869 un petit bien, „fruit de mes travaux littéraires et qui „était ma poire pour la soif de ma vieil- „lesse, fut dévastée, ja m'adressais non plus „un père, mais au fils — le moutard que „j'avais bercé dans mes bras, pour lequel „javais sacrifié les plus belles années de „ma vie et ma santé même, (car depuis mon „long séjour en Russie je souffre de rhu- „matisme) et qui était alors marié, indépen- „dant et plusieurs fois élu maire de la ville. „Vous croiriez peut-être que cet ingrat aie „mis sa bourse à ma disposition, à moi, dont „la bourse était à la sienne lorsqu'il avait „seize à vingt ans et que son père ne lui „donnait pas le sou, où donc qu'il avait tou- „jours recours à moi quand il désirait avoir „quelque sous, désir très excusable chez un „jeune homme qui n'est plus enfant! Oh!

„vous vous trompez bien! Cet archi millio-
„naire ne m'envoya rien, il ne me répondit „même pas. Je fus ainsi trompé par le „père et par le fils. Voilà l'honneur et la „reconnaissance des marchands russes, vils „épiciers, même s'ils sont négociants en gros „et riches de millions". Ainsi parla le Français, et je n'ai repété son histoire, que pour avertir quiconque voudrait avoir des affaires avec un marchand russe. C'est une engeance dont un homme civilisé, un homme qui a la moindre honneur dans son coeur, ne peut se faire la moindre idée, c'est un coeur de boue dans un corps de similor.

Tout être dégénère, dès qu'il est enfermé dans une cage, même si elle est d'or; même le plus noble et le plus généreux, le moujik, dont on rit souvent à cause de sa barbe crasseuse et de sa pelisse de peau de mouton, mais qui, sous son intérieur grotesque est l'être le plus généraux et le plus capable de progrés et de civilisation (car douter de l'avenir de la race slave, c'est nier la réalité) devenu négociant et changeant sa pelisse de mouton contre une pelisse de martre zibeline, sa cabane qu'il partage avec ses animaux domestiques, — ses veaux, ses chèvres et ses moutons, contre un palais aux lambris dorés, et devenant

marchand, ne perd pas ses habitudes bonnes ou mauvaises, bien au contraire, ses bonnes qualités même deviennent mauvaises, de noble et généreux qu'il était, il devient ostentieux et vain, de poli, il devient obséquieux et vil envers les supérieurs et fier et méprisant envers les inférieurs, d'économe, avare et âpre au gain — en un mot: il abuse de ses bonnes qualités pour en faire de mauvaises. Tandis qu'il se grisait autrefois d'alcool pour oublier ses malheurs et l'état d'abjection dans lequel le plaçaient — lui esclave — ses maîtres, il le boit en secrêt par goût, et se noie dans du champagne, non pas parce que le champagne lui plaise plus, mais parce qu'il coûte dix fois plus cher que l'alcool. Sa maison meublée d'un goût choquant, — si on peut employer le mot goût — choquant parce que son but n'est pas de trouver le confortable, qui en Angleterre fait un besoin pour tout homme comme il faut, il encombre dans ses salons des meubles dorés, incommodes, anguleux dont en peut à peine se servir — mais il se console qu'ils sont dorés, plus il paie cher une chose, plus elle lui paraît belle, car pour lui la chose n'a d'autre beauté que le haut prix — et lorsque son logement a des enfilades dignes d'un palais princier, lui-

même il vit dans quelque bouge, qu'il ne quitte que pour aller épousseter les meubles dorés dans les appartements d'apparat; tandis qu'il offre à ses invités des jours de gala des potages de stertelles — poisson qu'il paie cinquante francs la livre, et du caviar qu'il fait venir d'Astracan, et qu'il arrose de flots de vin de Champagne à vingt francs la bouteille — il vit le reste de la semaine d'une soupe de choucroute et de vodki (une eau-de-vie frélatée).

„Le rêve de tout paysan"; dit l'auteur anonyme des „Révélations sur la Russie" qui ont parû en 1845, „le rêve de tout „paysan russe moscovite, est de devenir com„merçant. Lorsqu'il peut parvenir à ce but „de tous ses désirs, son avidité est telle qu'au„cune considération, même celle de l'avan„tage ultérieur le plus solide, ne saurait lui „faire abandonner la moindre occasion de „bénéfice actuel, ne s'agit-il que de quel„que sous".

Quand il a enfin atteint cette position sociale si convoitée, non pas parce qu'il a les goûts exclusivement commerciel, mais parce qu'elle seule lui était autrefois ouverte et qu'elle lui procurait enfin une liberté relative et qu'il pouvait espérer pouvoir donner à ses enfants de l'éducation c'est-à-

dire, leur faire apprendre à lire et à écrire et les faire entrer dans cette filière bureaucratique qui menait à la noblesse, c'est-à-dire que de serf, qu'avait été son père, le fils pouvait — lorsqu'il avait atteint la huitième classe, celle d'assesseur de collège, et s'était à force de concussions et en vendant sa conscience et, s'il était juge, la justice, — le fils du cidevant serf pouvait lui-même s'acheter un bien avec des serfs, et devenir d'opprimé, lui-même oppresseur. On devrait penser qu'ayant connu par propre expérience les horreurs de la servitude, il s'appliquerait le sort des malheureux que le destin avec fait devenir ses esclaves. Mais bien au contraire — tel est le caractère humain — l'ancien serf était toujours le plus impitoyable tyran de ses serfs, et le fait était tellement avéré et connu par le gouvernement qu'une loi défendait à tout nouveau noble d'acheter le village d'où il était originaire et de devenir ainsi le maître de ceux qui l'avaient vu naître et qui étaient souvent ses plus proches parents. Le sort des pauvres esclaves était supportable dans les grands biens où ils comptaient par milliers et dixaines de milliers et qui appartenaient à des nobles de naissance. Le comte Schérémétieff, descendant

d'une des plus anciennes familles des boyards russes en possédait par exemple plus de cent milles âmes mâles (comme on s'exprimait en Russie, les femmes n'étant pas comptées lors des récensements n'étaient aussi pas taxées d'âmes) et parmi eux de négociants millionnaires comme les Eliséeff, les Smouroff ne percevait d'eux, suivant les dispositions testamentaires d'un de ses ancêtres comme obrok ou rédévance que la bagatelle de 50 francs par an et encore cette somme était répartie entre tous, riches et pauvres et tous en étaient solidairement responsables, de manière que les pauvres ne payaient rien — il est vrai qu'il y avait dans ce testament une restriction qui pesait lourdement sur ces familles de serfs riches à millions, — il était défendu au propriétaire de vendre la liberté aux membres mâles de ces familles, comme les autres possesseurs d'esclaves le faisaient en côtant cette liberté souvent à des centaines de mille francs, que leurs esclaves leur payaient avec plaisir, tant l'amour et le désir de la liberté sont vivaces dans le coeur humain. Le comte Schérémétieff avait, entre autres un esclave établi à Riga où il était à la téte d'une des premières maisons de banque. Le maison était ancienne et possédait un

nom connu et vénéré dans les grandes villes commercantes, elle existait depuis un siècle et avait eu pour chefs trois générations de banquiers qui, habitant une ville allemande où il n'y avait d'esclaves, que les habitants d'autres provinces russes sentaient d'autant plus leur position avilissante et excluaient les fils de toute alliance avec des familles qui seraient leurs égaux en fortune et éducation, car quelle famille libre aurait accordé la main d'une de ses filles à un esclave fut-il archimillionaire, la femme suivant d'après la loi russe, partageant l'état social du mari, la demoiselle libre devenant donc esclave en épousant un esclave. Chaque année le chef de la famille faisait le voyage de Saint-Pétersbourg pour obtenir enfin, si ce n'était pas sa liberté à lui-même, du moins celle de ses enfants pour les marier. La liberté de ses filles lui était toujours accordée le comte Schérémétieff étant un de ces caractères nobles non seulement de par la loi, mais surtout par le coeur, qui ont pour dévise: „Noblesse oblige“, et comme nous en voyons beaucoup parmi les boyards russes — ce sont ces nobles de naissance, descendants des anciens princes régnant en Russie, qui prétêrent leur appui presqu'unanime à la mésure prise par

Alexandre II qui rendit la liberté à quarante millions d'esclaves, quoique cette noble mésure coûtait aux nobles une grande partie de leur fortune — nous en parlerons du reste, lorsque nous parlerons de la véritable noblesse russe. Le banquier N. obtenait donc toujours la liberté de ses filles, celle de ses fils lui était constammant réfusée par le comte, qui était non seulement lié par les disposition testamentaires, dont nous avons parlé, mais se sentait aussi flatté par la pensée d'avoir pour esclaves une famille de banquiers si justement honorée dans le monde commerciel. La dernière fois qu'il avait été à St. Pétersbourg, et qu'il avait offert au comte un demi-million pour la liberté de sa famille, le comte l'avait présenté à la comtesse qui avait invité Monsieur N. à dîner où il s'était vu traité de pair par l'élite de la noblesse russe. Le comte Schérémétieff lui avait promis pour lui et sa famille sa protection particulière, mais quant à sa liberté, elle lui avait été de nouveau été peremptoirement refusé. Il s'en retournait le printemps prochain à Pétersbourg triste et désolé — son fils ainé avait fait en Angleterre, où il avait été pour les affaires de commerce, connaissance de la fille d'un des premiers fabricants à Leeds et le jeune

couple s'aimait passionnément, mais comment pouvoir espérer que la fille du fier et libre Albion épouserait jamais un esclave et deviendrait jamais esclave! — N. était décidé de sacrifier, s'il le fallait, toute sa fortune pour voir libre s'il était possible un seul fils, lui et son autre fils, — il en avait deux, — ils voulaient volontiers recommencer à travailler à la reconstruction de leur fortune, si le fils aîné serait du moins libre. Arrivé à Pétersbourg il trouva le golfe de Finlande encore pris de glâces tandis qu'à Riga la mer était déjà libre pour la navigation. Sachant que le comte aimait les huîtres, il en avait pris avec lui une barrique.

Le comte avait quelques amis à déjeuner chez lui — mais le principal régal de ces dejeuners fins en printemps, les huîtres, manquaient. Les principaux marchands de comestibles, les Chêvets de Saint-Pétersbourg, sont les frères Eliséeff, et que nous avons nommé, ainsi que les Smouroff — aussi des marchands de comestibles — parmi les esclaves millionnaires du comte Schérémétieff — s'étaient mis en quatre pour avoir des huîtres, mais en vain, car le chemin de fer qui relie maintenant les deux principaux ports de la Russie septentrionale, n'étaient

alors même pas encore à l'état de projet. C'était donc un brouhaha général, un lamento à l'unison dans le cabinet du comte où le déjeuner était servi — on était en garçons. Lorsque le bruit était à son apogée on frappa à la porte.

Un domestique annonça Mr. N. aux convives dont l'humeur était bien dessus de zéro. Lorsque le banquier entra, le comte l'invita à prendre part au déjeuner, en disant en riant:

„Vous arrivez probablement de nou-„veau avec votre refrain éternel, que je me „rapelle vous avoir encore chanter du vi-„vant de mon père, lorsque j'étais encore „enfant. Voici une belle occasion d'avoir „votre liberté à vous tous, que Vous avez manqué, comme je vois mon déjeuner manqué.

„Et quelle occasion?" demanda le banquier avec un profond soupir mais dans son regard brilla un éclair de joie. „Peutêtre Votre Excellence est un peu génée pour le moment, cela peut arriver à chacun. Quant à l'argent donc" . . . .

„Allez au diable avec Votre argent", l'interrompit le comte. Je m'en moque bien. Mais si vous aviez des hûitres . . . .

„Et que feriez vous, excellence, si je vous en procurerais?“ demanda le banquier dont le coeur battait à briser la poitrine.

Le comte persuadé que c'était chose impossible, ni Eliséeff ni Smouroff qui avaient toujours les primeurs en fines délicatesses, en avaient prit la chose pour un badinage et dit:

„Ce que ferais? Eh bien je vous donnerais votre liberté dont vous me cornez sans cesse les oreilles“.

„Vraiment, vous me donneriez ma fortune à moi et à ma famille?“ s'écria le banquier qui dut serrer la main sur sa poîtrine pour retenir les battements de son coeur. „Se peut-il vraiment que vous le fassiez? Est-ce votre serieux!“

„Mais oui!“ fit le comte, jugeant la chose impossible. „Cette fois-ci je veux enfreindre la loi de notre famille. Mais à une condition“.

„Laquelle?“ fit le banquier tout éffrayé.

„Que vous m'apportiez les hûitres aujourd'hui même, et ne me les envoyez pas de Riga!“

„Et c'est votre parole d'honneur que vous engagez?“

Ma foi, oui! dit le comte en riant, parce qu'il croyait que le banquier esperait

trouver des huîtres chez Eliséeff ou bien chez Smouroff.

„Eh bien je vous prends, Messieurs, comme temoins!“ s'écria le banquier en se hâtant de sortir du cabinet pour que le compte ne se ravisa pas.

„Oui, oui, nous le sommes, mais apportez nous vite des huitres!“ Criaient les joyeux convials, qui se réjouissaient d'avance en pensant à la figure désappointée du banquier.

„Vous les aurez, Messieurs!“ leur dit le banquier et fermant derrière lui la porte.

Il n'avait pas à aller loin, car chaque fois qu'il venait à Pétersbourg il logeait à l'hôtel même du comte, chez son principal intendant. Il se passa quelques minutes, les convives étaient encore à rire du pauvre banquier, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit et on vit entrer le banquier roulant une barrique d'huitres. L'amphitrion fit une fiigure assez comique, comme s'il avait enfoncé ses dents dans une pomme bien aigre, mais les convives voulurent aussitôt goûter des huitres.

„Halte-la! dit le banquier. Je suis homme d'affaires avant-tout. Je ne doute pas de Votre parole, Excellence, mais je

préfère un écrit qui me garantisse la liberté de ma famille, car tout peut arriver. Je pouis mourir de joie, Votre Excellence peut mourir de dépit. Je vous prierais donc de me certifier par écrit que Vous nous rendez libres, ma famille et moi."

En parlant ainsi il avait ouvert la barrique que l'on voyait pleine des plus belles huitres du Holstein.

„Il a raison", criaient les convives, excités par la vue des huitres, mais que la chose finisse, car nous souffrons un martyre de Tantale nous tous qui sommes ici. Faites vite apporter de l'encre et du papier . . .".

„Quant à cela, je veux vous éviter cette peine", dit le banquier en tirant de sa poche un morceau de craie blanche et il écrivit sur une des douves l'acte suivant:

„Moi soussigné, comte de Schérémétieff, je déclare par la présente, valable jusqu'à la signature de l'acte légal, mes serfs, Monsieur N. banquier à Riga et toute sa famille sans exception, libres, sans que je puisse soulever encore quelques prétention contre lui. Signé en présence des cosoussignés dont les noms suivent après le mien".

„Maintenant", ajouta-t-il, en présentant la craie et la douve", si Votre Excel-

lence, Monsieur le comte, et vous, Messieurs, voulez me faire la grâce de signer, je ferai en attendant pour la dernière fois mon ancien métier de serf, en ouvrant les écailles des hûitres.

Le comte, faisant bonne mine à mauvais jeu, signa le premier en félicitant son cidevant esclave d'avoir acheté à si bon marché sa liberté, mais il ne voulut pas permettre à Monsieur N. de jouer au domestique, au contraire, en lui rendant la douve libératrice sur laquelle les autres aussi apposèrent leurs nom, il le força de se mettre à table à côté de lui, fit remplir de vin de Champagne les bocaux, et tous bûrent à la santé du nouveau citoyen libre, puis on s'occupa de la barrique d'hûitre avec tant d'application qu'elle fut vide en un clin d'oeil.

J'ai moi-même vu cet acte original de libération, écrit à la craie sur une douve en bois de chêne. Il se trouve dans le salon du banquier, où il occupe une place d'honneur, l'heureux banquier, auquel cette douve avait épargné plus d'un demi million, si toujours il aurait pu se libérer lui même avec sa famille à ce prix, ce qui est plus que douteux, l'a fait encadrer dans un ca-

dre d'or, et mettre sous glace comme témoignage d'un temps, heureusement passé.

Il est difficile à comprendre comment le seul passage d'un état dans un autre, de l'ésclavage à la liberté peut changer ainsi complètement un homme. Le moujik a d'ordinaire le caractère doux et généreux, et s'il cherche l'oubli en absorbant de grandes quantités d'eau-de-vie, c'est qu'il n'a pas d'autres moyens de distraction que le cabac ou le cabaret. Du reste son ivresse même fait preuve de son caractère. Il est naturellement porté à la pitié — sachant que la plupart des crimes chez ses semblables doit son origine à la misère et cette état, pour d'outlaw, comme disent les Anglais, d'homme placé hors de la loi, les criminels et les condamnés sont pour lui des malheureux — c'est ainsi qu'il les nomme, et il partage avec les convicts, condamnés à l'exil en Sibérie et les nombreux mendiant qui pullullent sur les grandes routes, son dernier sou. Il est vrai que le marchand aussi aime à faire des aumônes, il ouvre sa porte et son garde-manger aux pauvres qui viennent mendier sous sa fenêtre, samedi surtout on voit la haute et basse truanderie crier dans les rues en nombreuses bandes — c'est le

jour où le marchand leur fait les aumônes en argent, les autres jours il le leur donne sous la forme de morceaux de pain, qu'ils cachent dans des sacs en toile qu'ils portent à leur côté. Les jours d'enterrement, de souvenir de la mort d'un parent, ils donnent à manger aux pauvres et leur distribuent aussi des aumônes en argent plus ou moins considérables selon la fortune du donateur; il y a une dixaine d'années la police de Moscou avait défendu aux mendiants d'infecter les rues et les cours. Le croirait on que les marchands présentirent à la police des suppliques afin qu'il fut de nouveau parmi aux mendiants de faire leur métier. Je dis leur métier, car s'en est un en Russie, même un métier très lucratif et très sérieux — ils vendent par exemple les morceaux de pain, ou les troquent chez les cabaretiers contre de l'eau de vie; quelques fois les mendiants deviennent un véritable fléau en s'alliant à des bandes de brigands auxquels ils servent d'éspions et d'explorateurs. J'en ai connue un à Kazan, nommé Culde-jatte, qui venait mendiers dans les maisons, son malheureux état faisait pitié au monde et on lui donnait de riches aumônes, ne se doutant pas qu'il explorait les maisons pour trouver des occasions à ses aco-

lytes, oui, il prenait même une part active à leurs crimes; lorsqu'on mit enfin la main sur une bande de brigands, qui sous les ordres de deux malfaiteurs de premier ordre, un nommé Bykoff et de son lieutenant Tchaikine, était l'effroi et le fléau des provinces orientales de la Russie, limitrophes à la Sibérie, surtout de Kazan et de ses environs, il se trouva que ce Cul-de-jatte était celui qui leur indiquait les bonnes occasions et les coups à faire, et qu'il avait même prit une part active à onze meurtres en tenant les victimes, tandis que ses acolytes les tuaient, en les surprenant quand ils étaient seuls — car qui aurait pu avoir de la méfiance contre ce malheureux, privé de jambes, mais dont le reste du corps était robuste et d'une force peu commune, il leur jetait du tabac à priser dans les yeux et leur plongeait dans ce moment un couteau dans la poitrine.

Ne pensez pas du reste que c'est de la bonté et de la pitié innée qui font que les marchands russes soient si indulgents envers les mendiants — leur pitié est de la superstition, ils pensent, ou sont plutôt assuré, que les aumônes sont des prêts fait au ciel, et que les sous donnés aux pauvres leur seront rendus non seulement dans la

vie future, mais même dans cette vie terrestre avec usure. C'est aussi la cause de leur piété, ou pour dire avec plus de justice de leur superstition, de leurs carèmes, de leurs genuflexions et de toutes ses simagrées qui nous étonnent. C'est surtout la principale source de la propagation de ces nombreuses sectes de rascolniks, ou de chismatiques qui comprennent presque toute la classe marchande de la Russie. Ils croient que toutes les fraudes leur sont permises s'ils jeûnent strictement pendent les nombreux carêmes. C'est un des plus grands devoirs d'exterminer ces rascolniks, ou plutôt d'extirper des coeurs ces absurdes superstitions — mais non pas par des persécutions, comme cela se faisait sous Nicolas I., car les persécutions ont toujours un résultat tout opposé à celui qu'on se propose, car elles engendrent la pitié et le fanatisme, c'est l'éducation seule qui pourra mettre fin à ces superstitions de ces dix millions de rascolniks dont la plupart ne sont que de malheureux égarés, séduits par leur manque d'éducation ou par leur pauvreté. Le rascol n'à sa force vitale que dans l'intérêt des meneurs, de ces marchands riches à millions qui trouvent leur force seulement en spéculant sur la crédu-

lité et la pauvreté des masses qui composent le gros de l'armée qui a quelques riches meneurs solidaires à sa tête. Chose digne à remarquer, que l'on ne compte point de nobles, même de hobereaux du plus bas étage, dans les rang du rascol ou du schisme — c'est la meilleure preuve que le plus faible rayon d'éducation suffit pour ouvrir les yeux de tout homme pensant sur le néant de ces sectes, l'une plus dangereuse que l'autre, et toutes plus ou moins hostiles au gouvernement existant. Je ne veux en citer qu'un seul exemple. Parmi ces sectes une des plus anciennes, et des plus dangereuses, qui néanmoins est très répandue en Russie et propagée, depuis qu'elle y est persécutée, et même en Moldavie, Walachie et Serbie par des émigrés russes, c'est celle des scoptzy ou des eunuques à laquelle appartenait de son temps Saint-Origène. Je l'ai nommée malheureuse cette secte, c'est parce qu'une fois initié on est forcé de lui rester fidèle le reste de ses yours. Cette secte est très riche, autrefois les changeurs de Pétersbourg et de Moscou y étaient initiés; sa plus grande force est que ses membres sont, sinon communistes, c'est-à-dire possédant leurs richesses en commun — mais du moins ils

s'entr'aident s'ils ne partagent pas entre eux leur fortune. Ce n'est ici pas le lieu d'entrer dans des détails sur cette secte, je ne veux que rappeler qu'il y a quelques années que l'on découvrit à Rostoff, dans le gouvernement de Jaroslave, dans les caves d'un marchand affilié, quelques dixaines de millions de francs et plusieurs tonneaux remplis d'or monnayé et de métaux précieux en lingots. L'année dernière — ces richesses étaient destinées à faire des prosélites.

Arrivant l'année passée à Bukareste j'étais étonné, que la plupart des cochers de place et de fiacres avaient, à n'en pas douter, le cachet de la secte des scoptzys — c'est-à-dire, le teint blême et maladif, les joues joufflues mais jaunes, ridées et pendantes, point de barbes — celà m'intrigua comme tout autre que moi en aurait été tout de même intrigué. A Bukareste je voyais toutes mes questions éluduées autant que possible, à Jassy de même — mais enfin à Galacz j'eus la clef de cette chose qui inquiétait ma curiosité. — Un jour que j'avais beaucoup à faire je pris un cocher de place — le choissant de ceux qui m'intriguaient le plus.

„Ne regrettez-vous d'avoir permi de

vous avoir évirilé? Le demandai-je, après l'avoir démandé si javais raison en pensant qu'il était scopetz".

„Oh! comment ne le ferais-je pas! Et croyez-moi, qu'il y a des moments, où j'erre comme égaré dans les rues, et que je voudrai qu'un de ces grédins me tombe sous les mains, car il n'en sortirait pas vivant, je vous l'assure. Mais que dois-je entreprendre, Monsieur?! Je ne suis plus homme! Je suis un de ces êtres méprisants et méprisés, pour lesquels il n'y a de nom, les animaux, réduits par les gourmets à mon état, ont de moins un nom, mais moi, misérable, je n'ai pas même la consolation d'avoir quelque nom pour me distinguer du reste de l'humanité. On a même honte de m'en donner un dans la bonne société — car on a raison de rougir, qu'il y a de mes semblables. Aussi vivons nous entre nous — comment dire?! Je sais que vous avez voyagé, dites-moi s'il vous plaît, s'il y a là, derrière Mecque, loin, bien loin des confins de l'humanité, sur les bords qu'on nomme le Ganges, et vers lequel avancent, à ce qu'on m'a dit, nos compatriotes pour combattre et vaincre ces Mahométans, auxquels il est permi d'avoir des vingtaines — que dis-je? des centaines de femmes, et

qui folâtrent avec elles, même au de là du cercueil, tandis que nous!! . . . . Croyez-mois, Monsieur, qu'il y a parfois des moments où je porrais devenir fou furieux lorsque j'y pense! . . . Oui, Monsieur, ce n'est pas que je sois un homme sans moeurs ou bien sans coeur! Bien le contraire! Mais je venais de me marier à Odessa. J'étais pauvre: Mais pauvre, Monsieur! oh! pauvre de manière, que parfois j'avais honte de moi-même! Un jour vient chez moi un homme, non pas — ce n'était pas un homme mais un mouchard du diable, ou plutôt le diable lui même à la recherche d'âmes humaines, dans les moments où tout crime leur serait un plaisir, un bonheur pour étancher leur soif de vengeange contre l'humanité tout entière, et me dit: Pourquoi cette virilité dont tu es si fier? Probablement pour reproduire toute une race de gueux et de malheureux comme tu l'es. Virilité!! Oh quelle dérision cruelle! Mais tes enfants te maudiront, si tout l'héritage que tu leur léguera consistera dans le pouvoir de procréer de pauvres hères comme tu en es un! Je viens te faire riche, te donner la possibilité de vivre, sans avoir besoin de te rider le visage en pensant comment tu procureras du pain à tes enfants. Entre

dans notre ligne et nargue-toi de l'humanité!" Je suivis son conseil, je devins un des leurs, un de ces êtres méprisés et méprisables, sans autre puissance que de maudire mes tentateurs! Et il me raconta qu'il y a partout dans les provinces danubiennes des émissaires de cette secte persécuté avec tant de droit en Russie, parce qu'elle énerve la population, en lui coupant tout moyen de se réproduire; elle crée une race de mulets humains, dégoutante à la vue toute autant qu'au coeur. Dès que ces gens sont mariés et ont eu un enfant, ils vendent leur virilité aux riches marchands de cette secte qui leur fournissent une paire de chevaux, une voiture, l'ameublement afin qu'il s'établissent cochers de place, et par contre le jeune homme et sa femme doivent se laisser faire une opération, qui les rend incapables à la procréation. Cette secte croit au millenaire et que le rêgne du monde appartiendra avec le temps à ces sectateurs; — depuis que le gouvernement, réconnaissant le danger et le préjudice que cette secte apporte à la société, tant en politique qu'en morale, sévit contre elle avec une juste sévérité en banissant les sectateurs dans les déserts de la Sibérie et les profondes vallées du Caucase, les adep-

tes se refugient dans les états limitrophes, en Moldavie, Walachie, Serbie où vous pouvez voir ces tristes simulacres de l'humanité faisant le service de cochers de fiacres et de voitures de place — il vous sera facile de les reconnaître à leur corps obèse, au teint jaune et maladif, à leurs figures joufflues et couvertes de rides, au manque de barbe et à leur voix grêle, criarde et enfantine.

V.

Le Patriarche-hussard-rouge.

(Comte Protassoff.)

Sous le règne de Nicolas vous pouviez voir souvent aux salons de la haute aristocratie, aux loges d'avant-scène du Théatre Michel où jouaient alors à tour de rôle les acteurs impériaux français et allemands, et surtout au Grand-Théâtre lors des jours de ballet ou d'opéra italien, quand Marie Taglioni, la célèbre et unique ballerine qui n'a jamais été remplacée, commandait dans la „Révolte du Serail" une armee de plus de cinq cents jeunes filles, l'une plus belle que l'autre, élèves de cette célèbre école de theâtre, où le vieux Guidéonoff regnait en Sultan suprème, en survaillant en Argus au cent yeux les gentilles bichettes de ce second parc aux cerfs, et la figure de marbre de Nicolas s'illuminait

d'un feu surhumain, lorsque le roulement du tambour, ce roulement célèbre qui avait coûté des années d'exercice infatigable au tambour de la garde, choisi ad hoc parmi les dix mille tambours de la garde et de la ligne, et l'empereur se penchait hors de sa loge pour applaudir frénétiquement, lorsque ce roulement cessait et la divine Marie criait à sa grâcieuse armée: Stoï (le seul mot russe qu'elle connût et pût prononcer), ou bien lorsque l'incomparable trio: Garcia-Viardot, Tamburini et Rubini, qui a aussi trouvé des successeurs sans avoir jamais pu avoir des remplaçant, roucoulait la finale de la Sonnambula — quand le berger amoureux Mazetto trouvait sa bien aimée dans la chambre à coucher du comte — on pouvait, dis-je, voir partout où le grand monde se donnait rendez-vous, un homme de grande et belle taille au front intelligent, aux traits d'une beauté presque classique, papillonnant parmi les beautés célèbres de Palmyre russe, contant fleurette à la brune et à la blonde. Sa taille bien prise et élancée était serrée dans un riche uniforme rouge au cordons d'or. Lorsque vous arrêtiez pour examiner cet homme fier et paraissant habitué de commander, pour lequel les hommes — même les plus haut placés, n'avaient que

de profonds et respectueux saluts, et les dames les plus fières et dédaigneuses recevaient, dès qu'elles l'apercevaient de loin, par de grâcieux saluts, en demandant aux passants, qui était cet heureux de la terre, ce hussard rouge aux épaulettes d'aide-de-camp-général de l'empereur, on vous regardait tout étonné, en vous disant: Mais d'où venez-vous donc? Est-il possible que vous ne sachiez pas, que c'est le patriarche-husard, l'aide-de-camp-général, présidant le Saint-Synode, cette grave assemblée qui se trouve à la tête de l'église gréco-russe? Que vous ne connaissiez pas, en un mot le comte Protassoff, ce gai bonvivant, qui commande une revue avec le même talent, dont il fait preuve en présidant aux débats réligieux du Saint-Synode. Oui, c'était en effet lui, qui, quoique le nom de patriarche n'était qu'un sobriquet inventé par ses amis à la cour — vous savez quels implacables ennemis sont ces amis! — était le premier président de cette assemblée religieuse qui pour la Russie remplace le pape; — ceux seulement, qui ne connaissent pas les dogmes de la réligion gréco-russe, peuvent gravement prêtendre que l'empereur est en même temps le chef temporel et le chef spirituel de la Russie, une espèce de

pape, tandis qu'il ne l'est pas plus que tout autre souverain; voire même le maréchal Mac-Mahon, président de la république française, ou le général Grant, président de la république des Etas-Unis, et surtout l'empereur Guillaume et son ministre, le prince Bismark. Il n'est le chef de l'église que tant que les affaires de l'église entrent dans les attributions de tout chef temporel d'un état quelconque, s'il n'est pas le pape d'avant 1870 ou bien le Prêtre Jean, le grand Négus d'Abissinie. C'est le Saint Synode, qui pour l'église russe à les mêmes attributions et les mêmes pouvoirs spirituels que le Pape a pour l'Église catholique romaine.

Une loi, une langue, une réligion c'est la dévise que Nicolas s'était choisie. Et c'est avec une sévérité impitoyable qu'il poursuivait la réalisation d'une idée presqu'impossible pour un état aussi vaste que l'est la Russie et qui est composée de tant de nationalités de moeurs de langues et de croyances aussi différentes. Mais Nicolas ne connaissait, ou ne voulait pas connaître le mot: impossible. Pour réaliser l'idée d'une réligion, Nicolas pensa que le meilleur moyen d'atteindre ce but était, d'introduire la discipline militaire dans

le Saint-Synode, cette assemblée dont les archevèques metropolitains de Pétersbourg, Moscou et Kieff sont les seuls membres permanents, les autres archevèques, évèques et abbés mitrés y venant sieger à tour de rôle pour quelques années. Pierre-le-grand lui-même, en abolissant la charge de patriarche et instituant à sa place le Saint-Synode (1716) avait décrété, qu'il fallait choisir pour président de cette assemblée — il porte le titre de procureur-général — toujours un homme ferme et courageux, par préférance un militaire, s'il se trouvait parmi eux un homme capable — pour pouvoir mettre un frein à toute tentative de la part du clergé de sécouer le joug du gouvernement, et s'en rendre indépendant. Il est vrai que ses successeurs avaient dévié de la route recommandée par lui et ce n'est que Nicolas qui reprit la politique qu'il avait conseillée et donna la charge de procureur-général auprès du Saint-Synode à un élégant général de la garde, un lion des salons, le commandant du régiment des hussards de la garde et aide-de-camp-général de l'empereur: Protassoff. On peut bien penser combien tout le monde en fut étonné; les métropolitains et archevèques orthodoxes surtout, que cette nomination touchait le

plus près furent longtemps à pouvoir s'habituer à la présence du dolman rouge à cordons d'or, et à la czapka à aigrette d'argent dans une assemblée où l'on était habitué à ne voir que de longues soutanes noires et de bonnets blancs et noirs en forme de cylindre, et recouverts d'un voile pendant jusqu'aux épaules, comme en portent les évèques et les moines.

Mais on s'apperçut bientôt que l'empereur ne s'était pas trompé dans son choix. Sa mission était d'inculquer à un clergé indolent et apathique le degré d'intolérance et de fanatisme necessaire, pour faire sentir à l'église orthodoxe le désir de rêgner sur les autres réligions, confessées par les nombreuses nationalités, formant une véritable mosaïque de différentes populations, que Nicolas voulait réunir dans le même giron.

On connait peu à l'étranger le général Protassoff — promu plus tard au rang de comte, comme le furent les Cancrine, Bloudoff, Berg, Ouvaroff, Pérowski, Adlerberg, Kleinmichel, Benkendorff, en un mot, toute cette pléïade de „grands hommes et de demi-dieux" de l'ère, dont Nicolas fut le Jupiter tonans — en Russie on l'a bientôt oublié. Mais sa gestion des affaires

néanmoins eut des succès qui surviviont de longtemps son nom, qui sera oublié lorsque la génération qui l'avait connu aura disparu de la scène politique — mais son ouvrage et les suites de son activité lui survivront, car il a fait beaucoup pour l'unité de l'église orthodoxe, „car c'est lui qui a fait rentrer en Lithuanie, Pologne et dans les provinces occidentales dans le giron de l'église orthodoxn les soi-disant Grecs-Unis, cette invention des Jesuites si adroite et si bien imaginée, et qui a par cela ouvert à la propagande orthodoxe les frontières occidentales du côté de la Prusse et de l'Autriche". Ce fut lui aussi qui concentra après la russification des Grecs-Unis ses forces dans les provinces baltiques, en Livonie, Litthuanie et à la Courlande, et qui par ce maneuvre, dans l'espace de 4 à 5 ans annecta à l'église russe plus de 80000 Lithuaniens et Esthoniens, qui jusqu'alors avaient professé la réligion protestante.

L'histoire de la conversion de plusieurs millions de Grecs-Unis à la réligion gréco-russe orthodoxe, qui s'est faite dans l'espace de quelques années, n'est jusqu'à présent discutée que par quelques ouvrages russes, écrits avec partialité, ou bien par des auteurs russes d'un côté, ou bien de l'autre

côté par Montalambert et d'autres auteurs ultramontains; jamais on n'a pu s'en faire une idée distincte et véritable. Nous essayerons d'en faire une description aussi impartiale que possible, afin de mettre nos lecteurs en garde contre les éxagérations des deux partis.

Ce qu'on est habitué de nommer „l'Union“ n'était d'abord qu'un acte de politique purement intérieur, une conséquence naturelle de la conquête des provinces de la Russie occidentale, par la Pologne, conséquence qui fut sans la moindre influence sur la vie intérieure de l'église gréco-russe orthodoxe. Pour mettre fin à l'antagonisme entre les sujets catholiques romains et orthodoxes russes du roi de Pologne et le grand duc de Lithuanie, et mettre fin à la haine entre les Polonais, les Lithuaniens, les Petits Russiens et les Blancs-Russiens, qui était le résultat logique de cet antagonisme, quelques évèques et curés des provinces que nous venons de citer, et des délégués du pape, signèrent en 1596 à Bresc un compromis d'après lequel le clergé gréco-russe orthodoxe „en gardant intact son rite et sa lithurgie en langue du pays, ne reconnaissant pas le célibat obligatoire pour le clergé inférieur, gardant la communion sous les

deux formes etc. etc., reconnaissait la suprématie du pape, acceptait les dogmes du purgatoire, des prières pour les morts et de l'émanation du Saint-Esprit du Père et du Fils", et devenait membres de l'église catholique, apostolique et romaine. Les catholiques usaient de prime abord, pour ne pas éveiller les susceptibilités du peuple, d'une si grande circonspection, que la population des provinces russes de la Pologne, n'apperçurent presque pas les changements qui s'étaient accomplis au sein du clergé et de l'église. Le peuple n'a jamais compris les subtilités dans la différence entre les deux réligions, — le filioque qui devait être ajouté au Credo fut omis (avec l'assentiment du pape) pour les commencements, parce qu'on avait craint de choquer la conscience du peuple, en les ajoutant — le clergé des Grecs-Unis garda sa langue, son costume, sa barbe et sa longue chevelure, toutes choses de grande importance chez un peuple ignorant et superstitieux. — Il est vrai que cela se changea avec le temps, surtout dans la première moitié du XVII siècle à la suite de la prépondérance croissante du polonisme aristocratique catholique sur les Lithuaniens, les Petits- et les Blancs-Russiens, perdant peu à peu leur indépendance et leur autonomie. La

noblesse et l'intelligence, se penchant de plus en plus vers le catholicisme, tandis que le peuple tenait fermement à sa réligion. Il va sans dire que le clergé supérieur grec-uni cherchant à plaire à la noblesse, et dans l'intérêt de se rendre agréable au gouvernement à cause de son avancement, cherchait aussi à imiter les moeurs et les usages des Polonais. On sait qu'il y a parmi le clergé catholique ainsi que parmi le clergé grec-uni une profonde scission entre les curés et les évèques — comme le clergé gréco-russe, le clergé grec-uni fait une grande différence entre les curés et les moines — on nomme chez eux tout de même que dans le reste de la Russie — le clergé de paroisses, le clergé blanc et le clergé des couvents, le clergé noir — les évèques etc. étant choisis parmi les supérieurs des couvents. Le clergé noir issu en grande partie des premières familles du pays, s'inclinait fortement vers le polonisme, et méprisait profondément, comme cela ce fait encore maintenant en Russie le clergé blanc, chargé souvent d'une nombreuse famille et vivant, mal payé qu'il est, dans la misère. Les Polonais vivaient en mésintelligence avec la race lithuanienne, qui les haïssaient, comme les vaincus haïssent leurs vain-

queurs, les opprimés leurs oppresseurs. Les grecs unis ne possèdent pas comme les catholiques, différents ordres monachiques, comme chez les gréco-russes, leurs moines suivent tous la règle de Saint Basile (Wassili), c'est pourquoi on les nomme aussi les Basiliens. Ces couvents des Basiliens s'emplissaient dès la moitié du XVII siècle de plus en plus de Catholiques et de Polonais, qui les uns et les autres, élevés pour la plupart dans des écoles tenus par des Jesuites, se faisaient moines dans le but avoué de faire de la propagande. Les habits et le rite des Basiliens s'adaptait chaque année de plus en plus aux usages et aux modes des Catholiques, la messe se disait, — contre le compromis accepté au commencement par les Grecs-Unis, dans les couvents Basiliens en langue latine, et non pas en langue slave, comme on en était convenu de prime abord, les sermons polonais remplacèrent les sermons en langue, russe et lithuanienne. Les couvents fournissaient les évèques et archevèques, les abbés, les supérieurs des couvents et les archevèques métropolitains, dont la destination était de sauvegarder la pureté du rite grec-uni et de gouverner le clergé. Il est facile de deviner comment cela se fai-

sait. Dans les classes supérieures la différence entre les catholiques et les grecs-unis cessa, dès le milieu du XVII siècle, la plupart des couvents grecs-unis suivaient le rite grec-unis et les curés habitant les villes et même les gros bourgs, exposés aux regards de leurs supérieurs appartenant au clergé noir, durent s'en accomoder — quant au reste du clergé séculier, il végétait dans la misère et dans l'ignorance, il n'y avait pas d'écoles destinées pour le clergé séculier ni pour leurs enfants. Pour assimiler encore plus les deux clergé, le synode grec-uni tenu à Zamose en 1720 décréta, que le clergé grec-uni dut prendre l'habit des prêtres catholiques romains, obligé de ses couper la barbe et les cheveux — l'usage de l'orgue fut introduit dans un rite, qui n'admettait dans les églises que le chant vocal. C'était tout aussi difficile de distinguer dans les villes le clergé catholique du clergé grec-uni, qu'il l'était de trouver une différence entre les noblesse polonaise et un schliatitche de Wilna, Polozk ou Grodno, les plus habiles entre les membres du clergé appartenant à la nouvelle église, fondée en 1596, penchaient de plus en plus vers le catholicisme romain, et la même haine, qu'on voit maintenant entre les orthodoxes gréco-russes et leurs

corréligionaires gréc-unis. C'était l'état des choses, que la Russie trouva en 1772 dans ses provinces polonaises nouvellement annexées, qui renfermaient avec le gouvernement d'Augustowo et les provinces de la Russie-Rouge échues à l'Autriche, toutes les parties de l'ancienne Pologne habitées par les grecs-unis. — Il va sans dire que dès lors l'influence gréco-orthodoxe remplaça l'influence catholique-romain. Dès le commencement, le gouvernement de l'impératrice Catherine II se montra hostile aux tendences catholiques qui regnaient au sein de l'église grecque-unie, trois parmi les évèques qui penchaient le plus vers Rome perdirent leurs places, et l'archevèque Lissowski, le partisan déclaré de l'influence russe fut placé à la tête du clergé grec-uni. Des lois sévères défendaient aux Polonais appartenant à l'église unie de se faire catholiques, et 25 ans déjà après l'annexation de la Lithuanie à la Russie, 145 couvents Basiliens étaient fermés, des millions de paysans de la Russie blanche étaient devenus orthodoxes, et le nombre des églises et des couvents orthodoxes allait en augmentant de jour en jour, surtout en Wolhynie et en Podolie. Quoique l'empereur Paul était l'ennemi déclaré du proselytisme,

lui et son fils Alexandre I firent tout ce qui leur était possible pour rendre impossible le retour de l'influence catholique jésuite sur l'église grecque-unie — quoique ces deux gouvernements étaient éloignés de toute haine systematique contre l'Union gréco-romaine. Cela dura jusqu'à l'avènement au trône de Nicolas I. L'amiral Schikoff nommé par Alexandre I peu de temps avant sa mort pour succèder au prince Galitzin, ministre des cultes et de l'instruction publique, était un homme comme les aimait le nouvel empereur, et il lui fut facile de persuader Nicolas à adopter une politique qui ne tendait à rien de moins, qu'a faire disparaître tout vestige de la réligion grecque-unie. Le célèbre Bloudoff, devenu l'adjoint de Schikoff, aidé du chef de bureau Kartaschewski, devint l'instrument le plus actif de cette croisade. Alors la réligion grecque-unie comptait dans ses rangs un jeune clerc, Joseph Semiachko qui, plein de haîne mortelle contre les Polonais et les Catholiques était fanatiquement adonné à l'idée de ramener la réligion grecque-unie dans le giron de la réligion grecque-orthodoxe. Bloudoff, qui avait sa connaissance, le crut utile pour réaliser l'idée, conçue par lui de concert avec l'empereur

et l'initia à son plan. Sémiachko était un de ces ambitieux qui ne reculent devant rien, s'ils peuvent atteindre leur but, et il s'initia avec enthousiasme au principal rôle à jouer dans cette tragédie. Il savait très bien que les archevèques et évèques grecs-unis étaient partisans de la Russie et qu'ils auraient prêté leur main aux plans du gouvernement tendant d'exclure de la réligion grecque-uni toute influence du catholicisme, mais que ces hommes ne prêteraient jamais leur appui à toute tentative dépassant ce but, c'est-à-dire détruire leur propre réligion: c'est pourquoi il se sentait être le porteur d'un principe nouveau et vainqueur, il voulait non seulement se venger de leurs tendances polonaises et catholiques, mais aussi atteindre les plus hautes dignités de la hiérarchie ecclesiastique. En 1826 il avait composé avec quelques amis, qui partageaient ses idées, un mémoire, qui contenait les principes d'un plan qui devait préparer la réunion de l'église qrecque-unie à l'église orthodoxe, ce plan fut adopté par Schichkoff, qui mit depuis lors ses mesures en accord avec les idées émises par Sémiachko, elles tendaient principalement à affaiblir l'ordre des Basiliens et le haut clergé grec-uni. Nous ne pouvons arrêter

à énumérer toutes les mesures que recommandait Sémiachko, nous nous bornerons à raconter comme cette affaire, confiée à des hommes énergiques et pleins de talent, fut menée à bonne fin, comparativement en peu de temps. Le ministre Schichkoff avait reçu pour successeur au ministère, le prince Lieven, appartenant à la réligion protestante mais les affaires concernant les cultes dissidents restèrent confiées à Bloudoff qui dirigea dès lors toute cette affaire dont le but était la ruine de la réligion unie et qui trouva dans son aide Philipp Vigel, un Allemand converti à l'orthodoxie, et qui était animé du fanatisme qu'on peut remarquer dans tout prosélite — il était l'auteur d'un ouvrage respirant la haine de tout élément étranger sous le titre de: „La Russie envahie par les Allemands“ — une arme aussi dévouée qu'habile: ces dioscures, unis d'amitié depuis leur enfance, furent aidés par un nommé Ivanoff, un Russe de Polozk, qui avait reçu son éducation chez les Jésuites mais haïssait néanmoins, ou peutêtre à cause de cela, le Catholicisme à mort — le premier soin de Bloudoff fut de sonder le haut clergé grec-uni, de se dèbarasser quand même et tant bien que mal de tous les éléments qui n'étaient pas franchement

et sans restriction adonnés à la Russie et confier les places importantes exclusivement aux partisans aveugles de la Russie. On croyait être sûr du principal chef de l'église grecque unie, le métropolitain Boulgak — l'évèque de Polozk Martoussevitche, qu'on craignait ne putper mettre des entraves aux conjurés, parce que le spiritus motor de toute l'intrigue, le jeune Semiachko lui fut adjoint comme suffragant et espion secrêt, Sierazinski l'évèque de Suzk était trop vieux pour être à craindre, les places de présidents des consistoires furent confiées à d'habiles membres du clergé blanc, désignés par Sémiachko. En octobre 1828 Bloudoff pouvait déjà rapporter à Nicolas que les affaires allaient parfaitement bien, et l'opposition presque brisée n'était plus à craindre.

Les années suivantes on continua de miner sourdement le terrain, en suivant strictement les conseils de l'habile Sémiachko et en confiant toutes les places de quelque importance à des personnes aveuglement dévouées à la Russie. Les évèques Martussewitch et Sierazinki moururent peu de temps l'un après l'autre, Sémiachko fut nommé évèque de Lithuanie, ses amis les plus proches et plus dévoués occupèrent les

autres sièges. Maintenant il était temps d'attaquer les écoles; le grand séminaire dépendant de l'université de Wilna fut fermé par ordre de Bloudoff. Pour mettre une fin à tous les rapports du jeune clergé avec Rome et la science occidentale, il fut défendu à tous les sujets russes d'étudier au collège grec-uni della Madonna del Tusculo. Puis vint le tour des écoles séculières appartenent aux couvents des Basiliens, les anciens cathechismes et les livres de prières furent remplacés par d'autres, enfin on attaqua les couvents eux-mêmes; le plus grand et le plus considérable des couvents basiliens, l'Hermitage de la Vierge Marie à Potschejew fut fermé sous le prétexte que les moines avaient pris part à la dernière révolte de la Pologne, on l'occupa militairement et des moines gréco-orthodoxes furent mis en possession. En vain les moines basiliens se défendirent en désespérés, ils voulaient seulement sauver la vieille image de la Vierge à laquelle le couvent devait sa célébrité — toute résistance fut vaine, Ambroise, l'évèque gréco-orthodoxe fit son entrée solennelle à la tête de douze moines orthodoxes, tandis qu'un conseil de guerre sévissait contre les moines et les paysans, qui avaient essayé de leur porter secours.

En même temps un comité, institué ad hoc et composé du prince S. Galitzine, Philarète, archevèque métropolitain de Moscou, du prince Mestcherski (le prédecesseur du comte Protassoff) et d'un prince Kotchubey, était chargé de nommer aux hautes charges de l'église en Lithuanie et de la Russie-Blanche des prêtres fanatiques pour faire la propagande orthodoxe. De cette manière plus de 50,000 grecs-unis entrèrent dans l'église orthodoxe. Enfin un second comité fut institué le 25 Mai 1835, qui était chargé „de faire les démarches nécessaires pour réunir l'église grecque-unie avec l'église-orthodoxe", les membres qui faisaient parti ce comité étaient Sémiachko, le métropolitain grec-uni Boulgac, plusieurs évèques et archevèques de l'église orthodoxe, le général prince Galitzine, le secrétaire d'état Tanéeff, le conseiller Chanïkoff, connu plus tard par l'active propagande en faveur de l'église orthodoxe qui le distingua dans les provinces baltiques, et enfin comme de raison Bloudoff lui-même.

L'institution de ce comité fut le dernier acte administratif de la part de Bloudoff en faveur de la réunion des deux églises. Au commencement de l'année 1836 le général Protassoff, chef du régiment des

hussards rouges de la garde, fut nommé procureur général du Saint-Synode comme nous l'avons dit au commencement de notre article et la confiance inspirée à l'empereur par l'ardeur orthodoxe de son aide de camp général était si grande, que l'affaire de l'église grecque-unie passa aussitôt du ressort du ministre de l'instruction publique dans ses mains. Avec toute la fougue d'un véritable officier de cavalerie, le nouveau champion de l'orthodoxie pensait que l'action du ministre Bloudoff n'était, malgré ses autres mérites, pas assez active et qu'il usait de trop de ménagements. Dans un mémoire présenté à l'empereur par le patriarche-hussard dès son entrée en fonctions, il disait qu'il fallait rendre dans le plus court délai les églises unies par leur extérieur aussi ressemblantes que possible aux églises grecques orthodoxes. Que c'est le côté extérieur des choses qui avait le plus d'influence sur le peuple en général et qu'il fallait donc avoir en vue cet extérieur. Aussitôt on délégua un certain nombre de commissaires dans les provinces occidentales pour examiner toutes les églises et tous les couvents grecs-unis et en changer l'exterieur s'il le fallait. En même temps on expédia les livres rituels et les livres de prières par

charretées pleines de Moscou à Wilna où ils furent confiés à des mains sures. Il ne se passa pas trois ans que dans la seule Lithuanie on avait changé et reparé à-peu-près 700 églises, le gouverneur Masloff, envoyé dans les provinces occidentales avait atteint le même but dans l'espace de sept mois. Mais avant la fin de ces efforts même, eut lieu un évènement attendu depuis longtemps avec impatience: en février 1838 mourut Boulgak, l'archevèque métropolitain de l'église grec-unie, qui s'était tû à toutes les mesures du gouvernement, mais qui n'avait jamais été initié aux but qu'on poursuivait. La mort du vieillard, auquel on avait dû certaines mesures, laissait le champ libre aux entreprises du gouvernement. Quelques semaines après circulaient par ordre de Protassoff parmi le clergé grec-uni des pétitions à signer, qui demandaient la réunion à l'église orthodoxe. Sémiachko, le spiritus rector de toute l'intrigue était, après la mort du métropolitain, placé à la tête du clergé grec-uni et c'était lui qui s'était chargé d'amener le clergé de son éparchie à signer la petition. Il réussit de réunir parmi les 1057 membres de son clergé 760 signatures, le reste s'était tû. Le clergé de la Russie Blanche avait montré

un plus grand courage, de 680 ecclésiastiques, 186 seulement avaient cédé aux arts de la persuation et à la menace. Protassoff sévit contre les récalcitrans avec une énergie sans égards. Trois prêtres des environs de Bialostock: Josnowski, Penkowski et Goworowski, qui avaient osé faire circuler une contreadresse, chose tout-à-fait légale, furent suspendus et, malgré les protestations du prince Dolgoroukoff, alors gouverneur général de Wilna, bannis dans le gouvernement de Kostroma, limitrophe à la Sibérie. Mesure qui fut suivi de désordres parmi les paysans. Mais le gouvernement sévit avec la plus grande rigueur contre ces derniers, afin d'empêcher ces désordres une fois pour toutes. Deux de ces prêtres, terrifiés par des menaces, cedèrent et demandèrent pardon en promettant d'obéir aux ordres du gouvernement, le troisième, Josnowski, brisé par l'âge, était tombé dangereusement malade. On agit de même contre 111 prêtres grecs-unis de la Russie Blanche, signataires d'une adresse, rédigée par un prêtre, nommé Ignatovitch. Protassoff y envoya un de ses subordonnés, nommé Skripitzine qui sévit sans le moindre ménagement. Il put y aplanir toutes les difficultés et rapporter au commencement de l'année 1839 à l'em-

pereur que tout était en bon ordre (fsio blagopolontno), et enfin, que la grande moitié des membres du clergé blanc-russien avait signé la petition en faveur de l'union des deux églises. Toute opposition avait été brisée par le régime de terreur, régnant disait-il, en ajoutant, qu'il fallait en tout cas se hâter de mettre une fin à l'affaire, afin de ne pas laisser à l'opposition le temps de réprendre haleine. Le comité supérieur et secret, ayant pour membres Protassoff, Bloudoff, le ministre des domaines Kisseleff, qui signa plutard la paix de Constantinople, et enfin le comte Benkendorff, le chef de la troisième section, ou de la police secrête, tint le 22 et le 26 décembre deux séances secrêtes. Il fut conclu que les évèques et le clergé supérieur de l'église greco-unie, favorables au projet russe, devait dans une assemblée solennelle, convoquée ad hoc, signer et faire signer publiquement une pétition à l'empereur, qui déclarait que la réunion des deux églises était indispensable pour la paix intérieure. Quant à nous, nous pensons que c'était en effet vrai, quoique la mesure avait été menée par le gouvernement russe, et il n'y a des ultramontains qui pussent nier qu'elle ait beaucoup aidé à atteindre un objet qui

doit tenir au coeur de chaque gouvernement, qui a en vue les intérêts des peuples gouvernés, car il y avait depuis des siècles, c'est-à-dire, depuis que l'union avait été inventée, une inimitié profonde entre les populations des provinces occidentales dont l'une à la réligion catholique et l'autre à la réligion unie et à la réligion gréco-russe, il fallut que cette dernière inimitié du moins cessât — surtout que les deux réligions grecques avaient la même origine, et avaient, du moins les premières annés de l'existence de la réligion gréco-unie, eu les mêmes dogmes et le même rite, de plus que la différence entre l'église catholique-romaine et la réligion gréco-russe qui se donne aussi le titre de catholique ou universelle, ne base que sur des subtilités scholastiques, dignes du temps byzantique, lorsque la réligion était dégénérée en disputes de scholiastes; on se rappelle probablement de ses luttes, par exemple entre les iconodoules, les partisants d'images de saints, et les iconoclastes, ceux qui ne reconnaissaient pas ces images, qui rougirent de sang les rues de Constantinople. La scission des deux églises, orientale et occidentale, n'est dû qu'à l'ambition d'un des nombreux papes Innocent — qui choisissaient ce nom d'après la règle de Ci-

céron: lucus a non lucendo, et le patriarche de Constantinople Photius, — tous les deux prétendaient à la suprématie, — rien ne serait donc plus facile que réunir aussi ces deux églises, but auquel tendent les vieux catholiques allemands (le même lucus a non lucendo, ils s'appellent vieux, catholiques, parce que les prémices de cette secte ne datent que depuis une dixaine d'années). Mais nous nous sommes éloignés de notre but, qui était de parler de l'influence du comte Protassoff sur la réunion des deux réligions, mesure non seulement excusable au gouvernement russe, mais même indispensable pour le repos des provinces nêorusses; car l'influence de Rome devait être brisée, la Russie, moins que tout autre pays peut souffrir qu'un gouvernement étranger gouverne chez elle; les Russes étant surtout jaloux des tendances ultramontaines, et ayant appris à connaître sous le Pseudo-Démétrius l'ambition des Jésuites et leur passion de faire à tout prix des prosélites, les craignent et les haïssent.

Mais reprenons, le fil de notre recit. Le comité secrêt recommandait en outre de soumettre immédiatement au Saint Synode l'église unie et de lui déléguer la pétition signée par les hauts dignitaires de cette

église pour en décider. Cette décision serait confirmée par un oukase, qu'on ne publierait de prime abord, mais qui serait communiqué aux signataires de la pétition et à ceux qui la signeraient plus tard. On résolut aussi d'occuper sous quelque prètexte aisément à trouver, militairement les provinces néo-russes, en ne perdant surtout pas de vue le gouvernement de Witebsk, et sa nombreuse population catholique, et recommandant au ministre de l'intérieur de confier le gouvernement de cette province au gouverneur de Podolie, Monsieur Lachkareff. Enfin on destinait une somme annuelle de 360,000 roubles argent pour ajouter aux appointements des membres du clergé cidevant uni, qui se seraient distingués par leur propagande en faveur de la Russie, on leur promettait de prendre soin de leur avenir et de leur concéder à frais perdus des biens, fonds étant à la disposition du ministère des domaines. L'empereur sanctionna purement et simplement les projets de Protassoff, et de l'évèque Sémiachko qui enfin avait trouvé un auxiliaire qui entrait dans ses vues, et qui lui serait d'un appui puissant. Il y a un fait que nulle philosophie ne pourra jamais nier — c'est que ce ne sont pas les hommes qui font les cir-

constances, mais que les circonstances au contraire font les hommes. Chaque époque à ses besoins et sans s'en douter, les hommes se trouvent, sans qu'on aie besoin de les chercher dès que ces besoins se font sentir. C'est à cette alliance de deux hommes tels que Joseph Sémiachko et le général Protassoff, liés par le hazard, que la Russie dût non seulement une révolution, intérieur et pacifique, qui opéra — sans qu'il y eût beaucoup de sang versé — la réunion de deux églises, mais empêcha aussi des troubles d'une grande portée, dont les limites ne peuvent même pas être définis, et la victoire n'aurait pas pu être obtenue sans que des flots de sang n'auraient été verses avant. On reproche à Aléxandre II. d'avoir dit, en prenant partie pour le tigre de Wilna, Mouravieff, le pendard mais non pas le pendu (c'est ainsi que nous traduisons librement son dicton), qu'il était mieux de sévir pendant un an, que d'évoquer des générations de malheureux fanatiques égarés, se sacrifiant pour l'intérêt des meneurs qui savent toujours se mettre à l'abri des poursuites et des persécutions. Mouravieff a bientôt fini de jouer son rôle, il a été dans cette fosse de bric-à-brac, où l'on jette toutes les armes ébréchées en les

couvrant, selon leur mérite d'autrefois, de plus on moins de dorures à la Ruolz, dorures qui cachent mal le vil métal qu'elles récouvrent. Au contraire, il avait raison, dussé-je en juger à la Machiavel ou à la Napoléon I. qui fit empoisonner les pestiférés de Jaffa. Le poison hâtait leur mort imminente et doulereuse et sauvait en même temps le reste de l'armée française. La même politique fut heureusement suivie dans la question des Unis ou Ounistes, comme on les nommait en Russie et en Pologne. Le 30 Mars 1839 le Saint-Synode tint une séance solemnelle: Sêmiachko, le représentant et le chef de l'église grecque unie, fut réconnu membre et haut dignitaire de l'église gréco-russe ou Orientale, il reçut le pallium de l'église grecque, en etant sacré évèque, et prêta le serment de fidélité à l'église gréco-russe et à **son chef temporaire** qu'il ne faut jamais confondre avec le chef spirituel — c'est-à-dire pour le moment l'archevèque hussard Protassoff—), l'empereur Nicolas. Il est vrai que le clergé orthodoxe qui assistait à cet acte, n'en était pas généralement édifié — le vieux Gidéon de Poltava, — que les auteurs ultramontains qui ont traité cette affaire, ont proclamé — ce qu'il était loin d'être — un des

pères de l'église russe, l'avait même nommé Judas, mais le fait est que l'envie et le dénigrement ne rêgne nulle part plus fortément que dans l'église russe et chaque étoile, qui paraît à l'horizon y est le même moment aspergée de boue, pour la ternir, — le fait est, et ne peut pas être nié, que Sémiachko s'est mérité de la Russie, quelques qu'aient été ses intentions, si l'ambition, le fanatisme ou une persuasion vraie et profonde l'aient guidé, car cette réunion devait s'accomplir tôt ou tard, et plus tôt que cela se faisait, plus c'était au profit des populations intéressées, car dans la propagande fanatique sereine, chaque jour y comptait pour dix jours de sang versée, d'exils décrétés.

Le pape ou patriarche-hussard ne menagea pas les récompenses, tous les membres du Synode furent pourvus de croix et de cruchâts, „l'ordre de Saint-Stanislas", appartenant à l'hiérargie décorative russe, ni celui „de l'Aigle Blanc" — tous deux héritages polonais — ne furent conférés au clergé gréco-russe ou gréco-uni, ce qui depuis lors devenait pour la Russie la même chose; de ces ordres l'un était institué en l'honneur d'un Saint de l'église catholique romaine, il est le patron du peuple polonais, — et

l'autre étant l'écusson et le symbole de la Pologne. Ceci resta — comme cas de précédance — une loi ou plutôt un règle pour les rapports du gouvernement russe avec son clergé orthodoxe dont les membres ne sont jamais décorés de ces deux ordres: l'Aigle blanc ou bien l'ordre de Saint-Stanislas.

Sémiachko fut promu au rang d'archevèque et président du collège litthuanien — petit russien et reçut une pension de 6000 roubles argent par an. Il les avait bien méritées, ces récompenses, car c'était lui qui avait projeté et mené à bonne fin une affaire si importante pour l'église catholique orientale. Quant à Protassoff, il fut nommé comte et c'est lui qui depuis lors jusqu'a sa mort, arrivée en 1855 ou 1856, gouvernait l'église russe, son sceptre ou plutôt son sabre à la main.

C'est à lui que la Russie doit d'avoir évité une longue série de troubles, pour atteindre à cette unité réligieuse, qui a à sa suite l'unité politique, et c'est avec raison que les medailles frappés dans le temps portaient la dévise: „Arrachée“ (c'est-à-dire l'église grecque-unie) par la vio-

lence, réunie par l'amour*) (un amour bien douteux, il est vrai).

L'acte accompli par le comte Protassoff fut aussi de grand poid pour la politique européenne et internationale. Les confins de l'église gréco-russe, qui ont été par cette russification de l'église unie, reculées bien au délà de leurs anciennes frontières, ont eu aussi une influence sur la politique austrico-gallicienne, une si grande influence, dont les limites n'ont pas encore bien définis jusqu'à nos jours. On voit le clergé grec-uni de l'Autriche secouer de jour en jour plus fortément la suprématie du clergé catholique romain, — des jésuites surtout, s'il faut convenir de ce fait. C'est enfin avéré que le clergé oriental, autrefois si hostile à la Russie, malgré ou à cause de sa parenté avec l'église gréco-russe, — cherche maintenant, entouré qu'il est d'éléments hostiles, de se garantir l'appui russe, et l'Autriche pourrait bien regretter avec le temps d'avoir écouté les conseils du parti ultramontain, qui a maintenant le haut pavé en Autriche, et d'avoir mis ses inté-

---

Ottorgnontaïa ssiloïon, vosvrastchionnaja lionlowïon (c'est la dévise des médailles frappés à cette occasion.)

rêts et sa politique dans les mains d'émissaires jésuites, — ennemis du parti slave et de sa réligion; — les persécutions se vengent de tout temps sur les persécuteurs.

VI.

Le comte de Bismarck à Saint Pétersbourg.

La liaison intime entre les cours de Berlin et de Saint Pétersbourg datent du commencement de ce siècle, des règnes de Frédéric Guillaume III, et de l'empereur Alexandre I — deux fois, en 1801 et en 1812 elle a subi une forte épreuve. On peut dire que son commencement fut la visite à Berlin par Alexandre I en 1805. On raconte que l'empereur Alexandre I, un des plus fins connaisseurs de la beauté, avait été frappé par les charmes de la reine Louise, et dans un moment sentimental — on assure que ce fut sur la tombe du roi Frédéric le Grand, il lui avait juré une amitié pour toute la vie. Ce fut l'influence de cette reine qui fit pardonner à Alexandre la trahison de Tilsit. Cette alliance reçut sa consécration par le mariage

de Nicolas avec la princesse Charlotte (Alexandra Féodorowna comme elle fut nommée lorsqu'elle changea de réligion et se fit baptiser gréco-russe), la fille de cette reine Louise, qui fut aussi la mère du roi de Prusse actuel, Guillaume I, empereur d'Allemagne et de son frère et prédécesseur, Frédéric Guillaume IV.

Le poste d'ambassadeur de Prusse à St. Pétersbourg ne comptait pas parmi les plus brillants — il était loin de pouvoir se mesurer en splendeur avec celui des ambassadeurs des autres grandes puissances, il avait néanmoins plus d'influence que nul autre de ses collégues car, ce qui lui manquait d'éclat, était plus que compensé par l'intimité qu'il jouissait au palais d'hiver. Son rôle parmi les autres diplomates, allemands surtout, à l'exception de l'ambassadeur autrichien, était tout exceptionnel. Il faut avoir pu observer de ses propres yeux les diplomates des petits états allemands, pour comprendre dans toute son étendue le mépris des Russes pour les Niemtzy et la Niemtschina (c'est-à-dire les Allemands et la vie Allemande) et pour estimer à sa juste valeur, le mérite que la Prusse eut en 1866 de mettre une fin à cet état de choses dégradant. C'était, si je ne me trompe, en

1851 — je raconte cette anecdote significative pour peindre d'emblée les petits représentants de tant petits princes allemands — je venais d'arriver à Pétersbourg après neuf ans de séjour en Orient et en Sibérie, pour respirer de nouveau et à pleins poumont une vie européenne qui m'avait manqué si longtemps; j'allais, tout fatigué d'un long et fatiguant voyage au Grand théâtre ou au Théâtre de pierre (Kamennoi téâter) comme on le nommait alors quoiqu'il n'y eut pas à St. Pétersbourg un seul théâtre qui ne fut pas de pierre. On y donnait un Opéra italien, jamais je n'ai vu un si parfait ensemble de sommités scèniques comme en possédait alors l'opéra italien de la capitale russe; l'empereur Nicolas dépensait des sommes folles pour engager pour chaque saison d'hiver les coryphées artistiques, qui y allaient faire une récolte de roubles sans craindre les froids — il est vrai que cette moisson leur coûtait souvent leur voix pour toute la vie, mais elle leur rapportait des hôtels à Paris, des villas sur le lac de Côme. Alors, c'est-à-dire la stagione de 1851, pouvait être fière de l'ensemble comme on n'a probablement eu ni avant ni après — cinq à six primae dame assolute, sans compter les autres astres,

et parmi ces dames des artistes comme la jeune et belle Lagrange, une Russe francisée, la Monbelli, lá Grisi, sublime même à un âge où la voix manque ou se brise e tutte quanti, l'élite des tenors choisis parmi les premières gloires, entre autres Mario di Candia dans tout l'éclat de sa voix, Tamburini ce baryton unique qui a eu des successeurs, sans avoir trouvé quelqu'un qui le remplacât ou le fit oublier, les bassetailles Rohooni, Lablache père et fils, Formès, enfin une troupe qu'un empereur de Russie seul, qui n'a pas besoin de faire banqueroute en perdant des millions pour pouvoir dire; „Quelle autre capitale est en état d'avoir un opéra italien pareil?“ est en état d'engager. La salle était pleine, l'on n'aurait pu trouver la moindre petite place depuis les loges du premier rang à mille rouble ou quatre mille francs, jusqu'au paradis où une bien modeste place coûtait cinquante copèques ou deux francs. Enfin la toile se baissa pour la dernière fois sur tous les rappels et la foule quittait le théâtre en trépignant des pieds, applaudissant et hurlant des hourrahs! Aux différentes sorties de ce théâtre, un des plus vastes en Europe, étaient placés des sergeant de police et des bas-officiers de gendarmes pour

appeler les voitures des grands de ce monde à mesure qu'ils sortaient. La foule faisait respectueusement place à Sir Hamilton Seymour l'ambassadeur anglais, se pressait autour de la voiture de l'ambassadeur de France — le marquis de Castelbajac, si je ne me trompe. — Mais vous auriez dû entendre les éclats de rire et les brocards lancés par la foule, lorsque le gendarme cria: Equipage du Posslannik hessènehombourgski (ambassadeur de Hessen-Hombourg) et on vit arriver en boitant un petit vieillard assez difforme et s'asseoir dans une équipage à un cheval plus que modeste. C'était un ancien agent de change et commissionaire enrichi, un Monsieur R., très connu au public mais d'un côté assez peu favorable, qui avait acheté de feu le landgrave, vassal tributaire des frères Blanc, le titre de baron et s'était fait nommer son représentant à St. Pétersbourg, au grand ennui de la bonne société, qui ne pouvait pas fermer ses portes à un homme admis à la cour. „Wot nastojastchi nemestkiy diplomat" (voici un véritable diplomate allemand), entendait on dire de tous côtés. Les membres de l'ambassade prussienne avaient, comme je l'ai dit, une position toute différente à cause des rélations intimes, existant entre les deux cours. Les

attachés militaires prussiens font et faisaient toujours parti de la suite de l'empereur, et les ambassadeurs sont, une fois pour toutes, invités aux soirées de famille, et possèdent le droit des petites entrées. Cette intimité fut tant soit peu ébranlée pendant les années qui suivirent l'an 1848. Nicolas était surtout faché de la position qu'avait prise le roi Frédéric Guillaume. III., frère de son épouse, il ne cachait pas sa mauvaise humeur de ce que ce dernier s'était plié aux demandes des révolutionnaires, qu'il avait parcouru à cheval les rues de Berlin pour faire sa cour à son peuple. Faire sa cour à son peuple! Quel crime de lèze souveraineté pour un homme comme l'était Nicolas. Il y avait alors à St. Pétersbourg un cirque Légeard, un jour on en parlait à la table de l'empereur: „Nous n'avons plus besoin de Légeard", fit un jour Nicolas, je ferai venir Mr. mon beau-frère". Ces paroles étaient adressées au favori, le prince Wolchonski. Vous pouvez-vous imaginer la position délicate de l'ambassadeur de Prusse, les mortifications que l'amour propre national avait à souffrir, surtout en 1850 lorsque Nicolas, après son retour de l'entrevue de Varsovie, entrevue qui avait brisé

le coeur fier et patriotique du comte de Brandenbourg. Il est vrai que l'empereur distinguait beaucoup l'attaché militaire, le général Rauch, mais toujours, ni le général Theodore de Rochow (1845—1854), ni son successeur le baron de Werther, n'étaient les hommes pour soutenir la dignité du gouvernement qu'ils représentaient, et ils se conduisaient plutôt en serviteurs dévoués de la cour du Palais d'Hiver qu'en représentants d'un gouvernement égal en dignité. La mort de Nicolas mit une fin à la froideur qui existait entre les deux cours, Alexandre n'ayant aucune raison de bouder la Prusse, aussi sa conduite envers l'ambassadeur de cet état n'avait rien de blessant, elle ne changea pas même après le célèbre vol de dépêches qui avait eu lieu à Berlin. En 1855 on avait volé plusieurs fois aux deux conseillers du roi Frédèric Guillaume IV, au général Gerlach et au Kabinetsrath Niebuhr des papiers de la plus grande importance, qu'ils gardaient sous clef dans leurs secrétaires. Parmi ces papiers se trouvaient aussi des rapports secrets sur des conversations intimes de l'ambassadeur de prusse avec l'empereur, qui n'avait pas caché la position désesperée de Sebastopol et surtout de la tour de

Malakoff, ces papiers avaient été achetés et envoyés à Paris par le secretaire de l'ambassadeur de France, Rothau. C'est par ces papiers seulement que Napoléon sut que la prise de Malakoff était possible, et qu'il donna l'ordre de continuer le siège jusqu'à ce qu'elle fut prise; l'assaut du 8 Septembre ne fut, à ce qu'on dit, décidé que sur les nouvelles qu'on eut par ces papiers, parmi lesquelles une lettre de l'ambassadeur du Hannovre, le comte Münster, joue un des plus considérables roles. Ce vol ne fut découvert que l'hiver 1855—1856 lors de la mort subite d'un agent de police, nommé Teschen; cet agent et un employé des finances, Seiffert furent, à ce qu'on dit, ceux qui ordonnèrent les vols pour faire part au ministre des affaires étrangères, baron Manteuffel, les intentions secrètes de la gazette de la croix. Puis les voleurs, domestiques des volés, avaient continué les vols de leur propre chef, et chaque fois offert les papiers volés aux personnes qui pouvaient le plus s'intéresser à ces papiers. Du nombre des acheteurs avait été aussi l'ambassadeur de Russie qui avait acheté les papiers concernant l'Angleterre et la France. Mr. Rothau dut, à la suite de cette affaire, quitter son poste à Berlin, quoiqu'il n'eut agi que sur

les ordres de l'ambassadeur Monsieur de Moustier. Mais il retourna bientôt en Allemagne où il resta de 1869 ministre résident français pour les villes hanséatiques Bremen, Lubeck et Hambourg.

Trois ans après la paix de Paris, en Avril 1859, Monsieur de Bismarck-Schoenhausen, alors simple baron, — vint à St. Pétersbourg pour remplacer Monsieur de Werther. Il avait alors 46 ans et fut reçu à bras ouverts, car on le savait partisan de l'empereur défunt et comme tel, adversaire des tendances anti-russes des libéraux prussiens, pendant son séjour à Francfort l'antagoniste déclaré de l'Autriche et on savait qu'il avait quitté cette ville en jurant, malgré les sympathies autrichiennes de la plupart de ses amis politiques, une haine éternelle à la maison Habsbourg: De plus il avait été à Francfort l'ami du prince Gortchakoff, placé depuis peu à la tête du ministère des affaires étrangères. Peu de mois plus tard Monsieur de Bismarck était le favori de la société de Saint Pétersbourg, qui le déclarait d'une seule voix, véritable homme du monde. Les manières franches, prévenantes, la sureté de soi-même qui perçait dans toutes les paroles, tous les actes du nouvel arrivé, répondaient en tout à ce

que l'aristocratie russe est habituée à chercher dans un homme bien élevé. Les hommes d'état admiraient l'action décidée et ferme du diplomate, qui se connaissait à toutes les affaires, les habitués et habituées des salons ne pouvaient assez louer la bonne humeur intarissable, l'esprit attique, les grandes manières pleines de modestie et l'excellent francais que parlait cet homme du grand monde. Enfin on trouvait une rara avis parmi les Allemands dont la société était aussi prévenante et l'abord aussi commode que de toute autre personne, qui se laissait aller, sachant bien qu'il ne s'oublierait jamais qui ne copiait pas seulement les manières du grand monde mais qui les possédait à fond, qui possédait assez de sureté de soi-même pour ne jamais tomber à la charge de qui que ce soit par des prétentions outrées et ridicules.

Cette aristocratie si fière et si persuadée de sa propre superiorité en toutes choses, habituée de regarder avec tant de mépris sur tout ce qui était allemand, reconnaissait avec plaisir d'avoir enfin trouvé un égal, un homme de leur trempe. Monsieur de Bismark sut ménager dans toute leur étendue les rapports intimes qui avaient existé entre la famille impériale et son pré-

décesseur, mais il sut réunir les deux rôles d'ami intime de l'empereur et de représentant d'un grand état indépendant et puissant dont la dignité ne pouvait être sacrifiée en faveur de qui que ça soit. La figure noble, la taille gigantesque du diplomate allemand, qui aimait à parcourir à cheval les rues de la capitale russe étaient bientôt connus et sympathiques à toutes les classes de la population; personne entre les différents représentants des puissances étrangères n'était si bien vu, ni si souvent invité aux chasses impériales que l'ambassadeur de Prusse, qui était véritablement chasseur et ami de la nature et n'en jouait pas seulement le rôle. L'hôtel de cet ambassadeur, autrefois le siège de l'ennui, de festivités d'autant plus prétentieuses qu'elles étaient rares, devint un des plus recherchés, et où tout le monde se trouvait comme chez soi. C'était un secret connu de tous, que l'ambassadeur de Prusse n'était pas dans la position de lutter en luxe et en dépenses avec les ambassadeurs de France, d'Angleterre ou d'Autriche, mais tout le monde convenait que personne ne pouvait porter cet état de gêne rélatif aussi noblement que le faisaient Monsieur et Madame de Bismarck. Au lieu de cacher avec soin

les resources restraintes de la légation prussienne et d'éblouir le monde par du clinquant et de folles dépenses, Madame de Bismark disait à ceux qui voulaient l'entendre qu'elle n'avait ni les moyens ni le désir de payer quarante roubles pour un plat d'asperges, de dépenser les appointements de son mari pour une nouvelle robe ou bien de remplacer ses boucles d'oreilles, qu'elle avait troquées contre une tabatière que son mari avait reçu du grand duc de Hesse-Darmstadt, chaque semaine par de nouveaux diamands. Cette modestie imposait beaucoup plus que l'éclat dont quelques années plus tard l'ambassadeur de France, le baron de Talleyrand, devenu millionaire par son mariage avec la fille du fermier des eaux de vie Bernardacki, cherchait à éblouir le monde, où les manières aussi vaines que ridicules de l'épouse de ce Monsieur. Les dîners à société restreinte mais choisie, les soirées de la famille Bismark étaient bientôt plus à la mode (et on se sentait plus fier d'y être invité) que ces festivals ennuyeux pour lesquels se minaient les autres diplomates, et en effet le critique, le plus sévère même, ne peut nier qu'il n'y avait pas un seul hôtel d'ambassadeur dans tout Pétersbourg où on était reçu de si bonne grâce et avec

autant de prévenances que dans les salons de l'hôtel Stenbock, meublés avec simplicité mais avec le goût le plus exquis.

Le baron de Bismark-Schoenhausen avait en peu de temps, et avant les dernières victoires, qui ont entièrement changé la position de la Prusse vis-à-vis des autres états, su rendre la nationalité allemande, jusqu'alors méprisée en Russie, aussi respectée que toute autre. Sans jamais entrer dans des conflits avec les tribunaux russes, ses reclamations avaient autant de poids que par exemple celles de l'ambassadeur anglais. Le parti libéral et national russe se trouvait flatté qu'un véritable baron allemand, pour lequel se donnait Monsieur de Bismarck, suivait avec intérêt le mouvement de la littérature et de la presse russe, qui avait enfin vu tomber les fers portés depuis si longtemps, et qu'il n'avait pas craint la peine, et les difficultés d'apprendre la langue russe, du moins jusqu'au degré de pouvoir s'expliquer en russe avec les personnes qui ne comprenaient pas la langue française, ou bien de lancer par ci par la à intention un brocard russe à l'empereur. Mais il était non seulement bien vu par la haute société russe, les hommes d'état russes auxquels leur éducation cosmopolite donne une

assez grande perspicacité convenait, que le diplomate prussien ne manquait pas d'avenir, que sa tête, quoiqu'un peu excentrique, ne mauquait pas de grandes idées. En général on n'était pas habitué des diplomates allemands, qu'ils eussent d'autres idées que celles de leur gouvernement, jamais il n'osaient en faire la critique, ni vouloir faire une politique pour leur propre compte. L'homme extraordinaire qui représentait alors la politique de la cour de Berlin étonnait tout le monde par sa sincérité, par une certaine franchise, qui néanmoins restait toujours dans les limites assignés par sa position responsive à tout ministre d'une cour étrangère. Malgré l'aversion, melée de défiance, que le prince-régent de Prusse, maintenant empereur d'Allemagne, témoignait alors contre la France et sa politique italienne, et malgré qu'il condamnait l'action révolutionnaire de Cavour, l'ambassadeur de Prusse déclarait hautement que, d'après sa persuasion personnelle à lui il fallait, dans l'intérêt de l'Europe entière, affranchir l'Italie de l'influence autrichienne, affranchissement qui serait le premier acte de l'affranchissement de l'Allemagne et de la Prusse de la suprématie de l'Autriche. Même après la mobilisation en 1859 il continua ses bons

rapports avec son collègue français, tant que le permettait le décorum, en cherchant à applanir les difficultés qui pourraient s'opposer à une alliance anglo-prusso-russe. Lorsque, après trois ans de séjour, il quitta la Russie, tout le monde y était persuadé, que dans un temps peu éloigné, il serait appelé à jouer un rôle considérable dans l'histoire de sa patrie. Il est vrai qu'on ne connaissait alors qu'un seul paragraphe de son programme, l'affranchissement de la Prusse et de l'Allemagne entière de la hégémonie autrichienne, mais c'était assez pour lui assurer les sympathies de l'empereur, du grand chancelier, et de beaucoup de personnages haut placés. L'alliance entre la Prusse et la Russie, qui a, pendant les seize dernières années, eu tant de poids pour les destinées de l'Europe et du monde entier, a été, sans aucun doute, préparé pendant le passage de Bismarck par l'ambassade à Saint-Pétersbourg.

Les premières années àpres le départ de M. de Bismark, la presse russe faisait chorus avec le parti réactionnaire en voyant son Messie dans un soi-disant ministre réactionnaire. Mais après Sadowa cette même presse protesta contre cette politique qui semblait vouloir conquérir la suprématie européenne

en faveur de la Prusse. La campagne de 1866 qui ne dura que six mois pour finir avec la défaite complête de l'Autriche, ne put qu'éveiller l'envie du parti patriotique. On voulut faire Mr. de Bismark solidaire avec les troubles et le mécontentement qui se manifestaient dans quelques parties des provinces baltiques. Les journaux russes parlèrent de certaines velléités allemandes de réculer presque à la capitale les frontières de l'Allemagne. Les journaux Moscovites et panslavistes se rappelèrent, que le comte de Keyserlingk, curateur de l'université de Dorpat avait été l'ami de jeunesse et le camarade d'études de Mr. de Bismark à l'université de Goettingen, que le baron d'Uexkuell et d'autres barons livoniens avaient été souvent vus à l'hôtel d'ambassade prussienne à Saint Pétersbourg, on colporta la nouvelle, que l'ancien ambassadeur avait, lors d'un bal à la cour de Berlin, donné au grand duc Constantin le conseil de mettre une trève aux troubles confessionnels en abolissant dans les provinces baltiques les réglements sur les mariages mixtes. On se rappela tout-à-coup, en leur donnant des dimensions menaçantes, des riens qu'on avait pendant de longues années estimé à leur propre valeur,

et ce n'est que l'insensibilité de l'empereur pour de pareilles bagatelles, et l'indifférence que Mr. de Bismarck, témoigna pour les aggressions de la presse russe, qui firent, que le plan de semer de la mésintelligence entre les deux cours de St. Pétersbourg et de Berlin resta sans aucun succès. Il est vrai que les diplomates qui succédèrent à Mr. de Bismark sans le remplacer, commirent mainte bévue à l'égard de la presse russe qui a maint défaut mais qui, du moins en ce qui concerne les grands organes de l'opinion publique, ne peut pas être accusée d'être vénale (le représentant militaire prussien à St. Pétersbourg, Mr. de Schweinitz, offrit par exemple au chef du parti vieux russe, Katkoff, rédacteur en chef de la „Gazette de Moscou“ les correspondances les mieux informés en échange d'une tenue plus pacifique) — les difficultes créées à la Russe par la presse des deux capitales de la Russie s'accumulaient à une hauteur si ménaçante, qu'un connaisseur aussi bien informé de tout ce qui concernait la Russie, comme l'était Mr. de Bismarck pouvait encore tenir tête à la situation.

On sait que la Russie presqu'entière avait pris fait et cause pour la France,

l'impereur seul suivait avec enthousiasme les progrès des armes allemandes, chaque victoire de son „diadia molodetz“ le rejouissait tout autant que si la cause de son empire y gagnait, il savait imposer silence aux adversaires politiques, il est vrai que ceux-ci s'en prenaient aux Allemands de la cour, au comte A. W. Adlerberg, aux deux comtes Schouvaloff (le grand-maréchal de la cour) et le comte Pierre, (chef de la troisième section), au prince Gortchakoff, à Waloneff, le grand-veneur baron W. K. de Lieven, le ministre des finances de Reutern, le comte Heyden, et les proclamaient traîtres à la nation russe.

Il va sans dire que la visite de l'empereur Guillaume fut regardée presque comme une action d'état. En décembre 1872 déjà, lors de la visite du prince Frédéric Charles et du comte Moltke à l'occasion de la fête de Saint Georges, l'empereur avait comblé de tant de prévenances les représentants de l'armée prussienne, que toute la cour et tout ce qui se comptait parmi la société se vit forcée de suivre son exemple. Même la presse de Moscou fit volte face à la suite d'une entrevue du prince avec les chefs du parti slave, les professeurs Katkoff et Léontieff. Les jours pui précédèrent l'arrivée

de l'oncle, l'empereur de Russie, qui à en général une tenne mélancholique et apathique, perdit sa réserve ordinaire, on ne pouvait presque pas le reconnaître et il paraissait être n'avoir qu'une seule pensée — le doute si les médécins permettraient au vieil empereur d'Allemagne de faire le voyage ou non. Presque chaque demie-heure il consultait le baromêtre pour voir si cet arbitre des destinées climatiques ne jetterait des bâtons dans les roues du waggon impérial qui devait lui amener son auguste hôte; selon qu'il montait on descendait le large et haut front se lissait ou se creusait de profonds plis, d'un moment à l'autre Alexandre était gai et affable ou se taisait plein de mauvais humeur — jusqu'au dernier quart, le neveu tremblait que le baromêtre n'empéchât l'entrevue avec son oncle, visite qu'il attendait avec tant de joie et pour lequel il avait mis en scène une entrée presque triomphale. L'empereur, qui d'ordinaire est plus qu'indifférent pour tous les galas, avait reglé avec son grand maître de police, le général Trépoff, les moindres détails de la réception; sur ses ordres exprès les couleurs de la Prusse et de l'Allemagne devaient flotter aux balcons et se meler aux drapeaux russes; la police

avait sur ses ordres distribué des centaines de bustes de l'empereur d'Allemagne aux propriétaires de ces maisons, afin qu'ils les en plaçaient, malheureusement ces bustes étaient trop petits pour produire l'effet voulu; la police les avait fait faire d'après le même moule destiné pour une chambre de modestes dimensions et non pas pour des maisons de cinq à six étages; toutes les serres chaudes de la résidence, de même que les nombreux jardins impériaux de Saint-Pétersbourg et des environs furent pillés pour orner les fenêtres et les portes de fleurs et de verdure si rares chez nous au commencement du printemps — il était ordonné, de ne ménager ni frais ni peines pour entourer l'entrée de l'empereur d'Allemagne dans la capitale de son neveu de tout l'éclat et de tout le luxe possible et comme le Palmyre du Nord — c'est ainsi que les Russes aiment à mommer leur magnifique capitale — n'en avait jamais vu encore. Alexandre comptait les jours et les heures jusqu'à l'arrivée de son oncle et harassait son entourage de questions et de commissions, il déployait une activité comme on ne se rapellait presque pas en avoir vue chez ce prince, qui est d'ordinaire taciturne et que la santé même force à une certaine

réserve. Enfin le télégraphe, qui communique à son cabinet du palais d'hiver, annonce que son oncle vient de quitter Berlin et Alexandre vole à son beau château de Gatchina impatient de voir son oncle aussitôt que possible.

Ce n'est pas ici la place de décrire toutes les réjouissances qui se succédaient avec les mille variations du caleidoscope, disons seulement que la mort subite du conseiller de cour Borck — un des favoris de l'empereur Guillaume — excepté aucun son discors ne troubla l'harmonie d'une entrevue qui mérite de toutes manières le nom d'entrevue impériale — le grand duchéritier qui devait selon toutes les attentes bouder le vainqueur des Français, rivalisait au contraire avec son père de prévenances pour les augustes hôtes, même la presse nationale des deux capitales montrait (à l'excepion unique du „Russki Mir“ ou monde russe) de la politesse et du savoir vivre. C'était une chose si rare que de voir Alexandre gai et de bonne humeur pendant des journées entières, que toute la cour semblait s'avoir donné le mot de ne pas troubler ce rare phénomène.

Le prince de Bismarck — depuis son séjour à Pétersbourg il avait fait la rapide

et brillante carrière que vous savez, de simple baron, entre autres il était devenu prince du nouvel empire allemand dont on peut le nommer le principal fondateur — le prince de Bismarck avait, comme nous l'avons dit, à sa place toujours joui d'une grande faveur auprès d'Alexandre, maintenant il occupait une si haute place et une position tellement puissante et exceptionnelle, que tout ce qu'Alexandre pouvait encore faire, était de traiter avec une rare distinction aussi son fils cadet qui était venu avec lui. Le chancelier de l'empire allemand de son côté faisait preuve de cette rare affabilité dont il possède le secret, chacun qui l'approchait ne pouvait assez se louer de sa cordialité sans fard, de sa sincérité assaisonnée du plus fin sel attique, qui l'avaient fait lors de son premier séjour le favori de la bonne société. Lorsque le prince de Bismarck se montrait dans les rues de Pétersbourg, tout le monde s'arrêtait pour voir passer ce beau géant à la taille noble et aristocratique, habillé de l'uniforme blanc à collet et revers jaunes, qu'il a rendu immortel, on se le montrait des yeux, du doigt, on le saluait profondément et respectueusement, et le moujick barbu même, ôtait devant lui

son bonnet, en se courbant presque jusqu'à terre, et racontait en revenant chez lui aux siens, qu'il avait vu le fils du czar niemtzki (empereur allemand), car le peuple le prenait pour tel, voyant les honneurs et les respects dont le comblaient tous, à commencer par l'empereur jusqu'au dernier gentilhomme de la chambre, il faut même convenir, la chose ne peut pas être niée, que l'apparition de Bismark eclipsait celle du vieil empereur à barbe blanche. On raconte que Bismarck, pendant tout le temps de son séjour à St. Pétersbourg, ne laissa échapper une seule parole qui eut trait à la politique, lorsqu'il voyait le prince Gortchakoff, ce qui nécessairement devait se faire plusieurs fois chaque jour, le prince de Bismarck ne laissait jamais percer le tout puissant ministre étranger, l'homme qui jouissait non seulement de la confiance illimitée de son propre maître, mais aussi de la plus grande faveur du czar russe, au contraire, il ne se conduisait envers son collégue russe que comme vieil ami et habitué des salons de Saint-Pétersbourg. Sa rare mémoire l'aidait beaucoup, car il reconnaissait de prime abord non seulement le nombreux personnel des différentes ambassades, mais aussi toutes les petites et grandes cé-

lébrités des salons, qu'il avait connus de 1859—1862. Les dames surtout ne tarissaient pas en louanges de cet hommes qui, dans l'espace des douze ans qui s'étaient passés depuis qu'il avait quitté la Russie, avait donné une face nouvelle à l'Europe, dont il avait changé la carte au profit de sa patrie, et qui — en faisant abstraction de ses cheveux et des moustaches qui avaient blanchis, était resté „le même", qui était „tout aussi gai, tout aussi bon" qu'il avait été, il y a douze ans. Le géant en uniforme blanche et portant le ruban bleu de l'ordre de Saint-André pouvait être assuré de trouver un acceuil favorable partout où il se laissait voir; il paraissait que tout le monde avait oublié la haine qu'on avait senti pour ce même homme lors des désastres de la „belle France", que personne n'avait frémi de colère lorsqu'il soufflait quelques jours avant son départ à l'oreille de général Leflô *) des paroles de consolation dérisoire sur

---

*) Ce général Leflô ambassadeur de France après la révolution de 1848, l'avait été de nouveau sous Napoléon III après la guerre de la Crimée. Cette seconde nomination était motivée par le rare talent déployé par ce général en 1848, lorsqu'il avait

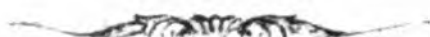
la sympathie inébranlable de la Russie pour la France. L'empereur avait voulu préparer des fêtes au vainqueur de Sédan, au vieux général qui avait deux fois, à des époques si différentes en 1812—1825 et puis en 1870—1871, porté des armes victorieuses contre la France et qui avait partagé les fatiques de ses soldats à un âge où d'autres dirigent les guerres du fond de leur cabinet et ne s'exposent pas aux intempéries, à cet âge beaucoup plus dangereuses que ne le sont les obus et les mitrailleuses de l'ennemi. C'était donc faire preuve de mauvais goût que de s'occuper de politique, là où le chef de l'état autocratique ne voulait pas en avoir; où bien de

---

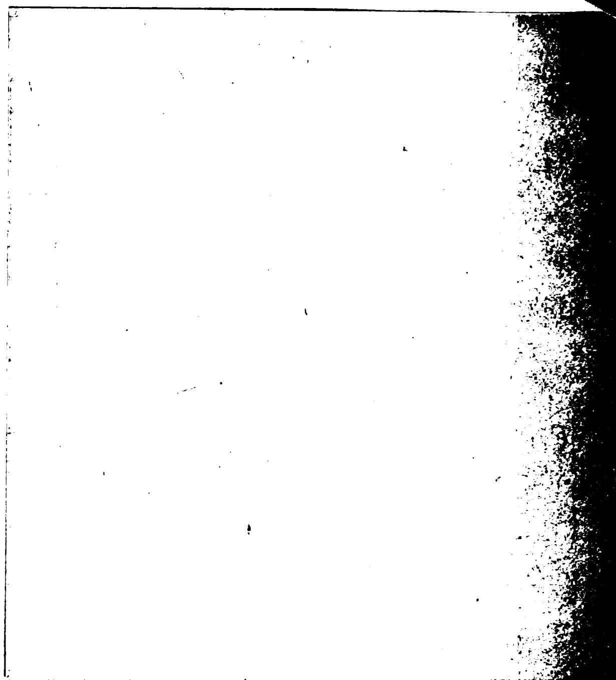
la mission si difficile de représenter la république française auprés de l'autocrate qui haïssait mortellement la révolution et surtout ses auteurs, et qui aurait sans aucun doute brisé toute rélation diplomatique avec la France, si toute autre prince excepté Louis Philippe, qu'il méprisait tout autant, qu'il le haïssait aurait alors occupé le trône de la France. L'aimable soldat aux manières militaires plut à Nicolas, il fut souvent, au grand étonnement de la cour, invité aux cercles intimes de la famille impériale et sut même plaire aux dames par son talent de dessiner des plans de batailles, des fortifications, des canons, en général tout ce qui rapport à lart militaire.

se tenir loin des fêtes auxquelles les autres s'amusaient. Les journaux n'avaient pas besoin d'inventer des canard politiques, alors que les lecteurs s'arrachaient les journaux pour y trouver la description de quelque nouvelle fête, des brillantes toilettes portées par les dames du grand monde, pour y lire quelque bon mot, quelque bonne facétie du chancelier allemand, passé maître dans l'art de dire des riens plein de sel attique, de pousser une botte tranchante qui aurait fait rire aux dépens de celui qui s'en serait formalisé. On entendait souvent demander ce que le prince de Bismarck avait fait ou dit, s'il n'avait pas prononcé une de ces paroles qui s'inscrivent dans les annales de l'histoire — ce qui prouve mieux que toute autre chose, que le célèbre homme d'état avait pour le moment jeté aux orties son portefeuille diplomatique et politique, avait quitté son cabinet d'affaire pour se trémousser sur le parquet des salons. Mais aussi dans ses paroles, le chancelier préférait le ton leger des petites causeries de salon, la seule expression que le prince de Bismarck légua aux historiens de cette entrevue des deux empereurs fut celle qui suit: „Je me croirais traître à ma patrie, si jamais j'entreprenais quelque chose contre

la Russie et son empereur". En général les rédacteurs politiques des journaux chômaient, afin de laisser plus de place aux chroniqueurs.



Wurzbourg. — Imprimerie J. B. Fleischmann.




Slav 3078.76.5
Les Russes peints par eux-memes pa
006823054
Widener Library
3 2044 085 356 228